

NINE TEEN

**DANSE HYSTERIQUE
TROUBLE FRENETIQUE
RADICALISME ELECTRIQUE**

LES THUGS!

**BOY SCOUTS
CONCRETE BLONDE
DROOGS
FLAMIN' GROOVIES
CHRIS ISAAK
LONDON COWBOYS
PRIMEVALS
THAT PETROL EMOTION
SOUL ASYLUM
WEATHER PROPHETS
ET LES RESULTATS
LECTEURS VS REDACTEURS
45 t. inédit :
BEN VAUGHN COMBO
SOUCOUPES VIOLENTES
(réservé aux abonnés)**

N° 25 - TRIMESTRIEL - FEV. 88

ISSN 0757 - 1984

— 35 F. —





PROFITEZ-EN TANT QU'IL EST ENCORE TEMPS !!!

N° 53 : Spécial Dogs. Les Chiens sont lâchés. Douze ans de la vie du groupe français en 60 pages et de nombreuses photos inédites. 8 F.

N° 18 : Hoodoo Gurus, Rocky Erickson, Del Fuegos, Legendary Stardust Cowboy, Little Bob Story, Mike Wilhelm, Alex Chilton, Sonics, Dream Syndicate, Kingsnakes, Psychedelisme, Bill Hurley et Peter Gunn, Leto Brothers, Barracudas, Del Shannon, Long Ryders Family Tree, etc. etc. Couverture Daniel Jeanrenaud (Kingsnakes). 96 pages. 35 F.

N° 19 : X, Band Of Outsiders, Joe Boyd, City Kids, Dream 6, Len Bright, Combo, John Martyn, Jeffrey Lee Pierce, Sky Saxon, Snappin' Boys, S-11 Boys, Watermelon Men, Rob Younger, Waterboys, Translators, Plasticland, Chuck Connor, Rain Parade Family Tree, etc. etc. Couverture John Doe (X). 96 pages. 35 F.

N° 20 : Scientists, Parahellum, Jazz Butcher, Cramps, Crypt Records, Michael Hurley, Vince Taylor, Pretty Things, Twink, Caroline du Nord, Thugs, Punks de 77, Sinners, MC 5, Certain General, Chocolate Watch Band, etc. etc. Couverture Scientists. 96 pages. 35 F.

N° 21 : Batmen, Died Pretty, Let's Active, Robyn Hitchcock, Lovin' Spoonful, Shoutless, Paul Roland, Peter Case, Sting Rays, Zimmermen, Harem Scarem, Slaughtermen, Sons Of Guns, Celibate Rifles, Playmates, Wednesday Week, Pogues, Merrell Fankhauser, Imitation Life, Feargal Sharkey, Marc Polace, Chetokers, Ms. Bloody Valentine, etc. etc. Couverture Ron Peni (Died Pretty). 96 pages. 35 F.

N° 22 : Coronados, Saints, Chris Bailey, Husker Du, Tav Falco's Panther Burns (1^{re} partie), R.E.M., Gilles Jandv, Doc Feelgood, Sunny Boys, La Souris Déglinguée, Pushwangers, Le Géant Vert, Teenage Records, le point sur le rock français, Kid Pharaon & The Lonely Ones, Moths, Das Yaboo, Yard Trauma, etc. etc. Couverture Chris Bailey (Saints). 92 pages. 35 F.

N° 23 : Jeremy Gluck, Alex Chilton, Charlie Pickett, Feelies, Etiquette Records, Willie Loco Alexander, J O'Clock, Tav Falco's Panther Burns (2^{ème} partie), Vibrators, Birdhouse, Stupids, A10, Crazy Heads, Perfect Daze, Screaming Tribesmen, Happy Hate Me Nots, Woodentops, Tim Buckley, Barrence Whitfield & The Savages, Repo Men, Last Drive, Roadrunners, Tim Buck 3, Tom Verlaine, etc. Couverture Alex Chilton (dessin de Di Rosa). 88 pages. 35 F.

N° 24 : Nikki Sudden, Junk, Wipers, La Mano Negra, Elliott Murphy, Lovers, Fleshtones, Doctors Children, Gene Clark, Boston Bands, Dogmatics, Nervous Eaters, Classic Ruins, Del Fuegos, Prime Movers, Turbines, Outlets, Odds, Band Of Outsiders, Lee Dorsey, Replacements, Michele Shocked, Dave Alvin, Lew Lewis, Shredded Ermines, Bamboos, etc. Couverture : Nikki Sudden. 35 F.

Mais aussi :

Going Loco M2 (couverture Sting Rays)
Going Loco M4 (couverture Robyn Hitchcock)
Going Loco M5 (couverture Wilko Johnson)
Going Loco M6 (couverture Thugs)
Going Loco M7 (couverture Shoutless)
Going Loco M8 (couverture Raunch Rands)
Going Loco M9 (couverture Bruce Joyner)
Going Loco M10/11 (couverture Saints)
Going Loco M13 (couverture Flamin' Groovies)
Going Loco M15 (couverture Willie Alexander)
Going Loco M16 (couverture rock hollandais)
Going Loco M18 (couverture Fleshtones)
Going Loco M19 (couverture Dum Dum Boys)
Going Loco M20 (couverture Meat Puppets)
Going Loco M21 (couverture Cherokees)
Going Loco M22 (couverture spécial Toulouse)
Going Loco M23 (couverture Kid Pharaon)
Going Loco M24 (couverture Don Dixon)

...au prix avantageux de 4 F. le n°.

- Les numéros 1 à 14, 1 à 3 nouvelle série et le spécial Barracudas sont épuisés.
- Les Going Loco M1, M3, M12, M14 et M17 ne valent pas mieux.
- Les flexi-disques et les 45t. ne sont disponibles que par abonnement et ne peuvent être vendus avec les anciens numéros.
- Les abonnements commencent obligatoirement au premier numéro à paraître.
- Les prix s'entendent port compris.



Les finances du journal traversent actuellement une période très délicate. Nous n'avons que peu de publicité dans nos pages, notre parc de points de vente est limité, les abonnements sont donc essentiels à la bonne santé de Nineteen. Une fois encore, notre avenir est entre vos mains.

Nous avons besoin de vous.

Pour ses abonnés, Nineteen est le magazine rock le moins cher de France ! Faites le calcul : 140 F. pour cinq n° et cinq 45t. Otez 18 F. par 45t. (prix d'un simple à la FNAC). Reste 50 F. pour le magazine, 10 F. l'exemplaire. Qui dit mieux ?

140 F. pour Nineteen seul
(5 n° et 5 singles)

50 F. pour Going Loco seul
(10 n°)

180 F. pour la totale !

Règlement par chèque ou mandat à l'ordre de Nineteen.
Pour l'étranger, demander tarifs particuliers.

Nineteen, BP 33,
31012 Toulouse Cedex

- 24 LES THUGS** ○ Parlez-moi de la douceur angevine Δ Benoît Binet
28 THAT PETROL EMOTION ○ Frisson pop Δ Pascal Dupuy
30 DROOGS ○ Around ever since a long time Δ Frank Beeson
36 PRIMEVALS ○ Scotch & slide & rock'n'roll Δ Alain Feydri
38 CHRIS ISAAK ○ Le groom de l'hôtel bleu Δ Christian Larrède
41 TOP 50 ○ Lecteurs favorites
42 TOP 10 ○ Rédacteurs favorites
44 BOY SCOUTS ○ Le B.A. BA de la B.A. Δ Monique Sabatier
46 FLAMIN' GROOVIES ○ Cyril Δ Antoine Madrigal
51 LONDON COWBOYS ○ Steve Dior, ça va fort
 Δ Christian Larrède
54 SOUL ASYLUM ○ L'asile de l'âme Δ Alain Feydri
56 WEATHER PROPHETS ○ Prévisions météo Δ Pascal Dupuy
58 CONCRETE BLONDE ○ Quand le rêve se fait réalité

Δ Frank Beeson

MAIS AUSSI...

A crédit... et en stéréo p. 60 ○ Nineteen Flight Rock p. 6 avec Ben Vaughn Combo, dB's, Gun Club, John Felice, Doc Feelgood, Londres d'un doute, Soucoupes Violentes, Satellites, Adelaïde, Aussies soient-ils et "Flammes sur Paris".

NINE
TEEN

Nineteen est une publication de l'association Nineteen
 Revue trimestrielle n° 25.
 ISSN 0757 - 1984.
 Dépôt légal Février 88.
 Commission paritaire : n° 65065
 Imprimerie SACCO, 10, rue Gazagne, 31300 Toulouse
 Photocomposition : Compo Rapid, 74, chemin des Sept
 Deniers, 31200 Toulouse.

Directeur de publication : Dominique Sabatier.
 Pour nous contacter :
 Rédaction, administration et publicité : Nineteen, BP
 33, 31012 Toulouse Cedex.
 Tél. 61 63 90 85
 Charts : Idem.

Ont collaboré à ce numéro :
 Bernard Amade, Frank Beeson, Jean-Noël Bergez,
 Benoît Binet, Captain Cavern, J.C. Chauzy, Gildas
 Cosper, Pascal Dupuy, Alain Feydri, Anne Kervella,
 Christian Larrède, Antoine Madrigal, Jean-Louis Mar-

cos, Ronan Omnes, Dominique Sabatier, Monique
 Sabatier, Rascal Suquet, Popeye, Jeremy Valley
 et Seirdar Dalton.

Illustration des pages disques : Y5/P5.
 Tout le matériel est copyright Nineteen 88.

Et pour le Top 10 des contributeurs avec la complicité de :
 Nigel Cross, Lindsay Hutton, Jean-Luc Manet, Fred
 Mills, José Ruiz et Eric Weber.

Abonnement :
 Abonnement Nineteen (5 n° + 5 45t.) : France : 140 F.
 Etranger : Demander les tarifs.
 Abonnement Going Loco (10 n°) : France : 50 F, Etran-
 ger : Demander les tarifs.
 Abonnement Nineteen + Going Loco : France : 180 F.
 Etranger : Demander les tarifs.

Couverture : Les Thugs (ph. Corinne Nicolle)

37 WILD ROCK'n ROLL LPs !!!!!

The Wylde Mammoths
4 NEW SONGS
ON 7"

HELP THAT GIRL

WAVY GRAVY!
Crazed Mix of
50s-60s Sick
Trash & clips
from sex/horror
films. wild

**DESPERATE
ROCK'N'ROLL**
Hard, Blasting,
Pilled-up 50s
Rockabilly!
Like SIN ALLEY!

**DESPERATE
ROCK N ROLL**
VOL. 5

THE WYLDE MAMMOTHS
"GO EASY GO!"
LP

NOMADS!!
RAW '66 GAR-
AGE SLOP BY
NORTH CARO-
LINA MADMEN
14 RAW CUTS!

I WAS A TEENAGE CAVEMAN
NON-STOP SCREAMIN'
COMP FROM BRITAIN.

**18 of the WILDEST
PUNK SCREAMERS
EVER On 1 HeadACHE
of An album!**
Crazed '66 THRASH

RONNIE DAWSON
"Rockin' Bones!"
16 ROCKIN CUTS BY
TEXAS LEGEND! ALL
RECORDED FROM
'57-'61. HIP STUFF!

GARAGE PUNK UNKNOWN'S
VOL. 5

BACK FROM THE GRAVE
ROCKIN' 1966 PUNKERS!

**INCREDIBLY
Stupid Party
album of the
CHEEsiest
50s strip-
joint attemp-
ts at Rock'n'Roll!
20 hilarious
CUTS!**

**LAS VEGAS
GRIND!**

SQUIRES!!
FOLK-PUNK GODS
111 GREAT CUTS
1965-66! YOW!!

GARAGE PUNK UNKNOWN'S
VOL. 7

TRANS WORLD PUNK!
THE WILDEST EURO-
PEAN '64-'66 R&B/PUNK!
2 DEADLY VOLUMES!
TRANS-WORLD PUNK
RAVE-UP! 1964-1966!
WILD ROCKING BEAT N
R&B FROM ALL OVER!

SIN ALLEY! 3 VOLUMES OF THE WILDEST 50s RAUNCHOBILLY!
REALLY SICK, WILD, STUPID, RAW, ROCKIN', TRASHY, NOISEY
STUFF TO MAKE YOU P U X E!!!!!!

one two three

STRUMMIN' MENTAL!
RARE PRIMITIVE INSTRUMENTAL
ROCK'N'ROLL! WALKIN' A POUNDIN' 1957-1965

DMZ!!

THE TEMPOS: REISSUE OF
10 studio & 2 live cuts! '66 PUNK LP

**LYRES Live At
Cantones!**

W66 GARAGE PUNK

STRUMMIN' MENTAL!
4 SUPER-HOT VOLUMES OF
CRUDE, RAUNCHY, TRASHY
SURF/ROCK'N'ROLL INSTRU-
MENTALS FROM 1957-'65!

**THE
60s
COLLECTION
SCARCES**

DEAD BOYS

Garage Punk Unknown's

Palm Bloopers

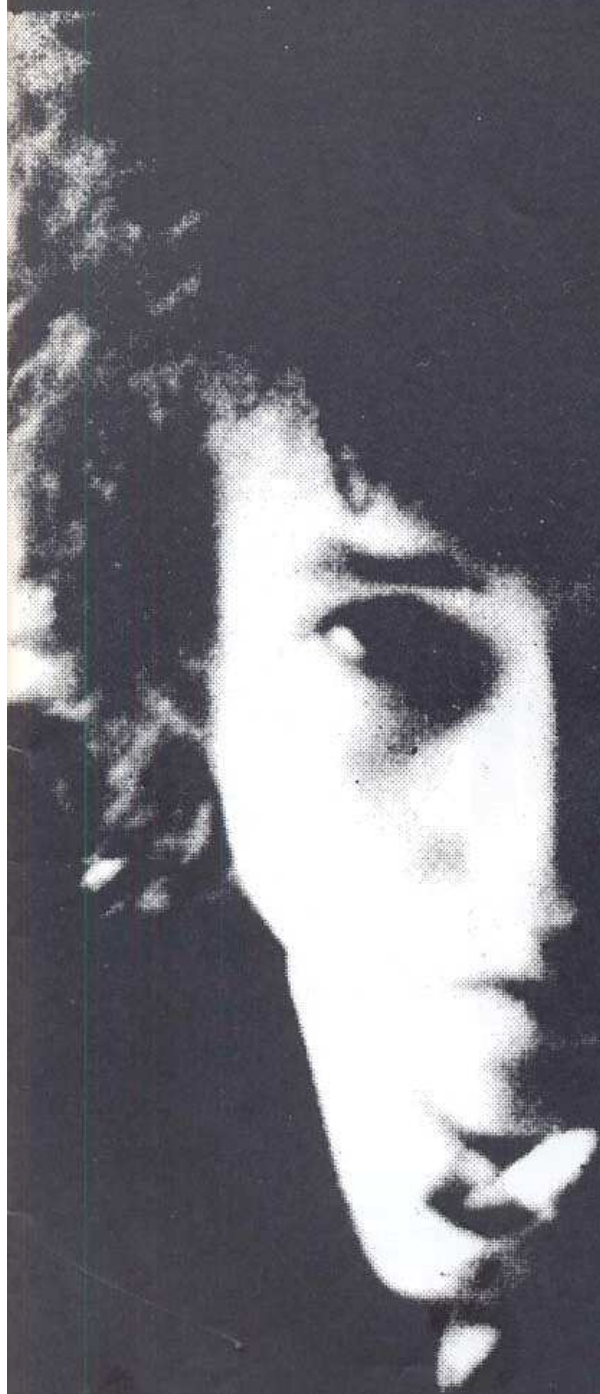
**THE
MADNESS INVASION**

garage punk @ garage

FROM: CRYPT + NO-HIT DIST: GMG

The WYLDE MAMMOTHS EP :25F
NOMADS, WAVY GRAVY, DESPERATE ROCK'N'ROLL 1,2,3,4,5 , I WAS A TEENAGE
CAVEMAN, RONNIE DAWSON, GARAGE PUNK UNKNOWN'S 1,2,3,4,5,6,7 , SQUIRES, LAS VEGAS
GRIND, BACK FROM THE GRAVE 1,2,3,4,5,6 , TRANSWORLD PUNK 1,2 , SIN ALLEY 1,2,3
STRUMMIN' MENTAL 1,2,3,4 , DMZ, LYRES, THE TEMPOS, WYLDE MAMMOTHS :72F 1e LP
MADNESS INVASION, 60'S CHOICE 1,2, THE BATMAN THEME, BEST OF PEBBLES 1,2:58F
THE RAMBLERS, YELLOW PURPLE AND ITALIAN SUNSHINE :51F 1e LP DEAD BOYS:29F
COFFRET PEBBLES 5 LP'S FULL COLOUR 268F + de 24 INEDITS !
PORT :1 LP :20F; +4F par LP; GMG 145 rue de vaugirard 75015 Paris 45 66 74 38

Distribution: GMG TEL 4566 7438



Un groupe français en couverture est une chose suffisamment rare pour valoir d'être signalée. La première et dernière fois remonte au N° 9 avec les Stunners. Le choix des Thugs en 88 est simple : ils sont un des groupes les plus excitants vivant dans l'Hexagone, tant par leur high speed électrofié que par la cohérence et l'intransigeance de leur démarche. Les Thugs sont un défi à l'ordinaire, semblable à celui du goal de Peter Handke, qui, au moment du penalty et contre toute attente, bloque le ballon imparable. Des gageures que nous aimons bien. Comme pour la dernière fois nos délais de bouclage nous font reporter de nombreuses chroniques (Scuba Drivers, Chihuahua, Crabs etc...) que vous retrouverez dans le prochain numéro, prévu pour début avril. Et pour vous donner l'eau à la bouche sachez que le sommaire sera d'enfer : Gram Parson, Only Ones, dB's, le rock en Espagne, Larry Wallis, un panorama des groupes français qui poussent au portillon et bien d'autres surprises...

Sur ce, hasta pronto...

Antoine MADRIGAL

P.S. : Nous parlerons en long et en large dans le N° 26 des compilations *Eyes On You* (Closer) et *Mon Frère Est Un Rocker* (Boucherie Productions). Elles méritent plus qu'une simple chronique car chacune, à sa manière marque le paysage rock.

PS : Le grand J.C. Chauzy, notre dessinateur maison, celui-là même qui signe L'Histoire Illustrée Du Rock'n'Roll chaque mois au dos de Going Loco sort son premier album en mars, dans la collection X de Futuropolis.

BENJAMIN



Contrairement à ce que pourrait laisser penser le fait que le premier de ses disques à bénéficier d'un pressage français n'ait pas deux mois d'âge, Benjamin Vaughn est tout sauf un débutant. En fait, ses premiers pas dans le rock'n'roll remontent même à quelque vingt ans. Et même s'il s'est accordé un long break de 71 à 81, "pour régler leur compte à ses démons", cela fait une paire que le bonhomme use ses boots et ses guitares sur la scène des clubs de Philadelphie.

Ben est un personnage bizarre. "Don't Spill Ketchup On My Toastbread" est le premier morceau qu'il ait jamais écrit, à l'âge de douze ans ; il continue à le jouer aujourd'hui qu'il en avoue 32. Il est aussi l'heureux et fier propriétaire d'une Ram-

bler 69, ce qui n'est pas toutefois sans lui poser quelques problèmes quand il s'agit de changer une glace ou un carbu, Rambler ayant déposé son bilan voici au moins quinze ans. Cela amène régulièrement les groupes du coin à se coltiner des concerts de soutien pour renflouer la tire à Ben. Heureusement que des potes, sur le secteur de Philly, il y en a quelques-uns. Les Sickidz par exemple, un groupuscule cryptico-crampoide aujourd'hui défunt dont Ben Vaughn fut le batteur en 83-84 sous le pseudonyme de Sal Mineo's Only Son (Mineo était l'acteur qui tenait le rôle de Plato, le pote de James Dean dans "La Fureur De Vivre" ; assassiné en 76 à Hollywood alors qu'il sortait de chez lui : culte important

aux States). Ou les Das Yahoos, un groupe justement lancé par d'ex-Sickidz et dont Ben a récemment produit l'album en même temps qu'il leur offrait "She's A Real Scream" qui s'avère être un des meilleurs morceaux du disque.

Notre homme n'est du reste pas avarié de ses morceaux. Le dernier Barrence Whitfield peut en témoigner avec sa version de "The Apology Line", parue avant même que le Ben Vaughn Combo n'enregistre la sienne. C'est d'ailleurs quand Marshall Crenshaw a repris son "I'm Sorry (But So Is Brenda Lee)" que la presse rock US a commencé à s'intéresser à ce songwriter inconnu au bataillon. Du coup, les disques du groupe ont commencé à circuler. Leur premier 45t, par exemple, "My First Band", paru en 84, démarquage de "Louie Louie" et hymne au high school garage band ultime ("J'ai eu mon premier groupe tout là-bas en 1967/On ne connaissait qu'un seul morceau et on le faisait durer toute la soirée/J'avais douze ans et une corde à ma guitare"). Avec en prime l'accordéon de Gus Cordovox qui fait merveille dans le rôle du Farfisa déglingué. Et une dédicace à Sonny Bono (celui de S. and Cher) qui semble être une idole de longue date.

Un album, *The Many Moods Of Ben Vaughn*, suit en 85, sur lequel on retrouve le déjà populaire "I'm Sorry (But So...)" que Ben a décidé d'enregistrer lui aussi ; il l'a quand même écrite, non ? Ses talents de compositeur et de chanteur commencent d'ailleurs à être fort logiquement reconnus par certains journalistes. Le Washington Post, évoquant Jonathan Richman à propos de l'apparente facilité avec laquelle Ben Vaughn construit ses morceaux sur les histoires les plus simples, va même jusqu'à parler de "géniales rhapsodies en trois accords". Au programme du trente, les bagnoles bien sûr : "J'ai une Rambler 69/T'es pas impressionnée, baby ?/Bien sûr, je pourrais avoir une Datsun 2802/Mais je ne suis pas comme tout le monde", avant d'expliquer à la fille qu'elle va bientôt connaître des sensations inédites : "Tu vas flipper quand tu verras la ligne blanche défilier par le trou dans le plancher". Mais aussi des compte-rendus d'errances ("Peu importe où je suis/Dans chaque ville il y a un Seven-Eleven"), d'amours malheureuses, de coupes de douilles... Toujours des paroles qu'on a envie sinon de traduire, du moins de comprendre. Les thèmes en sont sans doute éculés (mais quoi d'étonnant de la part de quelqu'un qui déclare à qui veut l'entendre que "le rock'n'roll est un média plutôt stupide, non ?"), mais l'approche est tellement simpliste que le résultat a bien souvent l'effluve d'un classique. Superbement chantés par Ben sur un fonds musical qui marie allègrement surf, doo-wop, garage, country, rockabilly, folk, rigolo-

rock, Motown fifties rock, et je dois en oublier, les dix morceaux qui composent le Lp sont évidemment conseillés à tous les amateurs de bonnes surprises.

Pause-anecdote pour convaincre les derniers indécis du bien-fondé de cet article et de la justesse des thèses qu'il développe. Un soir, Bo Diddley joue en ville. Manque de pot son backing band attiré n'arrive pas. L'heure avance, il faut prendre une décision, et le Ben Vaughn Combo se retrouve à accompagner Big Bad Bo. Après le concert, le groupe range son matos quand la splendide créature qui sert de compagne au Diddley Daddy pour la tournée vient se planter devant Lonesome Bob (batteur du B.V.C.) et lui déclare : "Bo m'envoie vous dire que de tous ses concerts depuis le début de la tournée, celui-ci était le plus chouette". Significatif, non ?

The Many Moods Of... ne connaît pourtant pas la carrière qu'il aurait mérité. Originellement publié en Angleterre seulement, par le label Making Waves, il disparaît bientôt, quand la boîte en question fait faillite. Pendant plus d'un an, le Ben Vaughn Combo n'a pas un seul disque sur le marché. Heureusement, courant 87, les choses débloquent. Le groupe est signé par Restless, une sous-marque d'Enigma, qui met en chantier un second trente et sort enfin le premier aux Etats-Unis. Par ailleurs, quelque part en Ecosse, une petite maison de disques se mêle de rééditer "My First Band", ce qui fait que, quand *Beautiful Thing* paraît, en octobre, tous ses prédécesseurs sont de nouveau disponibles.

A propos de ce nouvel album, disons tout de suite que, pour ce qui me concerne, son titre n'est en rien déplacé. *Beautiful Thing* est un disque dont on n'a pas fini de découvrir les finesses et les plaisirs rares. Entre humour et désillusion, l'album, est un tapis d'atmosphères changeantes, qui permet à certains d'évoquer Kevin Ayers ("Shingaling With Me") et autres ballades ensoleillées ou Lou Reed (les ambiances

désabusées à la "Beautiful Thing"). On retrouve aussi "She's A Real Scream" dans une version qui, alors que celle des Das Yahoos rappelait impitoyablement les Cramps, résonne elle, plutôt d'un feeling Fleshtones. Un maximum de morceaux lents, une poignée de speedo-rocks, plus l'inévitable instrumental surf (inconditionnel de la planche, B.V. se débrouille pour caser un ou deux hommages sur tous ses disques, et reprend "Wipe-Out" à chacun de ses concerts) : un disque auquel on n'arrête pas de revenir. Peut-être aussi grâce au savoir-faire de Mark Van Hecke qui après avoir produit les premiers Violent Femmes tient ici les manettes. Comme il avait su saisir la voix de Gordon Gano, Van Hecke réussit là à capter toutes les nuances de ce timbre de basse qui n'est pas le moindre des charmes de Benjamin.

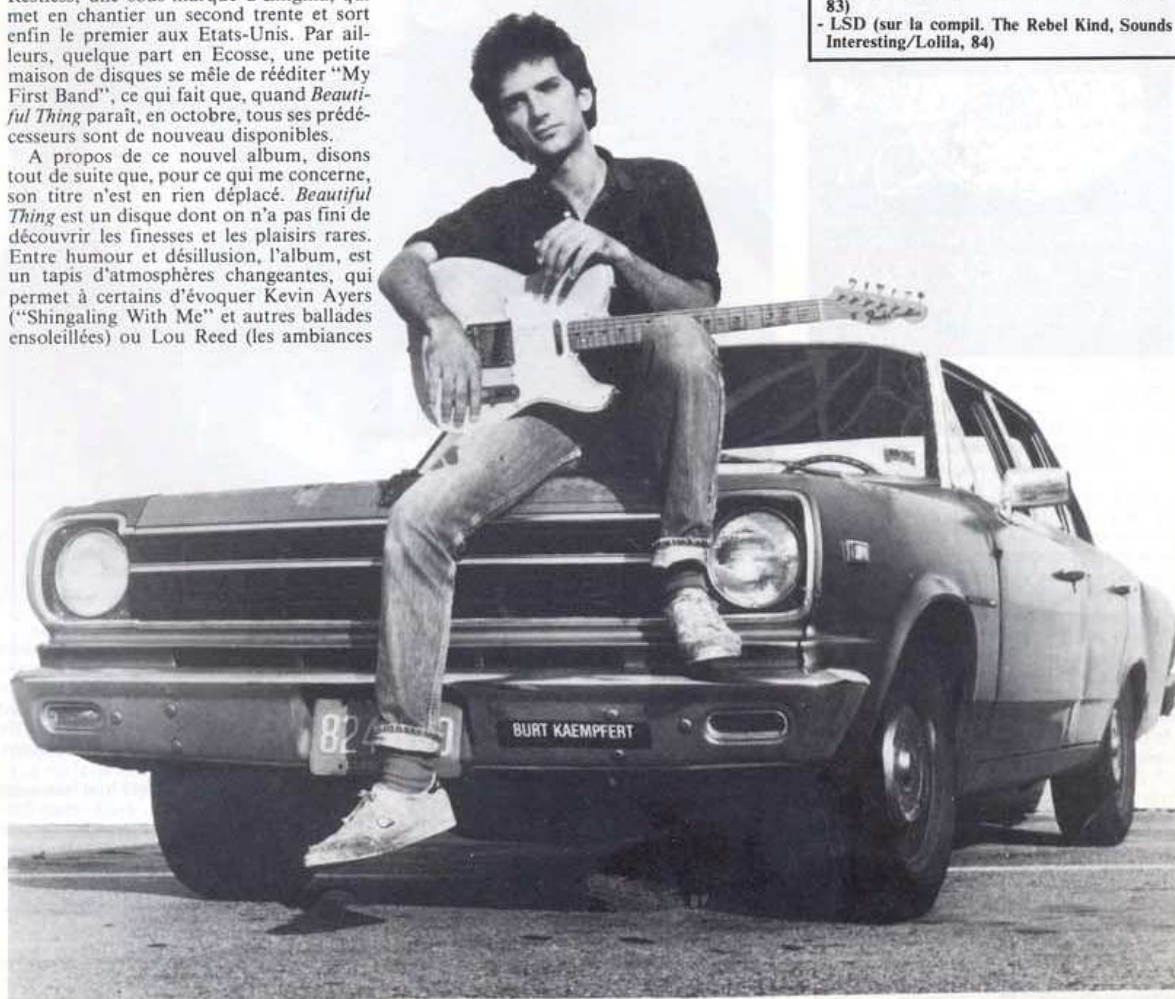
Ce n'est sans doute pas un hasard si le Ben Vaughn Combo a été nommé aux New-York Music Awards dans la catégorie meilleur nouveau groupe de rock. Pas plus que de retrouver le groupe aux côtés d'Alex Chilton, du Dream Syndicate ou des Fleshtones sur la B.O. du film "I Was A Teenage

Zombie". Et s'il fallait encore un argument de plus pour vous convaincre de tenter l'expérience de *Beautiful Thing*, dites vous que ce n'est pas tous les jours que le blé que vous investissez dans du vinyl se retrouvera en fin de parcours servir à payer une boîte de vitesse de Rambler 69 !

Gildas COSPEREC

DISCOGRAPHIE

- Ben Vaughn Combo :
 - My First Band / Vibratto In The Grotto (7", Telstar, 84)
 - The Many Moods Of Ben Vaughn (Lp, Making Waves, 85)
 - Wrong Haircut / You're Gonna Hurt Yourself (7", Making Waves, 86)
 - Vibratto In The Grotto (nouvelle version, sur la compil. I Was A Teenage Zombie, Enigma, 87)
 - Beautiful Thing (Lp, Restless, 87)
 - My First Band (version acoustique, Nineteen, 87)
- Sickidz :
 - I Could Go To Hell For You (12", Big Beat UK, 83)
 - LSD (sur la compil. The Rebel Kind, Sounds Interesting/Lolita, 84)





THE SOUND OF MUSIC



Les dB's sont de retour dans les bacs avec *The Sound Of Music* (IRS) et comme à l'accoutumée, on n'entendra ni tambours ni trompettes pour l'annoncer bien que le groupe doit venir en France en ce début d'année. Sortir leur quatrième album en sept ans d'existence, a donné du tonus à ces New-Yorkais d'adoption : Peter Holsapple n'a pas peur d'en étonner quelques-uns en recommandant dans une interview récente, l'acquisition de *Presence* de Led Zeppelin, - "That's just amazing !" - et derrière le look de rockers américains ordinaires qu'ils affichent (c'est la première fois que les dB's posent ainsi sur une pochette) se cache une musique qui ne l'est pas. "On court vers la fin du monde, raconte Holsapple, et j'écris des chansons optimistes. "Today could be the day" est la chose la plus optimiste que j'ai

faite". En 82, on disait de leur deuxième Lp, *Repercussion*, qu'il était une réjouissance à la fois sans prétention et non dépourvue de sens ; cette affirmation prend tout son poids avec *The Sound Of Music*. Ce "come back" est à marquer d'une pierre blanche.

En 77, Chris Stamey, alors tout frais sorti de sa Caroline du Nord, avait lancé l'affaire. Vouloir monter un groupe, rien de bien étonnant. Que pour produire un des premiers 45t., il ait pensé à Alex Chilton l'était déjà plus, au moins à l'époque. Mieux, le jeune inconnu a suffisamment

The dB's : de g. à d. : Gene Holder, Peter Holsapple, Will Rigby et Jeff Beninato.

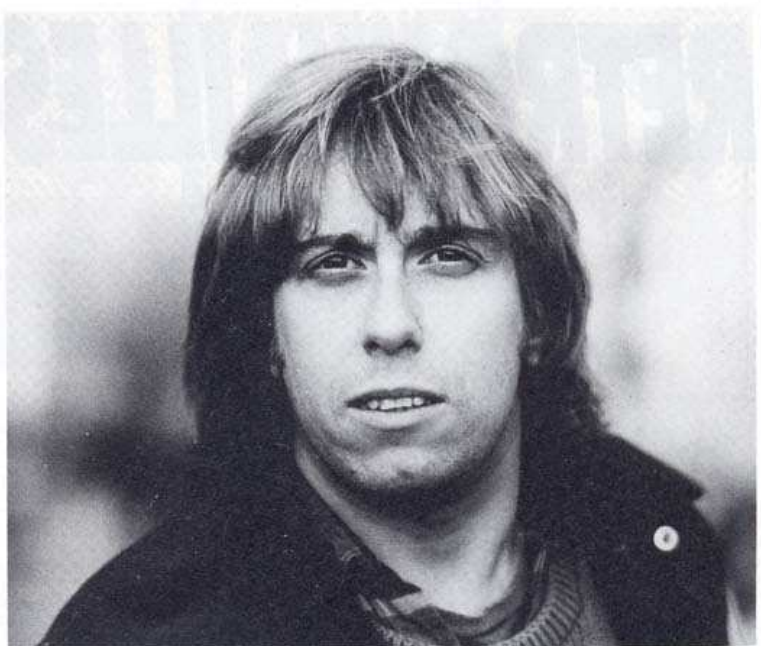
d'allant pour décider le journaliste Alan Betrock, autorité en matière de girls groups, à lancer son propre label, Car Records, sur lequel vont paraître presque simultanément le single de Stamey, accompagné par Gene Holder à la basse et Will Rigby à la batterie (un des deux titres est signé par Richard Lloyd), et un Ep parfumé rockab' d'un certain Peter Holsapple. Ce faisant il scelle son destin pour les années à venir. Holsapple rejoint en effet les trois autres : les dB's sont nés.

Deux 45t. et quelques concerts plus tard un label anglais, Albion, les signe et sort en 81 *Stands For Decibels*, produit par Betrock. L'ombre des Beatles époque *Rubber Soul* - *Sgt Pepper* plane sur une musique plus recroquevillée sur elle-même qu'expansive. Le son est sec et, à l'instar d'autres groupes de la Côte Est les morceaux sont nerveux et tendus. Pas un hasard si on les retrouve sur la compilation *Start Swimming*, aux côtés des Bongos, Bush Tetras et autres Raybeats. L'année suivante, c'est *Repercussion*, accueilli à son tour par une critique unanime. Peu de changements pour ce qui est du contenu sinon qu'ici, tout est plus éclaté, voire plus osé. L'album est produit par Scott Litt, le même qui signera plus tard le *Document* de R.E.M. La section de cuivres de la Rumour est de la partie et "Neverlands" est le pendant new-yorkais au "A million miles away" des Plimsouls.

La suite est plus discrète : quand *Like This*, leur troisième album, sort sur Bears-ville, Chris Stamey n'est plus là. Le son est résolument moderne et le trio s'aventure sur les terrains qu'ont défrichés des groupes comme les Talking Heads. Le choix du producteur y est peut-être pour quelque chose : Chris Butler a joué avec les Waitresses aux côtés notamment de l'ex-Television, Billy Ficca. Est-ce le départ de Stamey, est-ce cette nouvelle optique, toujours est-il que *Like This* est un disque "sans", le trou noir de la discographie dB's, révélateur d'une époque de doutes et de questions... Il faudra près de deux ans au groupe pour émerger, se tirer des démêlés avec Bears-ville et signer avec IRS. Entretemps, ils écrivent, jouent au basket (si, si !), Peter Holsapple passe aux manettes pour l'album de *Pianosaurus* (ce groupe qui joue exclusivement d'instruments pour enfants) et fréquente les Maneaters, un all girl blues band new-yorkais.

Fin 87, c'est donc *The sound Of Muste*. Pour l'occasion, les dB's se sont joint un quatrième, Jeff Beninato, et ont invité des copains. La pochette n'a plus cet aspect arty des précédentes, elle représente juste un couple de vieux petits bourgeois qui frappe le plafond avec un balai pour que cesse le vacarme occasionné par les dB's qui répètent à l'étage au-dessus. A l'intérieur un disque fort, à mettre dans le peloton de tête aux côtés de R.E.M. avec qui ils viennent de tourner aux USA. Douze chansons d'où suinte le plaisir d'être là. "Ma carrière ressemble à une grosse fumette d'herbe", raconte Peter Holsapple, *Andy Partridge* (l'XTC) a vu juste quand il dit : "J'ai voulu être riche et célèbre, aujourd'hui je suis d'avis qu'il vaut mieux être riche et inconnu". C'est bien, simplement d'être tout le temps entouré de gens bien". Sûrement l'explication de la longévité des dB's et de cet album superbe.

Antoine MADRIGAL



John Felice - Ph. Alain Duplantier.

OUT OF THE BLUES

John Felice & The Lowdowns. Un peu long sans doute, mais il faudra bien s'y habituer puisque c'est désormais sous ce nom que s'offriront à nous les nouveaux exploits (en l'occurrence un album, très bientôt) de ce cher vieux Real Kid. Son nouveau groupe s'était bien trouvé un nom plus percutant, mais des Primevals, New Rose en avait déjà à son catalogue, alors... Mais à changer, pourquoi ne pas être revenu aux Real Kids ? Comme le Taxi Boys l'avaient fait en 82 pour venir en Europe sous une identité moins anonyme. Après tout un Felice et un Borgioli d'origine ne sont pas moins vrais que le Felice et l'Alpo venus s'échouer ici pour une tournée échevelée, une vidéo médiocre et un disque plein de bonnes chansons mais plutôt décevant au niveau de la production. Un pareil bilan avait fait tourner l'aventure en eau de boudin. Une chanson du nouvel album ne s'appelle-t-elle pas "I'll ever sing that song again" ? un morceau qui ne dirait pas plus que son titre s'il ne s'achevait sur l'arpège d'intro d'"All Kindsa girls". Snif. Une page est tournée. John Felice : "Quand on est

revenus d'Europe on a eu des problèmes, Alpo s'est barré, Billy Cole aussi, on ne décrochait pas de concerts, on s'était brouillé avec Patrick (Mathé de New Rose), on a pensé que comme on ne pouvait pas aller plus loin il valait mieux arrêter les frais. J'ai continué à écrire des chansons mais j'étais trop déprimé pour chercher des musiciens, jusqu'à ce que Billy Borgioli vienne me demander de le rejoindre. Ça fait quatre ans maintenant qu'on a commencé les Primevals. Primevals qui sont respectivement le joufflu Felice et Borgioli son vieux complice de la première époque des Real Kids en rupture de Classic Ruins, aux guitares, Martin Paul Rowland, avec eux depuis deux ans, à la basse et Pete Taylor qui après avoir battu pour eux pendant trois ans, jusqu'à l'album, est parti maintenant.

Nothing Pretty, produit par Richard Harte, le boss d'Ace Of Hearts, ci-devant producteur des Lyres à les mêmes qualités et les mêmes défauts que ce qui est toujours sorti des mains de Felice et les siens : une production qui manque de punch mais des morceaux vigoureux, tout simples et mélodiques, l'école bostonienne quoi, avec en plus, haut perchée, avec juste ce qu'il faut de fêlure, l'incroyable voix de Felice. Une humeur plus cafardeuse peut-être, comme celle de ce morceau "Never sing..." ou de "Nothing pretty" qui donne son titre à l'album. J.F. : *Ça fait longtemps que je n'avais pas enregistré, depuis 83, dans l'intervalle j'ai écrit un tas de chansons que je voulais graver avant de passer à la suite. Et j'ai déjà plein de nouveaux morceaux pour le prochain*". Après un dernier regard en arrière pour exorciser les vieux démons, l'homme Felice ressort de sa coquille. Oui, en fait, il n'y avait aucune raison qu'ils s'appellent à nouveau les Real Kids. Et les Real Adults aurait fait décidément trop pompeux.

Monique SABATIER

RETROUVAILLES



Jeffrey Lee Pierce

"Et il se mit à chanter de monotones et lugubres ballades jusqu'au lever du jour, en accompagnant cette cacophonie au moyen d'une guitare, qui manifestait par des gémissements déchirants son indignation de l'odieux traitement auquel elle était soumise".

Ces quelques lignes tirées des Contes du Far-west d'O'Henry, voilà où j'en étais resté vis-à-vis du Gun Club : une approche plus vraie du country et du blues. Et puis, un soir où je devais jouer avec les Witches Valley (dont le Gun Club est une des principales influences), voilà Rascal qui me propose de faire une interview de Jeffrey Lee Pierce. Ce samedi allait être un grand jour. J'étais assez loin de savoir ce qu'était devenu le Gun Club (n.d.l.r. : oui, justement qu'était le Gun Club devenu ? Après une éclipse de deux ans, voilà que sort à nouveau un album, *Mother Juno*,

pas si éloigné au fond de ce qu'aurait pu être une suite de Las Vegas Story, le point où le groupe en était resté en 85 si ce n'est que l'objet est produit par Robin Guthrie, le tiers masculin des Cocteau Twins : un nom dans le monde de la new wave anglaise bien plus qu'une référence en matière de musique américaine. Par reformation de Gun Club il ne faut entendre que les retrouvailles de Jeffrey Lee Pierce, lassé de faire en solo ce qu'il peut aussi bien faire en compagnie de son vieux pote, et Kid Congo, assez lucide pour laisser tomber sans insister davantage le médiocre interlude Für Bible. La nouvelle section rythmique pour sa part se compose de Romi Mori, une bassiste (d'origine japonaise et de Nick

Sanderson, un batteur anglais).

La première surprise pour moi, qui en était resté à *Wildweed*, et encore plus à *Fire Of Love* et *Miami*, fut d'écouter l'album du nouveau Gun Club. Les nombreux voyages musicaux semblaient lui avoir fait égarer, ou perdre, cette rapidité, mise en tension par les guitares lancinantes et la voix. Enfin, ce qui faisait que c'était Gun Club. Nous avions cru que la reformation du groupe serait un retour à cette énergie perdue. Nous nous trompions. Jeffrey Lee Pierce a toujours son rire de hyène ; dommage qu'il ne s'en serve plus que pour entrecouper des réflexions sur le fait qu'ils sont aujourd'hui de vrais professionnels (comme il y a deux ans il n'avait que le jazz à la bouche).

19 - Quand avez-vous décidé de recommencer Gun Club ?

Jeffrey Lee Pierce - Trois semaines après le split. En fait, ce qui s'est passé c'est qu'on a énormément travaillé sur Las Vegas Story, et qu'il n'en est rien sorti de concret ; en tout cas, rien de meilleur que notre ordinaire. Ça nous a, probablement perturbés d'être trop longtemps sur la route, on se disputait continuellement, on ne pouvait plus se voir. Notre batteur a craqué avant nous, il s'est tiré en plein milieu d'une tournée. En fait, le dernier concert qu'on ait joué réellement en tant que Gun Club c'était ici, à Paris en 84. Après on a eu un autre batteur, mais ça n'allait plus et on a splitté.

19 - Cette nouvelle formation, qu'apporte-t-elle de nouveau ?

K.C. - On est meilleurs musiciens.

J.L.P. - On a quelque chose qu'on n'a jamais eu auparavant c'est une bonne section rythmique. Ça nous change.

K.C. - Ils sont puissants comme six bassistes japonaises et six batteurs anglais. Ils jouent foutrement fort, on sonne comme *Motorhead*.

19 - Il y a des choses inattendues dans *Mother Juno*, est-ce qu'on peut y voir l'influence de Robin Guthrie ?

J.L.P. - Il y a beaucoup de chansons qu'on a écrites il y a deux ans. Là dessus il ne peut y avoir aucune influence de Robin. Ce qui nous a influencés le plus c'est d'être en studio avec quelqu'un de compétent.

K.C. : Peut-être sur une chanson comme "Breakin' hands" son influence est-elle sensible, mais il a changé l'esprit de cette chanson par le son uniquement. Il n'y a rien qui ait été écrit exprès.

J.L.P. - On l'a choisi pour nous produire justement à cause du style de musique qu'il joue.

K.C. - C'était intéressant de voir son style opérer sur une musique plus forte et rugueuse que ce sur quoi il travaille habituellement. Ça nous plaît de faire des choses inattendues, et Robin Guthrie produisant le Gun Club était une chose inattendue.

19 - Comment l'avez-vous connu ?

J.L.P. - A un concert des Ramones.

19 - Est-ce qu'on peut dire d'une chanson comme "Port of souls" qu'elle illustre le nouveau Gun Club ?

J.L.P. - Cette chanson est la plus vieille du disque, je l'ai écrite il y a au moins douze ans, avant même le Gun Club. Ceci dit j'ai pensé que c'était le moment d'utiliser ce morceau précisément pour cet album.

Propos recueillis par
Popeye, Jeremy Valley
et Seirdar Dalton.

disques d'importation

REGGAE-NEW WAVE- JAZZ-BLUES-COUNTRY-R & BLUES-50'-60'-



77 rue des Bons- Enfants

76000 ROUEN

Tél: 35.07.59.70

L'ŒIL NOIR

Bien sûr, vous vous souvenez des Beasts Of Bourbon. Le meilleur groupe australien de 85, ou peu s'en fallait. Ceux qui ont eu l'heur de se glisser un jour *The Axeman's Jazz* (dist. française : Closer) entre les portugaises, et les rescapés hagards de leur clip pour "Psycho" et du regard de dément de Tex Perkins, le chanteur du gang, n'ont pas pu oublier.

Sans doute seront-ils heureux alors d'apprendre que le Perkins en question, est de retour. L'est même n° 1 dans les charts indépendants australiens avec un single publié au nom de l'un de ses quatre groupes du moment : Thug. Et vous conviendrez qu'il ne s'agit pas d'un mince exploit quand vous saurez que le disque en question s'intitule glorieusement "Fuck Your Dad", avec des lyrics du genre "Alone at home/ With your father/He's looking good/Do it now/Fuck your dad/" etc... etc... Qui a osé dire que le rock australien devenait inoffensif ?

En fait, quand on gratte un peu derrière cette grave atteinte à la morale des populations laborieuses, on se trouve en présence de ce qu'il faut bien décrire comme une offensive en règle, donc parfaitement préméditée. Au centre de l'affaire, un label : Black Eye, apparemment fondé avec des fonds détournés de The Church, et dont les destinées ont été confiées à quatre hommes : Perkins, Peter Read, Stu Spasm et Lachlan McLeod (les spécialistes auront reconnu au passage d'ex-Salamander Jim, Hot Property, Death In Vegas...). En quelques mois, le quatuor a édité ce 45 de Thug, un album du groupe, un autre de Lubricated Goat, et surtout, la compilation *Waste Sausage*, meilleur moyen de commencer à comprendre ce dont il s'agit ou de perdre pied tout à fait dans les délires du gang. *Waste Sausage* regroupe treize formations dont près de la moitié abritent un ou plusieurs membres de la joyeuse équipe. Par exemple : Perkins ne figure ni dans les Purple Vulture Shit, ni dans les Real Fucking Idiots, mais on le trouve bien chez les Poofers et les Bush Oysters : Peter Read est dans Moist, Lubricated Goat, Thug... Vous n'y piguez toujours rien ? C'est pas bien grave, allez. Ecoutez toujours le disque. Du moins si vous avez le cœur bien accroché, ou une bonne dose d'humour. Les groupes représentés ont beau avoir des optiques très différentes les uns des autres, leurs morceaux ont au moins une caractéristique commune : c'est tout sauf de l'easy listening. Touches de glam-rock, de hardcore, de blues taré, d'avant-garde... le tout en même temps de préférence, les gens chez Black Eye à l'évidence cherchent davantage à provoquer des réactions, n'importe quelles réactions, plutôt qu'à séduire. Leur fréquentation n'apparaît pas sans risques, mais à côté d'eux, les Hard-Ons prennent tout d'un coup des allures d'enfants de Marie.

Benoît BINET

● Black Eye Records, GPO Box 211, Sydney, Australia 20001.

PAUL ROLAND



87, année faste pour le dernier des trouvères anglais : des rééditions, un 12", un LP, une cassette pour un fanzine grec, un 8 titres chez New-Rose et pour couronner le tout, un recueil de 10 histoires fantastiques et de lyrics, "The Curious Case Of Richard Fielding And Other Stories".

Dans la plupart de ses morceaux, macabres, mais non morbides, Paul Roland a déjà montré son attirance pour la littérature fantastique. Dans la sélection de textes de chansons, plongez absolument dans "The Puppet Master", "Stranger Than Strange" ou "Beau Brummel", autant d'exemples de sa maîtrise de la poésie. Il a donc effectué son passage à la prose avec une aisance et une maturité évidente, ayant bien retenu les leçons de ceux qui sont ses auteurs préférés. M. James et H.G. Wells. Démon, musicien possédé, joueur de cartes qui titube au bord de la folie, professeur et cobaye très spécial, tous les ingrédients sont là pour vous faire frémir ! Un style sobre, des descriptions détaillées et une utilisation rationnelle de la ponctuation : Paul Roland est un conteur de talent, un écrivain génial et sans nul doute l'auteur-compositeur culte des prochaines années ! Son livre, illustré par le graphisme réaliste d'Alan Hunter, est un des meilleurs recueils de nouvelles fantastiques sorti ces derniers temps. Si vous aimez Wells, Lovecraft ou Ray ; si vous êtes un fan des vieux films d'horreur en noir et blanc des années 30/50, ce livre est pour vous, et j'espère que vous le lirez en écoutant "L'enfant Et Les Sortilèges" de Ravel !

Le complément idéal au tout dernier mini-Lp "Cabinet of Curiosities" de Paul.

J.N. BERGEZ

Paul Roland c/o Lithon Music, 17 Westpark Avenue, Cliftonville, Margate, Kent, CT9 3LH, G.B.

ECHOS KRYPTIQUES



Et quelques nouvelles de plus du plus controversé des garage bands US qui, pour l'heure, semble s'adapter facilement à sa nouvelle condition de californien d'adoption.

Commençons par Link Protrudi and the Jaymen, qui viennent de mettre au point une campagne d'invasion de l'Europe pour début février, histoire de promouvoir leur LP *Drive It Home* dont la sortie est imminente (méfiance quand même, ces gars-là sont pires que le Nineteen staff, ils doivent déjà avoir une paire d'années de retard sur leur planning) ; il sera uniquement composé d'instrumentaux 50's, surtout des covers de Link Wray. Pour les Fuzztones proprement dit, c'est au mois de mars (même remarque que plus haut !) qu'ils projettent de sillonner notre continent, ayant même décidé d'aller faire goûter leur speed metal garage rock aux Yougoslaves et aux Grecs. D'ici là sera sorti (vous l'avez peut-être déjà) un Ep, *Nine Months Later* sur lequel figurera le morceau prévu à l'origine pour un single sur Midnight Records, "Girl, you captivate me", plus des titres comme "Greatest lover in the world" (ça m'étonne pas de Protrudi, ça) ou "Cheyenne rider". D'autre part, si la rumeur de participation de Rudi Protrudi et Mike Czekaj, les deux "Tones guitaristes, à l'album de Sky Saxon Firewall II se confirmait, il serait intéressant de laisser traîner une oreille sur l'objet puisqu'on y retrouvera aussi Matt Rogers, fine lame-six cordes des Miracle Workers, Steve Roback de Rain Parade et D. Drewry des Moberlys. "Pushin' hard, full speed ahead" dirait l'ami Beeson.

Pour terminer, mais, heu, dois-je vraiment vous le dire à vous, la poignée d'envoutés par la belle Deb'O'Nair, ex-organiste des Fuzztones ? Allez, je vous le lâche et je me retire sur la pointe des pieds, Deb, la Jaguar Vox Queen vient tout juste de se marier !

Gildas COSPEREC

Cult of Fuzz c/o L. Hutton, 20 Albert Ave., Grangemouth, Stirlingshire, Scotland FK3 9AT.

GEANT VERT

CASSE-BONBONS



Casse bonbon est un livre éminemment optimiste : les méchants y sont très bêtes et les gentils touchants quoiqu'un peu naïfs et empêtrés dans les mythes de la zone. L'histoire se termine par le bonheur d'un fric tiré à un fic franc-tireur. Pour son premier roman qu'il situe entre un squatt, un supermarché et un terrain vague, le Géant Vert navigue en pleine punkitude, ce qui, pour lui qui jadis alimenta le répertoire de Parabellum en strophes satirico-réalistes peuplées des mêmes punks en maraude, est loin d'être terra incognita. Alors peut-être cela manque-t-il de surprise - quoiqu'on voit mal ce qu'il aurait eu à dire sur les gros bonnets de la finance - mais on se régale de le voir croquer avec une pointe de sadisme quelques personnages en vue de la scène punk française : Rico Le Gougnafier, arnaqueur de première, Marsu le chef des skins et ce guitar-hero lorrain obsédé par la bouffe, sont irrésistibles. Et puis la surprise est tout de même là, par la grâce de la punkette héroïne, son quasiment unique personnage féminin (autant que je sache), la seule, au passage, dotée d'un doigt de bon sens, qu'elle ne met en action que poussée par l'amour. Oui, parce que mine de rien le Géant Vert n'hésite pas à envoyer valser le prestige d'une réputation de cynisme et fait de *Casse bonbon* aussi une histoire d'amour. Aux manifestations un peu timides, certes, mais bien réelles.

Ses nouvelles activités de romancier ne l'empêchant pas de continuer celles d'auteur de chansons, il passe même à l'acte en les enregistrant lui-même en compagnie de Vuillemin, Jean-Paul Correa (ex-Electrodes, ex-Saigon), Camboui (ex-batteur de Parabellum), Dany (bassiste des Rats) et deux Souris Déglinguées. A ses dires ça sonnera entre Clash, les Sex Pistols et la chanson réaliste. Le Géant Vert écrit d'autre part des instrumentaux qui devraient servir de musique à Sturgiss 87, un film sur un rassemblement de Harley dans le Dakota du Sud.

Monique SABATIER



LEE, BILL ET BARRY

S'offrir en impromptu toujours vert, et à quelques jours de distance, les prestations d'Eddie & the Hots Rods, de Doctor Feelgood et des Immates, peut provoquer un sacré coup de vieux ou faire croire à une facétie du temps qui passe ; dans les moments d'enthousiasme, on peut même y trouver une éclatante preuve de la pérennité du rock'n'roll... Car si l'on évacue rapidement le cas des Hots Rods, un set hagarde et un Barrie Masters définitivement sur la ligne blanche, les deux autres tiennent tout à fait la route : le *Classic* de Feelgood (*Off The Track*) et les *Immates Meet The Beatles* (Mute/Virgin) ne sont pas des albums vitaux, mais, bien mieux que cela, bourrés de fun ! Alors, même si l'on connaît la couperose de Brilleaux ou l'interminable silhouette d'Hurley mieux que sa poche, on est bien content, et même un peu fier de saluer encore ces gens-là. Des personnages, comme on dit...

Lee Brilleaux - La période de stabilité actuelle chez Doctor Feelgood s'explique certainement parce que nous sommes une famille heureuse ! Non, plus sérieusement, je crois que le groupe est composé de jeunes musiciens pour lesquels appartenir à Feelgood est synonyme de développement personnel... Et puis, je ne suis pas un trop mauvais patron ! Prends le cas de notre guitariste Gordon Russel, qui compose régulièrement et en quantité désormais : il est tellement intégré au groupe qu'il a déménagé pour venir habiter par chez nous. Et pourtant, souviens-toi, lorsque Wilko Johnson nous a quittés, beaucoup nous pensaient finis. C'est vrai qu'alors nous avons perdu beaucoup plus qu'un simple guitariste, mais voilà : nous avons réussi à traverser tous les mouve-

ments, le punk, la new-wave, le pub-rock... Nous sommes des dinosaures, mais, à la différence de ceux-ci, nous ne disparaîtrons pas !

19 - Lors de notre dernière rencontre, l'actualité, c'était plutôt la reprise en single de ce classique de Bill Haley, "See You Later, Alligator"...

L.B. - Et lorsque je vois le succès de "La Bamba" et ce qui arrive à Los Lobos, je me dis que s'il était sorti en France et en Grande-Bretagne, il aurait pu connaître un assez bon succès commercial. Je sais ce qu'il nous reste à faire : enregistrer une version anglaise de "La Bamba" ! Tu sais, notre "See You Later" a été numéro 2 en Suède, et s'est également très bien vendu en Norvège, Finlande, en Scandinavie en général. Le problème, c'est que ce single n'a rendu personne fou à la BBC, et cette radio est très puissante en Grande-Bretagne ; il aurait suffi qu'on le joue sur Radio One pour que quelqu'un accepte de le sortir dans notre pays... De toutes façons, c'est un morceau toujours très apprécié en concert...

19 - Donc, nouveau label, énergie retrouvée, c'est reparti pour un tour ?

L.B. - C'est vrai que nous avons eu de gros problèmes avec Stiff ; nous pensions qu'ils allaient sortir l'album, cela n'a pas été le cas, et maintenant nous sommes trop près des fêtes de fin d'année : les gens risqueraient d'oublier le pauvre Doctor Feelgood dans leur hotte ! Alors, je pourrais importer personnellement 500 copies de *Classic* dans mon pays pour me faire plein de blé, mais je préfère me concentrer sur le futur, avec un nouvel album dont l'enregistrement est prévu pour août prochain, dès que nous aurons réglé nos problèmes avec notre label. J'aimerais beaucoup qu'il soit produit par Dave



Edmunds, et ce n'est pas le dernier album des Fabulous Thunderbirds qui me fera changer d'avis !

Les problèmes de labels, de contrats, c'est également l'ordinaire des Inmates, qui se retrouvaient en compagnie de Feelgood, au pied des Pyrénées et dans un festival Tarbais aussi inattendu que successful, avant tout pour promouvoir leur album-hommage aux Beatles enregistré live à la Villette. Albatros, Bill Hurley l'est assurément, lui que son chant de géant n'empêche pas de parler...

Bill Hurley - Ce disque a été une idée commune au journal Libération et à Jiri Smetana. Malheureusement, nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour préparer ce concert. Nous avons été avertis du projet simplement deux semaines auparavant, et ça a été difficile d'apprendre toutes ces chansons aussi vite. Ça s'est finalement très bien passé, et il y a eu beaucoup de monde au concert. Pourtant, nous étions quelque peu sceptiques quant à l'opportunité de faire un disque, car c'était bien délicat de tenir tout un set avec uniquement des reprises des Beatles ! En toute franchise, la plupart des membres du groupe préfèrent les Stones aux Beatles ! Mais ça a été très excitant quand même de commémorer de cette façon le vingtième anniversaire de "Sergent Pepper's" ! Figure-toi qu'on a même un moment envisagé de jouer TOUT l'album !

Simplement le temps de relever dans le line-up du jour la présence de Gypie Mayo (Peter Gunn retenu par des espérances de jumeaux) et donc d'attendre un bœuf qui restera note morte, et Hurley nous faisait part de projets troublants d'académisme... **B.H.** - Nous avons beaucoup de chansons prêtes pour un nouvel album, et ça fait déjà six mois. Mais nous avons eu quelques problèmes avec notre maison de disques françaises (tiens !). L'épisode Meet The Beatles doit être considéré comme une parenthèse dans l'histoire des Inmates, et vous pouvez vous attendre à un "vrai" nouvel album des Inmates très bientôt !

Christian LARREDE

LONDRES D'UN DOUTE

Le rédacteur en chef s'est penché vers moi, et, d'un ton bienveillant, m'a susurré : "C'est bien, mon petit ; tu parles de groupes ou de fanzines qu'on n'évoque JAMAIS !" Le front nimbé de la sueur des braves, je me suis donc penché de nouveau sur ma machine mais, peu à peu, le doute s'insinuait dans mon âme. Au fait, pourquoi ne parlait-on JAMAIS de tout cela ailleurs ?...

Menu allégé, donc, pour cette livraison de l'underground britannique, entre la dinde de Noël et la galette des Rois, et brève visite guidée pour commencer du rayon fanzines... En français dans le titre, "Hors d'Oeuvres" chante les louanges de Roy Harper. Comme on y parle également de Roger McGuinn et de John Martyn, je me demande vraiment ce que vous attendez (Dave Carlin, 23 Birchitt Road, Bradway, Sheffield, S17 4QN, G-B). Le numéro 7 de "Controversy" continue à faire brûler des cierges en l'honneur du petit Prince de Minneapolis, et on peut se payer à chaque fois une belle tranche de rigolade avec la publication de la discographie EXHAUSTIVE de l'artiste (une page entière rien que pour les maxis, dont une douzaine de versions de "Purple Rain" recensées). Pas de problèmes, un monsieur considérable (Po Box 310, Croydon, CR9 6AP, G-B).

Retour au vinyl et back to r'n'r, avec One Thousand Years Of Trouble, second album d'Age Of Chance (Virgin), groupe qui pose le problème douloureux d'un look ridicule combinaisons de cycliste, joggings et toutes ces bêtises de sportifs - et d'une musique dure comme une insurrection armée ; ils ont d'ailleurs la sale manie d'éparpiller sur leurs pochettes des slogans péremptoirs du style "Energie + Pouvoir = Destruction". Pour le reste, on peut écouter leurs scansions brutales sans bran-

dir le petit livre rouge ; éprouvant, tout de même. Bam Caruso est le label de St-Albans qui partage équitablement ses activités entre des rééditions d'obscures gemmes (the Left Banke ou les Walker Brothers) et des choses tout à fait actuelles, comme les Fortunate Sons ou Paul Roland (dont vous n'ignorez désormais plus rien). On retrouve ces deux-là ainsi que beaucoup d'autres (Pretty Things, Eyes, ou Tortilla Flats) dans deux compilations tour à tour consacrées au passé et aux productions plus actuelles. C'est psychédélique, assez disparate et donc inégal ; mais les climats étant si diversifiés, vous n'aurez aucun mal à dénicher votre pitance. A noter un avis bien amusant : "le plaisir que vous pourriez éprouver à l'audition de ces disques pouvant être altéré par la consommation de substances soi-disantes psychotropes, souvenez-vous... NE PRENEZ PAS DE DROGUES !" (Bam Caruso, 9 Ridgmont Road, St-Albans, Herts, G-B). L'acide, justement, on y vient avec This Poison ! Ecosais et amis de the Wedding Present, ils enregistrent sur le même label (Reception Records) des morceaux brefs, éternels et innervés, touffus et crissants. Un single à découvrir : dommage simplement qu'ils aient oublié la basse au mixage ! (62 Tay Street, Perth, PH2 8NN, G-B). Plus délicat est le premier disque de The Wildhouse, Groovy Me E.P., cinq musiciens à l'air beaucoup plus sauvage que ne l'est leur musique : paisibles ballades, superbes harmonies vocales, une coloration californienne cool assez surprenante, avec ce petit côté pervers qui n'appartient qu'aux héritiers des Pastels. Un nouveau disque est attendu en tout début d'année prochaine : celui-ci est parfait pour les claires et lumineuses matinées d'hiver (Uh-Huh ! Records, c/o 2/1,6 South Baffin Street, Dundee DD4 6JW, G-B). La surprise du moment nous vient d'Imaginary Records (28 Hopwood Avenue, Hopwood, Heywood, Lancashire, G-B), label qui nous avait habitué à des productions plutôt ultras, et qui a dû changer ses presses pour le premier 45 t. de Mirrors Over Kiev, un groupe dont je ne sais ABSOLUMENT RIEN (c'est malin !) si ce n'est que leur single est quelque chose comme votre anniversaire, la libération de Paris et la mort de Le Pen en même temps : une bénédiction ! Qu'est-ce que c'est que cet harmonica qui joue JUSTE, cette slide en virgules, ces chevauchées fantastiques de guitares acoustiques, ces voix accrocheuses et ces refrains addictifs ? Ah, un groupe anglais ? Ben, il

AUTRES PARUTIONS

33t. - Paul Carrack : One Good Reason (Chrysalis). Chills : Kaleidoscope World (Flyin Nun). Damned : Mind Directionless (ID). Fractured : No Peace For The Wicked (ID). Gaye Bikers On Acid : Drill Your Own Hole (Virgin). John Harle & John Leneham : Habanera (Hannibal). Housemartins : The People Who Grinned Themselves To Death (Go Discs). Meteors : Night Of The Werewolf (Dojo) et Bang Bang Fruit (Anagram Rds). Multicoloured Shades : Sundome City Exit (ABC). My Bloody Valentine : Ecstasy (Lazy). Kill 'Em (Demon). Pop Will Eat Itself : Box Frenzy (Chapter). Pretenders : The Singles (WEA). Railway Children : Reunion Wilderness (Virgin). Raymen : Tonight (Rebel Rds). Retless :

Live & Kicking (ABC). Screamin Blue Messiahs : Bikini Red (WEA). Stupids : Jesus Meets The Stupids (Vinyl Solution). Nikki Sudden & Rowland S. Howard : Kiss You Kidnapped Charabanc (Creation). Richard Thompson : The Marksman (BBC). Turnpike Cruisers : Sleaaze Attack At The Edge City Drive In (ABC). UK Subs : Japan Today (Fall Out).

45t. - Gaye Bikers On Acid : Get Down (Shake Your Thang) (Virgin). Housemartins : Build (Goe Discs). Jesus And Mary Chain : Darklands (Blanco Y Negro). Microdisney : Singer's Hampstead home (Virgin). Motorhead : Eat the rich (GNR). My Bloody Valentine : Strawberry wine (Lazy). Pastels : Comin' through (Glass). Pogues : Fairy tale of New York (Pogue Mahome). Squeeze : The waiting game (A&M).

NINETEEN FLIGHT ROCKS



The Wildhouse : de g. à d., Sheila, Paul, John, Peter Mae et Peter Moug.

● ● ●
fallait le dire... Comme il fallait nous dire avant que les *Heartbeats* aient déjà sorti deux disques, et que leur troisième 45 t. était sur le chauffe-plats : un ancien Lloyd Cole & the Commotions, un Kissing Bandits en rupture de ban, un Primevals en goguette, même produit par le Bourgeois Kenny Mac Donald, il y a de quoi faire frémir la tête de lecture, non ? Si, d'autant qu'avec leur musique serpentine et tout à fait climateuse, ils ne sont pas sans rappeler les Only Ones. Remarquez, certains vont jusqu'à relever l'influence de l'Iguane dans les lyrics : en bon francophone, on se contentera de taper du pied, ce qui est déjà beaucoup (Core Records, 33 Park House, 314/322 Seven Sister's Road, Finsbury Park, London N4 2LR, G-B).

On a gardé le plus hilarant pour la fin, avec un autre groupe de Glasgow légèrement moins renommé que les précédents, *The Bachelor Pad* : ces gens-là font de la musique après avoir écouté celle du Velvet Underground, des Blue Orchids ou de Julien Cope, des guitares sous adrénaline et des claviers en écho. En plus, je suis certain qu'ils ont le sentiment d'avoir inventé cela à la minute. Et comme ils s'obstinent farouchement à répondre aux interviews en français, ils ont droit à toute notre affection et au titre envié de révélation du moment. Version non expurgée donc, toute syntaxe dehors : "Mes félicitations pour votre bon goût. Le Garçonnière est un group très hip et absolument far-out, aussi far-out que possible. Nous avons enregistré un single, en 7" et 12" d'opérette, qui s'appelle "The Albums Of Jack" et "Jack And Julian"

avec des autres songs sur le 12" - "Albert Hofmann" qui est le homme de science qui a découvert LSD (wow !) et le Beatles' chanson "Norwegian Wood" fait très punkie. Sur notre nouveau disque, il y a une chanson sur Jack McLean (ce monsieur est journaliste, c'est aussi un salaud... pas tous journalistes, seulement Monsieur Jack, qui est vraiment un cul de cheval, je vous assure certainement). Avant notre premier single, nous avons circulé une cassette *Not Suitable For Deep Frying* mais nos stocks de ce produit sont épuisés. J'espère que notre single vous donne un grand freak-out, c'est vraiment un happening disque !". Qu'ajouter d'autre, si ce n'est qu'il s'agissait de Martin Cotter, en direct du 12, Battlefield Gardens, Battlefield, Glasgow, G-B, que ce monsieur est guitariste et compositeur de *The Bachelor Pad*, et que je vois des boules colorées partout ? Ça doit être Noël...

En fait, il ne manquait que le chèque dans cet envoi de Fast Forward : une erreur négligeable si l'on veut bien considérer que ce label de distribution a sorti dans les derniers mois quelques-uns des disques les plus excitants à traverser le Channel. Je ne reviendrai pas sur "Beyond The Wilwood" (Imaginary Rec.), compilation consacrée à Syd Barrett sur laquelle on s'étend par ailleurs à juste titre. Même chose pour le Ben Vaughn Combo, qui, avant son second album sur Restless, avait dédié un single intitulé "My First Band" à Sonny Bono (53rd & 3rd), petite rondelle qui, je l'espère, vous aura fait danser plus d'un été. Sur le même label écossais, the Beat Poets déclinent sur un maxi 4 titres toutes les caractéristiques d'une surf-music bien tempérée : il y a là-dedans ("Glasgow, Howard, Missouri") les instrumentaux qui faisaient défaut aux génériques de vos émissions-radios préférées... Narodnik (toujours l'Ecoche) ouvre les portes de son label aux

Fizzbombs, groupe à dominante féminine dans la mouvance Shop Assistants et à Baby Lemonade, dont le nom suffit à préciser les goûts. C'est Jesse Garon & the Desperadoes (un Ep, "Billy The Whizz") qui emporte le pompon de l'écurie avec leurs rythmes entêtants et la voix mélancolique de leur chanteuse. C'est sur fond de bannière étoilée que les Dragsters clament haut et fort : "I'm Not An American". Petit repère : leur propre label s'appelle "Union City", de quoi vous flanquer le blues de Blondie. Une édition bienvenue, celle des 45t. du groupe de Paul Haig, Josef K. (Supreme International Editions) qui vous évitera de vous ruiner et de courir les collectors-shops. Le côté crispé de leur musique a quand même assez mal vieilli. Talula Gosh (de nouveau sur 53rd & 3rd) aura quelques problèmes à ne pas être un groupe psychédélique à chanteuse de plus, alors que Fun Patrol (un maxi sur Thrush Records) est une agréable découverte, chant enfin débridé et guitares en cavalcade perpétuelle. Avec Lowlife et leur album sur Nightshift Records, on s'enfonce dans la grisaille des banlieues anglaises, cafard des fins de semaine et toutes ces sortes de choses... Pas vraiment folichon non plus, la compilation "Wide Open" (Cracked Records), inventaire d'une dizaine de groupes d'Edinburgh à l'inspiration souvent atone : le plus réussi des titres est la ballade de Close, groupe qui laisse enfin tomber le spleen pour la tendresse... Terminons cet haletant inventaire des distributions Fast Forward par un joli pied de nez : la sortie sur the Next Big Thing d'un album des Skeletons. Ça nous vient du Missouri, c'est du farouche rock'n'roll, et je vous fais un aveu : rien de tel qu'un groupe américain pour reprendre le "Crazy Country Hop" de Johnny Otis !

Tous les disques précités en distribution Fast Forward (à la Cartel), 21A Alva Street, Edinburgh EH2 4PS, G-B.

Christian LARREDE

EN BREF

● En direct de derrière les barreaux : Jim Reid, chanteur de *The Jesus And Mary Chain* a passé une nuit au poste à Toronto (Canada) pour avoir envoyé son pied de micro sur un spectateur ● *Topper Headon*, ex-Clash drummer a pris lui, quinze mois ferme pour deal d'héro ● Album solo de *Keith Richard* annoncé sur Virgin ● Rien ne se perd : les fringues que portait *Marc Bolan* lors de son accident ont été vendues aux enchères (T. shirt noir, chaussettes rouges, pantalon orange et veste vert fluo) ● Second album pour les *Screaming Blue Messiahs*. Tournée pour fin Janvier-début février ● *What A Nice Way To Turn Seventeen* sort son numéro 7 à la mi-février, et l'accompagne d'un Lp compilation regroupant notamment *Spacemen 3*, *Rowland S. Howard*... ● Le sticker "The record is not suitable for minors" fera-t-il vendre davantage la compilation psycho *Demented Are Go* (avec deux groupes seulement, *Skitzo* et *Coffin Nails*) sur ID ●

CLIFTON



Dans le cercle des grands initiateurs rhythm and blues, les disparitions se succèdent et écrire sur le genre risque malheureusement de plus en plus de se ramener à une suite de notices nécrologiques. Le 13 décembre, c'était au tour de Clifton Chenier de faire le grand saut. Avec lui, le zidéco perdait son roi, et l'accordéon blues un de ses princes.

Le zidéco, c'est la musique de la Louisiane des campagnes, un croisement entre blues rural et folklore cajun, où l'accordéon et le washboard (une planche à laver métallique qu'on frotte avec une série de décapsuleurs coincés entre les phalanges) tiennent les premiers rôles. Chenier lui avait fait rencontrer le r'n'b urbain et le rock, devenant ainsi son ambassadeur le plus populaire auprès du public blanc. Né en 1925, fils d'un accordéoniste d'Opé-lousas qui anime les danses du samedi soir, il travaille d'abord comme ouvrier agricole, puis dans les raffineries de la côte texanne. La musique ne devient son activité première qu'au milieu des années 50 quand il commence à enregistrer (Elko, puis Specialty). Quelques succès ("Eh Tite Fille" notamment) lui valent une large notoriété, à la fois dans sa région d'origine et sur la Côte Ouest où les immigrés louisianais sont nombreux. En 64, il est signé par Chris Strachwitz, un jeune émigré allemand, installé dans la Bay Area, où il vient de lancer un label de blues, Arhoolie. Pour cette étiquette, Clifton va enregistrer une dizaine d'albums qui le feront connaître jusqu'en Europe par les amateurs de blues et de rock (Keith Richard est un fan). Ses tournées avec le Louisiana Blues Band l'amènent d'ailleurs régulièrement sur le vieux continent, et il remporte en particulier un beau succès à Montreux en 75. Tout cela, jusqu'à ce que le diabète le contraigne à arrêter la scène au début des années 80, avant de l'emporter. On le savait gravement atteint, il avait même été amputé d'une jambe voici deux ans. Il vient de mourir à 62 ans, à Lafayette.

Benoît BINET

TROGGS



Une date surprise au Galy, et voilà qui suffit à prouver que les Troggs sont encore capables de rameuter du monde. Salle comble. Mais de la Halle aux Grains (il y a trois ans) à un petit bistrot qui accueille les groupes de passage à Toulouse, on ne peut pas dire qu'on assiste à l'irrésistible ascension d'un groupe en vogue. Et pourtant, cette soirée qu'on risquait de passer sur le mode tristounet de la lente agonie d'un groupe de génie, allait se dérouler sur le ton de la bonhomie ventripotente (et encore verte !) d'un Reg Presley sans complexes : "...Ce morceau date de notre dernier Lp, il y a sept ans... ah, ah". C'est sûr, il ne fallait pas venir y chercher de la nouveauté, sauf peut-être cette section rythmique qui avec ses 25-30 ans passait pour une paire de gamins. Autrement, comme à chaque fois, la ligne de mire est fixée sur Presley qui enchaîne ses propres standards à ceux des autres ("Satisfaction", "Louie, Louie") en roulant de gros yeux lubriques. Mais si c'est toujours un plaisir d'entendre ces chansons, devenues depuis le background de base de tout garage qui se respecte, leur interprétation personnelle a pris de la bedaine. La rythmique est plus pesante, les riffs bluesy vont s'engraisant, bref les Troggs accusent le coup des années. Ça ne les a pas empêché de s'en payer une tranche et de gratifier l'assistance d'un solo de basse et de batterie enchaînés : exercices pour le moins désuets en ces 80's finissantes, mais reçus avec plus de surprise que d'exaspération par un public qui, en dehors de cette parenthèse, n'eut pas à lui accorder que son indulgence.

Pour ma part je trouve que les Troggs ne vieillissent pas trop mal. Que pourra-t-on dire dans vingt ans d'ici des groupes qui font la une en 88 ?

Antoine MADRIGAL

FORTUNATE SONS



Les Fortunate Sons publient aujourd'hui leur second album, celui qui doit consacrer le retour au bercail du Chris Wilson prodigue. En marge du disque, chronique ailleurs dans ces pages, rencontre express avec...

Robin Wills - A chacun de nos disques, pour des raisons financières évidentes, on ne peut pas se permettre de perdre le moindre temps en studio. Commencer l'enregistrement sans avoir rien de précis serait suicidaire. Pour ce nouvel album, on devait avoir neuf ou dix morceaux bien rodés. Le seul que j'ai écrit sur place, c'est "Dawning", pour qu'il y ait quand même un certain pourcentage de spontanéité. Nous ne sommes pas très créatifs quand nous sommes chacun de notre côté ; le plus souvent, c'est quand on est tous les quatre ensemble qu'il se passe quelque chose. J'aimerais pourtant pouvoir échapper un jour à ces budgets trop limités. Le temps me manque vraiment. J'aimerais avoir plus de marge, pouvoir tenter des trucs. Là, presque tout ce

NINETEEN FLIGHT ROCKS

qu'on fait doit être sur le disque, que cela ait marché ou non. Je voudrais aussi pouvoir amener d'autres gens sur tel ou tel morceau ; un violoncelliste si j'en ressens le besoin. J'espère que pour le prochain, on en aura les moyens ; et qu'on pourra aussi avoir un producteur.

Nineteen - Le ton de l'album est assez différent de *Rising*. Kareza sonne plus dur, peut-être plus américain.

R.W. - Ce n'est pas un choix, c'est la façon dont les choses se passent. Disons que si le premier album sonnait ainsi, c'est que je n'étais pas un chanteur très agressif, et que le groupe était encore assez neuf. Et puis, travailler comme on a dû le faire en Allemagne... L'attitude des ingénieurs du son, c'était (accent germanique) : "Ce n'est pas très choli pour mes oreilles, on va le refaire". Le son est trop clinique. Le nouveau disque est plus représentatif de nous-mêmes, encore qu'il ne sonne pas aussi live que je l'aurais souhaité.

19 - Tu ne chantes plus aucune des nouvelles chansons. Pas de regrets ?

R.W. - J'en chante encore deux ou trois sur scène. Mais en studio, j'ai essayé, on a comparé avec les prises de Chris, et à chaque fois les siennes étaient dix fois meilleures. Chris a une gamme vocale très étendue qui lui permet aussi bien de chanter des ballades que de se lancer dans des imitations de Paul Rodgers.

19 - Comptes-tu reprendre bientôt le chemin des studios, en tant que producteur cette fois ?

R.W. - J'ai effectivement des projets, notamment en Suisse où je dois retourner pour produire les *Needles*. Récemment, j'ai fait les *Maniacs*, et aussi une maquette avec les *Manchacou* (un groupe de Sète, basé depuis un an et demi à Londres). J'espère bien pouvoir retravailler avec les *Surrenders* bientôt. Leur disque va sortir en Australie, en Espagne... ça pourrait permettre d'en faire un autre. Mais je ne harcèle personne. Les gens qui veulent m'atteindre peuvent m'atteindre.

19 - Parmi les groupes anglais actuels, y en a-t-il dont tu te sentes proche ?

R.W. - Le dernier groupe que j'ai apprécié sur scène, c'était les *Godfathers*, mais je ne sais pas trop ce qu'ils donnent à présent. Live, ils sont très puissants, sans être trop trash. Mais en général, les groupes anglais et moi, ça ne colle pas trop. Il y a des groupes sympathiques, marrants, mais qui ne m'intéressent pas outre mesure. En fait, je suis très sélectif dans mes choix. Comme je n'achète qu'un disque par mois, je suis forcé d'être prudent.

19 - Contrairement à de nombreux groupes anglais, tu ne sembles pas du tout préoccupé par le climat social.

R.W. - J'ai une politique personnelle, mais je n'ai pas vraiment de point de vue politique. Le problème avec les groupes qui utilisent leur musique pour dire quelque chose, c'est que souvent, ils prêchent des convertis. Pour moi, un des morceaux les plus anarchistes qui soient, c'est "Another Brick In The Wall" de Pink Floyd : c'était le n°1, tous les gamins pouvaient chanter ça à l'école, c'était infiniment plus révolutionnaire qu'un groupe de gauche en train de jouer devant 150 personnes. Personnellement, j'estime que rien de ce que je pourrais faire ou dire ne servirait à élever le niveau de vie des gens, alors je n'écris pas dessus.

Pascal DUPUY



OBJETS IDENTIFIES



Encore un de ces groupes à éclipses qui semblent devoir longtemps constituer l'essentiel du rock français ? Au moins les Soucoupes Violentes ont-ils une bonne excuse (suivre mon regard chargé de reproches douloureusement impatients en direction des Coronados) quand ils ne font rien, c'est que le groupe n'existe plus.

Au départ (82), il y eut la rencontre entre un chanteur-guitariste de vingt ans, Stéphane Guichard, inconditionnel des Undertones, qui sortait alors des Queues Raides, et un guitaro-compositeur, de cinq ou six ans son aîné, Eric Coggio, ex-Sweet Lips, tout pétri de Velvet et de Gainsbourg. De leur union, et de la suggestion sarcastique d'un babs qui passait par là ("Appelez-vous les Soucoupes Violentes pendant que vous y êtes les mecs"), un groupe naquit. En novembre 84, après s'être fait un petit nom

Soucoupes Violentes - Ph. Beatrice Chauvin

sur la capitale, le combo décidait d'auto-financer sa première cire : deux jours sur un huit pistes pour trois titres, complétés par une version live d'un Lou Reed antédiluvien ("Driving Me Insane" des Roughnecks). L'Ep n'était pas sans reproches - notamment pour le chant qui cherchait encore ses marques - mais, 1) le violet et l'orange de la pochette hurlaient à n'en plus pouvoir, 2) les guitares dominaient outrageusement les débats, 3) les titres faisaient dans l'excès de vitesse sans complexe, au point qu'il fallait être podagre au dernier degré pour ne pas craquer, et fou pour ne pas dépenser vingt balles dans l'acquisition de l'objet. Ils devaient être en tout cas au moins un millier à raisonner ainsi puisque

le tirage s'épuisait en six mois, en dépit d'une distribution chaotique. Trois ans plus tard, au hasard de virées dans l'arrière pays, il m'arrive encore de tomber sur des fans capables de chanter "Quitte La Capitale" ou "Mercenaire" de tête, avec des trémolos dans le larynx.

Manque de pot pour eux, les Soucoupes vont s'avérer incapables de capitaliser sur le bon accueil réservé à la galette. Quelques concerts en province (nord et est) suivent bien sa parution, mais l'intendance n'est pas à la hauteur. Plus lourd de conséquences encore : le départ de Coggio, que des raisons professionnelles (ai-je pensé à signaler que sa seconde raison de vivre après les Soucoupes était la physique nucléaire ?) font émigrer à Toulouse. Du coup, le groupe entre en léthargie profonde pour un an. Quand ils refont surface, en septembre 86, seuls Stéphane et, à la batterie, Denis, sont encore de la partie (c.v. de ce dernier : a un temps sévi dans les Responsables, fut le premier président/homme de paille de Pari Bar Rock ; actuellement, en plus de ses occupations Violentes et Soucoupées, tient aussi les tambours de La Marabunta, le groupe de rock steady bien connu des Parigots - du vinyl pour bientôt). Le line-up continue de flotter un moment, jusqu'à l'arrivée, au début de l'année, de Aude à l'orgue (amie de longue date, les Soucoupes sont son premier groupe, mais elle ne les a pas attendus pour taquiner le clavier), puis celle, il y a deux mois, d'un bassiste du nom de Poussin qui a déjà terrorisé le Jura profond avec les Primates, avant de devoir quitter Nantes pour faire oublier ses exploits au sein de l'Orchidée, puis des Mosquitos.

Entre-temps les disques Tutti-Frutti leur ont mis la main dessus et le mini-Lp *Dans Ta Bouche* n'est que le premier pas d'une association dont les deux parties espèrent bien évidemment gloire et fortune. La pochette du trente aurait pourtant de quoi refroidir ces rêves de grandeur : l'idée de la tablette de chocolat (hommage au "Mars Bar" des Undertones) en vaut bien une autre, mais sa réalisation, confiée à Stéphane qui est daltonien (no joke), est suffisamment surprenante pour que groupe et label soient déjà tombés d'accord pour changer tout ça dès que le premier pressage aura été écoulé. Heureusement, les huit morceaux qu'elle cache sont d'un autre métal. Quatre compos en français, deux en anglais, deux reprises : depuis d'Ep, l'optique n'a pas fondamentalement changé. En dehors du fait que Stéphane a appris à chanter (à preuve les intonations tandysques de "Dans Ta Bouche" ou de "L'indifférent") et que, même si la guitare reste très nettement prédominante, l'arrivée de l'orgue apporte des fragrances mexicaines dont ils tirent le meilleur parti ("Make You Mine", meilleur Carrasco depuis "Caca De Vaca" ?). Le répertoire de reprises fait maintenant la part belle au R'n'B (Coasters, Ike and Tina Turner, Sam and Dave Bo Diddley...) et au rock fifties (Burnette, Holly...), l'adjonction d'une bonne dose de glitter (Slade, Suzy Quatro... jusqu'à Aerosmith) est à l'ordre du jour et la Province devrait enfin les voir débarquer d'ici peu... Vous avez forcément besoin d'une Soucoupe Violente pour votre prochaine tasse de thé.

Benoît BINET



SATELLITES

Tous les satellites ne servent pas à la météo ou à l'espionnage et ceux qui nous viennent de Versailles suivent une orbite qui ressemble fort à l'itinéraire d'un groupe de rock. D'ailleurs à leur sujet on devrait plutôt parler de tribu car ils ne sont pas moins de sept : Polo et Arnold aux guitares, Mr Miel à la basse, Roro à la batterie, Poulpe à la trompette, Jef au trombone et Sabina aux chœurs. Leurs concerts sont colorés, pas tristes et agrémentés d'accessoires aussi divers que des casquettes de base-ball (dont une clignotante), des perruques, des cornes de diable et autres objets en plastique. Une approche de la scène qui fait ressembler les Satellites à une version à la Margerin d'Au Bonheur Des Dames qui aurait craqué sur la musique noire plutôt que sur le twist et les surprises parties. R & B, soul et déconante sont leurs caractéristiques principales, moins techniciens que la bande à Pipin, le septet s'en donne à cœur joie. Ils soufflent sans retenue dans leurs cuivres, poussent des chœurs à tire-larigot balancent des rythmes funkoides que Sly Stone ne renierait pas. Certes ces Versailles (sic) chantent en français, ont sorti un 45. ("Les grandes familles"/"Ma femme est dans l'espace") sur Bondage et font les pitres mais il se trouve qu'ils ont plus d'affinités musicales avec les Hot Pants, les Chihuahuas ou La Mano Negra qu'avec Ludwig Von 88 ou les Endimanchés, leurs compagnons d'écurie. Le lien avec ces derniers existe pourtant mais il est à chercher davantage dans une attitude commune que dans une adhésion à un style particulier.

Depuis trois ans que le groupe existe, ce n'est qu'avec la sortie du single que les choses se sont accélérées, d'abord grâce à la carte de visite qu'il constitue et ensuite parce que se trouver sur le même label que

les Béruriers Noirs leur permet de profiter à la fois de leur notoriété et du circuit de concerts ouverts par ces derniers. Mais les Satellites ne se reposent pas pour autant ; un album doit sortir sous peu et les dates s'enchaînent : notamment avec les Washington Dead Cats dans le cadre de "Rock en France".

Alors si vous voyez sur les murs de votre ville une affiche ornée d'une vache riieuse, courez-y, les fils spirituels de Sly Stone, vous feront peut-être comprendre en musique ce que mon collaborateur et ami Bens se tue à répéter "le rock n'est pas un sacerdoce".

Antoine MADRIGAL

Satellites - Ph. Antoine Madrigal

AUTRES PARUTIONS

45 L. - BB Doc : On est laid (Boucherie Productions). Babylon Fighters : New logo (Kronchadt tapes). Chihuahua : Fiesta de la mort (Boucherie Productions). Cocksuckers : So long (autoproduit). Garçons Bouchers : Carnivore (Boucherie Productions). Leda Atomica : Marseille Bouche de Vreille (autoproduit). Matador's Dolores (Big Blat/EMI). Noir Désir : Où veux-tu que je regarde (Barclay). Pigalle : Elle glisse (Boucherie Productions). Quartz : Cité princesse (Job plastic/dist. ADMA). Scuba Drivers : I don't need spell (Spliff). Shily Boys : Spanish surf girl (autoproduit).

33 - Aubert & Co : Plâtre Et Ciment (Virgin). Bertignac et les Visiteurs : - (Virgin). Dazibao : Les Musiques De La Honte (Visa/distr New Rose). Les Endimanchés : - (Bondage). Flytox : Cet Homme Est Mort, Il Faut Appeler La Police (Jungle Hop). Gogolier : Poetes Prophètes Barbares (Gogol Prod./dist. Musidisc). Scamps :

**TOUT LE MONDE
Y PUE, TOUT
LE MONDE Y
SENT LA
CHAROGNE,
Y'A QU'Y/5/P5
QUI SENTE
L'EAU DE
COLOGNE.**

Y/5/P5, 116 RUE DU CHATEAU, 75014
PARIS. 43.22.04.47.
DESSIN-PEINTURE. B.D.
COMPUTER DRAWS.

EN CONDUISANT MON AUTOMOBILE

La France s'exporte au Canada : OTH, les Beruriers Noirs, peut-être les Soucoupes Violentes, les Wampas et les Coronados seront au festival "Because french is beautiful" fin juin, grâce à l'initiative de l'association Tir Groupé qui veut se concentrer sur la promo et les tournées de groupes français. Chanter dans la langue de Molière n'est pas une condition obligatoire. Pour plus de renseignements : Tir Groupé (Nicolas Bouchard), 561 Vinet, H3J 2N1, Montréal, Canada.

Mine de rien, *Roundtrip Ticket* commence à dater, il était temps que Daniel Jeanrenaud remette du charbon dans la chaudière, d'autant que la version 100 % française des Kingsnakes est ensemble depuis deux ans maintenant - outre les anciens Hot Pants, Pascal, Jean-Marc et Santiago, elle vient de s'augmenter récemment d'un clavier, Philippe Tapiolo - et n'a jamais tâté encore du vinyl en tant que tel. C'est sur le point d'être chose faite, les neuf titres sont déjà en boîte. Ça s'est fait en onze jours dans un studio parisien, en compagnie de Jeff Eyrych (Plimsouls, Dogs). Pour ceux qui n'y tiennent plus, levons donc un coin du voile, celui qui dissimule les reprises, elles sont au nombre de deux : "Iko Iko" un morceau déjà repris par les Dixie Cups et Dr John, et "Washable ink", un titre de John Hiatt que les Kingsnakes ont trouvé sur le premier disque des Neville Brothers. Une incertitude encore : le label, mais son choix ne devrait pas retarder la sortie au-delà de février ou mars. Et pour clôturer l'année, ils se sont offert 20 jours de tournée au Brésil.

l'année tourner sans avoir pu placer leur 33t.
● Mickey Blow, l'ex-harmoniciste des Stunners qu'on voit souvent en compagnie de Little Bob Story sort sous peu un 45 t. sous son propre nom, "Quand la nuit descend". ● Dans la rubrique cocardes, rubans et rosettes, les Crabs et les Mescales sont sélectionnés pour les découvertes du Printemps de Bourges ● Si à Grenoble la question des salles devient de plus en plus épineuse avec la fermeture du Montenegro et l'éternel problème des locaux de répétition, Toulouse par contre est sur la voie de trouver une solution : FMR, la radio qui accueille les émissions quotidiennes de Going Loco, vient en effet de louer le Palladium, une ancienne boîte munie de deux scènes (une grande et une petite), deux bars, une salle de projection et tout le tremblement ● Vous pouvez recevoir le dernier 45t. des Outlines sur simple demande au prix par vous fixé, en écrivant à la BP 36, 78160 Marly le roi ● Le hard core a trouvé de fiers défenseurs à Toulouse en la per-



Daniel Jeanrenaud/Kingsnakes

RASCaL
Management

DES SAUVAGES
HURLANTS
ET FANATIQUES

SUR SCENE
QUAND VOUS VOULEZ !..

THE PASADENAS
Surf & Rock n'Roll sauvage

ROCCO & THE RAYS
R'n'R & silicone country

LES SOUCOUPES
VIOLENTES
Amour, sexe & R'n'R

UNE SIMPLICITE
D'EXECUTION
ANIMALE

LES WAMPAS
R'n'R glitter &
Psycho metal

c/o RASCAL Suquet
B.P 265 - 75866 Paris
cedex 18
Tél (1) 42 23 68 98

Mises en boîte récentes au studio du Chalet : l'album des Chihuahua, celui des Batmen dont on a entendu des mises à plat fort alléchantes et le 45 t. des Dum Dum Boys, un autoproduit qu'il faudra se procurer à leurs concerts, à moins que vous n'habitez près d'un des magasins très choisis qu'ils consentent à approvisionner : en attendant les Niçois n'ont plus de batteur ● Ces Toulousains de Shifters non plus ● Toujours dans la rubrique vinyl, après un séjour en France en novembre pour le disque des Kingsnakes, Jeff Eyrych revient en janvier pour produire le prochain album des Snapin' Boys ● Les Missing Links représentants du hard core nancéen préparent un 45t. pour Teenage ● A propos de la compilation Teenage-Closer justement, si on fait un bilan des groupes qui y figurent, ils sont tous sur l'un des deux labels ou distribués par eux, sauf les Bliss Greedies, et les Coronados. Faut-il y voir un heureux présage pour les Coro que l'aveuglement des maisons de disques laisse à la rue ? ● Autres orphelins du vinyl, les Chesterbox qui voient

sonne de Panx Records. Le label sort une compil regroupant Vatican Commando (USA) Freedom Killing (Canada), President Fetch (Dannemark) et Pin Prick (Toulouse, France) ; Panx, BP 5058 31033 Toulouse Cedex ● Compilation posthume avec treize titres, les Electrodes, auteurs d'un Ep en 83 sur Negative Records, le label des Brigades ● Les Partners, le gang toulousain, a enfin sorti son premier 45t. (trois titres) sur All Or Nothing ●



LE JUGE DEAD PRESENTE
"BARROCKS 1973"

FLAME

SUR PARIS!

1841: PREMIERE ATTAQUE D'ALOPEXIE DE STENDHAL "JE ME SUIS COLLETE AVEC LE NEANT" ECRIT IL... SE REMET LENTE MENT... AVANT DE MOURIR UN AN PLUS TARD...

1987-88: SOCIO CULTURISTES ET MODERNO JOURNALISTES SE GARGARISENT SUR LES NOTES DE "L'ERE DU VIDE"... ET LA MOIN DRE TENTATIVE DE FAIRE OU DE CREER QUOI QUE LE SOIT SE PAYE CE BON COLLETAGE AVEC UNE APOPEXIE DE VIDE...

LE FOND DE MON INTERET POUR TOUT CE QUI TOURNE AUTOUR D'UN CERTAIN AIR ROCK N ROLL DANS CERTAINS MOMENTS: UN ARRACHAGE SUR PRISE A LA MALADIE DE LA PESANTEUR

(EN RELATION CERTAINE ET INCONSCIENTE AVEC LE SUCCES CONTEMPORAIN DE LA LOUTION "C'EST RELOU")

ET CELA SE PASSE DANS UNE DIMENSION OU S'IL Y A EU TRAVAIL CE N'ETAIT PAS LABORIEUX...

CELA PEUT MEME SE PERCEVOIR DANS L'ATTITUDE BOULOT D'UN CERTAIN SONORISATEUR QUI A PU SE COLTNER LES ASPECTS LES PLUS INGRATS DE LA VIE ROCK MAIS SANS LEQUEL L'ACTUELLE SCENE PARISIENNE ISSUE DES ZONES ROCKA L'USINE, PARI BARROCK N'AURAIT PAS ESQUISSE LA MEME PERCEE...

CAR RIEN N'EST FACILE DANS LE "WINTER" OU NOUS AVANÇONS, LA BANDE PUB DE CE NOUVEAU COMIC BOOK US "FEW THINGS ARE AS COLD AS THE HUMAN HEART"...

LES "BARROCKS" NE SAVAIENT VRAIMENT PAS CE QU'ILS FAISAIENT LE JOUR OU ILS SE SONT DIT: LE 24 OCT NOUS FAISONS UN APRES MIDI-SOIREE AVEC LA TOUTE NOUVELLE SCENE HARD CORE PARISIENNE AVEC LES STUPIDS EN TETE DE

FEKKE: SNEGHATICS + COSMIC WIRS
FELTOX + KRULL + MST + MNZF
+ RAZZLE DAZZLE + TRASHMAN
+ POGO + MASKAGAZ DANS NOTRE CONCEPT HABITUEL DE GRAND PRIX PARTY OU TOUT SE ME LANGE SUR LA TOILE DE FOND D'EARTH, QUAKE SOUND SYSTEM



A VRAI DIRE LES RARES DENTS CONNUES ETAIENT PEU ENTHOUSIASMANTE ET MEME LES ALBUMS DES STUPIDS...

MAIS ON SE DOUTAIT QU'IL SE PASSAIT QUELQUE CHOSE... ET ON AIMAIT ASSEZ CERTAINS INDIVIDUS, UN CERTAIN FEELING...

CE FUT SANS DOUTE NOTRE PLUS BELLE SURPRISE DEPUIS LONGTEMPS...

COMME UNE GENERATION SPONTANEE MUSICOS + PUBLIC AGE MOYEN 13-20 ANS...

UNE FIESTA SLAM GENERATION... SLAMMING = SPORT CONSISTANT A SE JETER DE LA SCENE DANS LE PUBLIC... UN JET DE VARIATION... UNE FRAICHEUR ET UN DELIRE ENTHOUSIASTE QU'ON AVAIT PRESQUE OUBLIE...

EVIDEMMENT LES STUPIDS ACHETERENT TOUT LE MONDE EN 45 MINUTES MAIS COSMIC WURST, KRULL, OU RAZZLE DAZZLE N'ETAIENT PAS SI LOIN DERRIERE... ET LA

DESSINS DE CETTE PAGE DE KYLE BAKER EXTRAITS DE "SHADOW" (DC COMICS)



SE POUR-SUIVIT AURE CLUB QUELQUES SEMAINES PLUS TARD POUR KREATOR, LES ROIS BOCHES DU SPEED METAL LE PLUS FURIEUSEMENT SPEED AVEC VOI

VOUS "FRETEILLANT METAL CORE QUE BECOIS, HARANGUANT LES NEW HARDOS DANS LEUR PATOIS AVEC CITATIONS DES BERUS

GENRE "SI C'EST LA MEDICINE, JE PREFERE LA GUILLOTINE!" SANS PARLER DU BATTRE DULIEU PAR UN SLAM VER TIG-NEUX SUIVI DE PRES PAR DES GORILLES PERPLEXES.

DES GALAXIES DE LA MOROSE SOIREE DE BGLIBE POUR DES WIRE, SANS RESUSCITER ULTRA PROFESSIONALISES, AYANT PERDU TOUT LEUR CHARGE CINEMATIQUE...

A DES ANNEES LUTIERES (ET QUELLE LUTIERE!) DE CES WIRE SANS FERRAILLE LA SOIREE TRES "MANIFESTO" DE



AP A LA MUTUALITE: "PUBLIC ENEMY", LL COOL J. COMME LE HARD CORE METAL PAS VRAIMENT MA CUP OF TEA PROFONDE... MAIS COMME LE HARD CORE UN BRUIT FONDAMENTAL, VITAL AUJOURD'HUI QUI PULVERISE JOYEUSEMENT TOUT DANS LA FETE ET LA CHALEUR DE ZOULOUS VARIES...

COMME LE DIT TRES JUSTEMENT LE DERNIER HIT DE PUBLIC ENEMY "BRING THE NOISE" UN BRUIT A PARTIR D'OU TOUT REDEVIENT POSSIBLE: RE-INVENTER LE ROCK N'ROLL OU LE RHYTHM BLUES...

PAR EXEMPLE... BRUITS DONT L'ENTHUSIASME TRANSPARAIT MAL DANS LA NOUVELLE DOUBLE COMPIL H.CORE DU ZINE "NEW WAVE" 1984 THE THIRD

SUFFIT PAS DE MULTIPLIER IGROUPE ET PAYS, ENCORE FAUDRAIT IL QUE L'ECHO TRANSMIS BONNE ENVIE DE LES DECOUVRIR... DIFFICILE ICI DE RE-VINER L'ETINCILLE DE KRULL ET NITROS...

RESTE L'INTERET DE TRACES PUNK A L'EST DU RIDEAU DE FER, AU PEROU ET AUTRES BRASILS ON PEUT PREFERER

LE TALENT DE PATRICE DE NW QUAND DANS UN ROMAN IL ECRIT DES LIENES AUSSI GOUTEES QUE CELLES CI... LE CHAUFFEUR PROFITA DE CETTE POSITION INCONFORTEBLE POUR INTRODUIRE LES DEUX AUTRES BATONNETS DANS L'ANUS ET LE VAGIN DE LA JEUNE FILLE, COMME AUTANT DE VERGES GONFLES D'UN SPERM MEURTRIER... UGO LUGOSI SE PENCHA SUR ELLE POUR ALLUMER LES MOCHES

... QUE L'ART SOIT L'EXCELANA... IL... LA TRIPLE EXPLOSION FIT TREMBLER LES MURS...

"BRING THE NOISE!"

AVIS AUX AMATEURS...

EN FRANCE NE RATEZ PAS "WATCHMEN" CHEZ ARGENT 14F DANS TOUTS LES KIOSQUES (SURTOUT LE N°1)...



NINETEEN FLIGHT ROCKS

JELLO B.



On se souvient de cet album des Dead Kennedys qui entraîna des poursuites judiciaires contre Jello Biafra et le boss du label Alternative Tentacles à cause d'un poster jugé obscène. L'histoire a fait le tour du monde rock et a provoqué un élan de solidarité vis-à-vis de l'ancien candidat à la mairie de San Francisco. Faut-il y voir un rapport de cause à effet ou tout simplement un recul des juges qui se sont rendu compte du ridicule de la situation ? Toujours est-il que Biafra est libre. Frankenchrist is free ! Et il met immédiatement cette liberté à profit pour battre le fer tant qu'il est chaud et faire bouillir un peu plus la moral majority. Alternative Tentacles vient en effet de sortir un double album intitulé *No More Cocks* qui regroupe les enregistrements effectués pendant la campagne de mobilisation organisée par Biafra dans les universités américaines. Un croisement étonnant entre conférence de presse, happening, théâtre et lecture de poésies. Un véritable one man show, captivant même si on ne comprend pas tout ce qu'il raconte.

Jointes aux deux disques, un journal fait de montages photos et de coupures de presse et une feuille au titre batailleur, "No more censorship" qui contient une liste d'autres cas de censure, notamment de livres, le tout entrecoupé de citations de Frank Zappa et de Shakespeare (!) Et pas une note de musique. Si ce n'est que sur le plan du contenu *No More Cocks* peut paraître aussi peu divertissant que les discours de Pétain ou de Gaulle en microsilence mais en exposant ainsi au grand jour ce qu'on peut appeler les documents sonores de cette campagne, Biafra et ses acolytes se font les historiens de leur propre histoire et j'avoue que ça me plaît bien.

Antoine MADRIGAL

PRESSE ETRANGERE

FORCED EXPOSURE



RATBEAT INTERNATIONAL - L'organe rock qui monte en ce moment, est finlandais. Ratbeat est un tabloïde qui paraît cinq fois l'an. Vilain papier et impression non exempte de reproches, mais sommaires impressionnants : scène finlandaise, rock espagnol, groupes yougoslaves, combos australiens, plus Flaming Lips, Chesterfield Kings, Dave Alvin et quelques autres sont ainsi à l'affiche de leur dernier né (N°3, 32p., 15 F. p.c. : P.O. Box 361, 00121 Helsinki, Finlande).

BUCKETFULL OF BRAINS - Leur petit dernier est paru. Leather Nun est en couverture et en flexi ; l'intérieur accueille Droogs, Hüsker Dü, Groovies, Naked Prey, Gene Clark, Smithereens, Happy Hate Me Nots, Shamen, Treat Her Rights... Le prochain B.O.B., lui, devrait être un peu à part, puisqu'il s'agira d'un best of de leurs onze premiers n° depuis longtemps indisponibles (n° 22, 36 p. 20 F. p.c. : c/o Jon Storey, 70 Prince Georges Avenue, London SW20 8BH, GB).

FORCED EXPOSURE - Un solide magazine américain, plutôt orienté vers ce que le rock peut produire de plus radical (hardcore, no wave...) mais où on trouve aussi, au hasard des numéros, le Dream Syndicate, Roky Erickson ou Hasil Adkins. Leur dernière livraison est consacrée aux Divine Horsemen, Child Molesters, Drunks With Guns, Christmas... et contient une nouvelle de Richard Meltzer (pour ceux à qui "The Aesthetics Of Rock" diraient encore quelque chose). Chroniques de disques, de bouquins, de films porno... un canard à décortiquer le stylo à la main pour repérer dans le fouillis des pistes en puissance celles qui vous conviennent (n° 12, 116 p., 36 F. p.c. : P.O. Box 1611, Waltham MA 02254, USA).

MAXIMUM ROCK'N'ROLL - Un des plus anciens zines US, et une référence dans la mouvance punk. Intéressant à consulter pour ceux que l'austérité de la maquette et la densité du texte imprimé n'effraient pas. Interview de Henry Rollins (Black Flag) et compte-rendu détaillé des audiences du procès Jello Biafra, plus, état par état, des aperçus des punkitudes locales, constituent l'essentiel de leur dernier en date (n° 2253, 72 p., disponible à : P.O. Box 59, London N22, GB).

Benoît BINET

ZINES



AUSTRALIAN ROCK - Toujours dense, toujours roboratif pour ceux que le rock kangourou passionne : Fun Things, Bamboos, Missing Links, Celibate Rifles... et aussi Thugs et Kid Pharaon. Ils ont bien un éditorial qui passe un vieux savon à Nineteen (le sport à la mode en ce moment chez les r'n'r zines), mais vous nous connaissez : pas rancuniers pour deux sous, on publie même leur adresse, tarifs and co (n° 7, 48p., 15 F. p.c. : c/o Soizic Durel, 52 bis, bd F. Roosevelt, 35200 Rennes).

SURSAUT - Une toute autre paire de boots. Sursaut est un zine anarcho-punk toulousain édité par la petite bande qui gravite autour de Pin Prik. Un peu de punk et beaucoup d'anarcho en fait : intéressante interview des Antidogmatikss (hardcore espagnol) à propos de la situation trans-pyrénéenne, mais aussi publication des textes de loi qui régissent l'objection de conscience et conseils pratiques y afférant : toujours utile. Sursaut a également sorti une compilation K7, mais ces gens sont tellement bordéliques qu'ils oublient de mentionner dans leur canard qui figure dessus (n° 10, 36 p. 5 F. + port : l'Hameau de Faugères, 31410 Noé).

A LITTLE BIT OF ROCKIN' - Downliner Sect, Noodles, French Lovers, Kid Pharaon, Gunpowder, et quelques autres (n° 3, 16 p., 5 F. + port : c/o F. Perfect, 15, rue de la République, 83300 Draguignan).

SANGRE NUEVA - Qu'est-ce qu'une revue consacrée à la tauromachie vient faire dans cette colonne ? La même chose que les publications susmentionnées, tiens : tenter le rocker. Figurez-vous que les gens de Sangre Nueva se laissent volontiers chauffer les oreilles par les mêmes disques que vous : les Cramps sont dans l'édito, on chronique Carrasco et les Hot Pants, et La Mano Negra devrait figurer au sommaire d'une prochaine livraison. Un bien bel objet qui plus est sous son élégante couverture sang et or (n° 1, 80 p., 25 F. p.c. : c/o Guy Barral, 1, rue Tour Ste Eulalie, 34000 Montpellier).

Communiqué : la section zoophile du Nineteen staff s'élève avec vigueur contre la publicité faite ici à Sangre Nueva et dénonce l'hypocrisie qu'il y a de la part de la rédaction de ce périodique à soutenir Chihuahua ou Decibelios quand leur groupe fétiche devrait être les Garçons Bouchers.

Benoît BINET

PETITES ANNONCES

La ligne de 42 lettres, signes ou espaces : 12 F., TVA 18,60 % incluse. Annonce minimum : trois lignes (36 F.). Toutes les annonces sont payables à la commande, exclusivement par chèque ou mandat à l'ordre de Nineteen. Rédigez votre texte en capitales sur papier libre et envoyez-le, en même temps que votre règlement, à : Nineteen, Petites Annonces, BP 33, 31012 Toulouse Cedex.

Les annonces concerts sont gratuites.

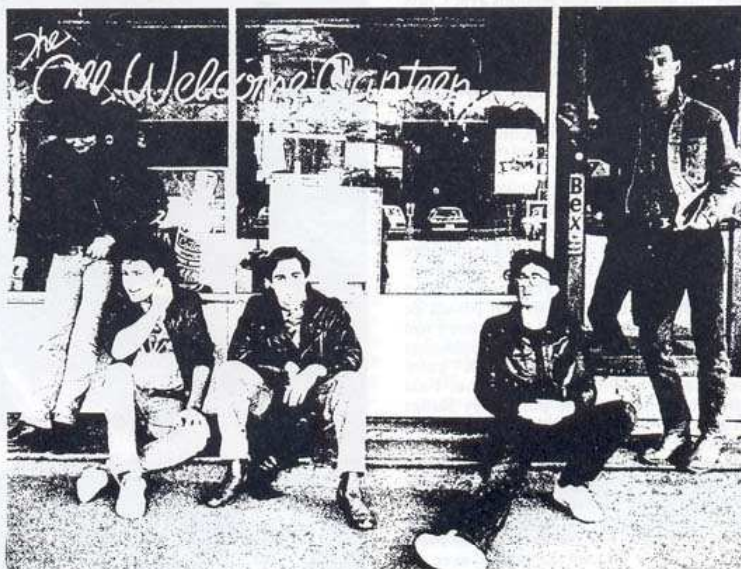
● Si tu enregistres toi-même les concerts, sur bon matériel, et dans les villes suivantes : Rennes (Ubu), Paris, Toulouse, Marseille, Toul, Lille, Bordeaux, Envoies-moi ta liste. Je cherche : Groovies, Lyres, Del Fuegos, Cramps, etc... Pas sérieux s'abstenir. Didier Nau, 26, rue basse ville, 86100 Châtelleraut.

CONCERTS

● Un nouvel endroit pour les concerts sur Toulouse : le Galy. A son actif les Died Pretty, les Troggs, les Satellites... Le Galy, 110, Avenue Jules Julien, 31400 Toulouse. Tél. 61 55 30 44.

● Quelques réparations pour les nouveaux locaux de FMR et Toulouse sera une étape pour les tournées. Un seul n° de téléphone et le coup est bon : 61 22 64 22 (demander Patrick). Sinon FMR (Patrick), 15 place des puits clos, 31000 Toulouse.

ON ADELAIDE



Coneheads - design Rachel Hurst

Si l'Australie se confond souvent avec Sydney en matière de rock, d'autres villes font aussi preuve d'une belle activité, Perth, Melbourne, mais surtout Adelaide, 600.000 ha, capitale de l'Australie du Sud et siège d'une scène musicale aussi riche que variée, bâtie pour bonne part sur les cendres de quelques groupes aujourd'hui dissous. Les Dagoes en premier lieu, qui comptèrent dans leur rang un certain Frankie Thomas, devenu Doug Thomas, Mr. Greasy Pop. L'unique label indépendant de l'endroit a beaucoup fait pour la ville, malgré les désavantages qu'un monopole peut entraîner. Comme dit un musico local : "Z'avez intérêt à ce que Doug ait votre musique à la bonne". Thomas fut aussi membre des Spikes (qui laissent un excellent mini-Lp à la postérité, ainsi qu'un album, *Color in a black forest* plus qu'audible !), ainsi qu'à l'origine du fantastique single des Assassins, "Assassination".

Les filles ont aussi leur mot à dire, ce n'est pas Liz Dealey qui vous avancera le contraire. Chanteuse-guitariste des défunts Acid Drops, elle vient de remonter un groupe Liz Dealey and the 22nd Sect dont le premier simple, "The wailing house", est déconseillé aux cœurs fragiles. A ses côtés, les Acid Drops abritaient Chris Willard, aujourd'hui impliqué dans un des tout meilleurs gangs du pays, Lizard Train : un maxi, *Thirteen Hour Daydream*, époustouflant, un bon single derrière "Beauty underground", et l'album *Slippery* qui sort un peu des sentiers battus poussé par la voix caverneuse de Willard. Le groupe a parcouru l'Europe du nord tout l'été dernier, se faisant au passage détrousser par des malpropres, mais impressionnant

considérablement tous ceux qui ont été confrontés à leur fougue scénique. Autre ex-Acid Drops, David Mason a refait surface au sein des Primevils qui ont eu la bien mauvaise idée de se séparer après un single de première et un album *Chicken Factory* tout aussi convaincant. Trop aventureux sans doute, les Primevils... La relève a pour nom Bloodloss ou Kingsnake Roost. Et il se dit que David Mason et Jim Selene, respectivement notoire et ex-Spikes, ont des projets ensemble. Dans un style beaucoup plus primesautier les Mad Turks From Istanbul font leur petit bonhomme de chemin, et après le succès d'estime de "Lolene" le premier simple, l'album *Café Turk* est attendu pour très bientôt, pop calibrée qui aurait fait la joie de Bomp des 80's. Le bassiste répond au nom délicieux de Martyn La Merde. Pop aussi, mais plus fouillée et introvertie, Garden Path qui après un *Five Reasons* lumineux et hypnotique sort un second album, *Blue*, qui devrait confirmer leur sens de l'écriture et des atmosphères liquéfiées, quelque part entre les Church et Rain Parade période *Emergency Third Rail Power Trip*. Une démarche qui fait d'eux un groupe complètement à part dans un paysage sonore brut plus souvent qu'à son tour. Et pour ce qui est du produit brut, non dépoli, vous pouvez investir en toute confiance dans Exploding White Mice, quintet de cinglés, aux rippes interminables, qui mélangent, pleins de bière et de furie, le garage mordant avec le Detroit

sound, vouant un véritable culte aux Ramones et à Radio Birdman auxquels ils font irrésistiblement penser durant "Blaze of glory" leur unique single à ce jour, suite aussi éloquent que logique au mini-Lp *Nest Of Vipers* qui a fait le tour du monde et devrait, enfin, être pressé en Europe. Les Mice ont depuis fait des sessions avec Chris Masuak à la production, mais sans en être totalement satisfaits. Leur premier album est programmé pour très bientôt ; une seule certitude, ça va faire du bruit. Et puis, un groupe assez frappé pour aller mettre "He's gonna step on you again", le dance-hit early seventies de John Kongos, en face B de son premier 45t. a droit à toute ma considération !!

Les cheveux en moins, les Coneheads semblent agités par les mêmes manies ; batteur en overdrive, guitares en batailles et un frontman brillard qu'a pas dû apprendre le chant à l'écoute de Raimondo Ruggieri. Mais c'est OK pour moi, et leur simple trois titres "Burned again" vaut son pesant de dynamite. Côté punkos, la ville a aussi son mot à dire avec quelques belles engeances tels les Things et leur ravissante K7 auto-produite "Who's that zombie", ou, Fear And Loathing emmené par Harry Butler du zine DNA. Citons encore Mark Of Cain, ou Where's The Pope dont on attend un mini-Lp sur le très spécialisé label Reactor. Les inclassables Screaming Believers sont aussi une des mini gloires de la ville, capables du meilleur comme du pire au sein d'un même disque (*Communists Mutants From Outta Space*), ils sont de retour avec un simple, "Sandra", qui ne restera pas dans les mémoires !

Quelques noms encore. July 14th plus ou moins dissous et plutôt anecdotiques, malgré un grand single, "Me and my gun" ; l'un d'eux a atterri dans un duo acoustique assez populaire, les Every Bros. Egalement les Play Loud, Dust Collection, dans la veine Garden Path, les Preytells garage 60's, Death Valley PTA qu'on dit excellents, ou encore les Iron Sheiks. A signaler pour finir la parution via Satellites Records en Angleterre, d'une compil' de la série Raw Cuts consacrée à Adelaide, disponible facilement en France et qui fera une excellente introduction à l'univers si particulier de cette cité où l'on compte presque autant d'églises que de pub (*Australian Nitro-Raw Cuts -Vol. 4*), et pour en savoir plus, deux zines incontournables : *DNA* et *Smash It Up*. Plus une seule adresse : Umbrella Music, PO Box 136, Rundle Mall, Adelaide, South Australia, 5000. AUST.

Alain FEYDRI

AUTRES PARUTIONS

45t. - Asylum : Leopards (Waterfront Rds). God : My Pal (Au Gogo). A Happy Family : Things are fine (Au Gogo). Happy Hate Me Nots : Salt, sour & brighton (Waterfront Rds). Headstones : Love songs (Waterfront Rds). Hundingers : A little love on the side (Waterfront Rds). Mothers : Drive me world (Waterfront Rds). Rabbit Wedding : Coming like summer (Waterfront Rds). Rat cat : Time bomb (Waterfront Rds). Skilars : Love of loves (Waterfront Rds). Widdershins : Now you know (Waterfront Rds). 33t. - Hollown : Broken Stuff (Au Gogo). No Man's Land : Savage Brides (Au Gogo).

AUSSIES SOIENT-ILS



Headstones.

Sydney : le premier single d'Asylum "Leopards" / "Ode to Belial" sur Waterfront est censé nous mettre sur le cul. Chez Waterfront toujours, les Hellmen et les Mothers ("Drives me wild") arrivent, ainsi qu'un nouveau simple de Happy Hate Me Nots, "Salt, sour and Brighton" dont on aura eu la primeur en France via *Scrap* version Closer. Citadel a aussi son lot de cires à venir : simple, puis Lp pour Died Pretty qui devraient revenir en Europe bientôt, un Ep de Porcelain Bus et un album solo de Louis Tillet le pianiste chanteur de Wet Taxis. Réapparition des ex-Celibate Rifles Phil Jacquet et Michael Couvret au sein d'Erogenous Tones, tandis que les Rifles eux, sortent leur quatrième Lp studio. Pour leur grand retour dans la jungle du vinyl, les gens de Phantom ont frappé fort avec le premier single de Vanilla Chainsaw : "T.S. (was it really me)" ; un quatuor dont on risque de réentendre parler, parole ! L'ex-Kelpies Mark Easton préside maintenant aux destinées des Candy Harlots. Split des très punks Itchy Rat. Le supergroupe du trimestre : the Adorable Ones avec Rod Radalj (Gurus, Johnnys, Love Rodeo), Boris Sudjovic (Scientists) et l'infatigable James Baker, qu'on ne présente plus ; ils n'en sont qu'au stade des répétitions, aussi

pas d'affolement, hein...!! Les Smelly Tongues, nouveau groupe de l'ex-Eastern Dark, Bill Gibson, seraient un croisement entre Residents et Monkees (?), à la sauce hardcore...!! On parle pas mal de La Sect Rouge si ça peut rassurer tous les tenants de la francophonie. Sydney attend de pied ferme Sonic Youth et les Butthole Surfers, deux des combos U.S. les plus extrémistes, très appréciés aux antipodes.

Melbourne : Premier Lp de Sunset Strip sur Au GoGo, dont la double compil. d'hommage aux Stooges est enfin prête. No Man's Land, pour l'occasion, a enregistré "Penetration" qui ne sera pas au menu de *Savage Brides* leur 1^{er} mini Lp. Single "Led me astray" et album "74 seconds" pour les furieux Cosmic Psychos. Mr Spacemen a édité le simple des Naked Remain le combo de Greelong, et "Heif of pretension" la face A est une des bonnes surprises du moment. Alors que What Goes On distribue "Omnipotent" à travers l'Europe, les Seminal Rats sont sur le point de remettre ça. God, gang de morveux pubères devraient enregistrer très prochainement.

Les inénarrables **Bo-Weevils** projetaient de faire leur prochain disque dans une église, histoire de capturer une acoustique naturelle, les réticences appuyées du producteur semblent les en avoir dissuadés.

Perth : **Scientists**, encore et toujours. Ce coup-ci, la séparation entre Kim, Tony et les deux autres semble effective. Alors que Thewlis et l'actuel batteur Nick Coomb sont repartis à Londres, Kim Salmon a donné quelques concerts en compagnie des **Surrealists**, avant de retourner dans la capitale anglaise pour relancer la Science. Compliqué tout ça hu !!! ● **Split des Kryptonics**, Peter Hartley, migrant à Sydney où il joue dans **Lubricated Goat**, combo de givrés emmené par Stu Spasm, tandis que Ian Underwood, qui ne désespère pas relancer une troisième formule du groupe, se console en faisant du surf au sein des **Neptunes** ● Surf également, en face B du dernier single des **Stems** "Sad girl" : le titre en question "On the beach" est chanté par le batteur Dave Shaw, et l'on parle aussi d'une tournée européenne ● **Mick Fitzgerald**, bassiste des **Marigolds**, a quitté le groupe pour aller vivre à Sydney (c'est une épidémie !) remplacé par Ross Campbell ● Kim Williams se consacre à l'écriture de nouveaux morceaux pour le come back de **Summer Suns** ● Sortie chez Easter de deux mini Lp's, **Palisades** et **Stolen Picassos** ● Retour des **Rockets** qui en leur temps eurent partie liée avec la famille **Victims/Gurus/Scientists**, pour quelques shows alimentaires ● On parle de la vinylisation de leur légendaire cassette, et sur la

lancée d'un Lp de nouveau matériel. Est-ce bien raisonnable ?? ● Les **Kansas City Killers**, lassés d'œuvrer dans l'indifférence générale ont pris eux aussi le chemin de Sydney alors que **Monkey Records** sortait leur 45t. "In a noose"/"Shock you" ● Autres combos prometteurs : **Circle Of Confusion**, **Die Monster Die** et **Baby You're A Moonfish...** !!

Additifs de dernière minute : nouveau single tout chaud pour les **Bamboos**, "With wich to love you", toujours sur Citadel ● Premier simple des **Waltons** sur Easter "My husband beat me", décrit comme un rock acoustique à la Violent Femmes ● Une partie des **Shindiggers** se retrouve dans **Joysticks** qui sonnent un peu comme les **Buzzcocks** ● Retour de **the Law** pour un second simple "Hand the jury" qui ne donne pas dans le nuancé ● Deux rondelles ronflantes pour **Grown Up Wrong**, un maxi des **Penthouse Paupers** et le premier simple de **Sweet Ride** ● Sortie simultanée du très attendu Ep solo de **Chris Masuak** "Chris boy king" étonnant mélange de pop de country, et du premier Lp des **Screaming Tribesmen** ● Quatre nouveaux titres pour **New Christs** : "Dropping like flies", Citadel encore une fois. Qui sort aussi une compilation des premiers morceaux de **Died Pretty** : *Pre Diety* indispensable pour ceux qui auraient pris le train en route.

Alain FEYDRI

EN VRAC

Citadel a désormais une antenne française (distribution Closer) ● **Harem Scarem** c'est fini, dommage ● Rifi chez les **No Mans Land** : le bassiste est remplacé par Phil Kerney, ex-Decline Of The Reptiles, qui avait produit leur mini-Lp. Pas vraiment un désert puisqu'on y trouve aussi Nicks Pots un ancien Moffs ● Les **Zimmermen** ont sorti une vidéo de "Don't go to Sydney", idem pour les **Scientists** avec "Blood red river" et "Solid gold hell" ● Ça devait bien arriver un jour : Au Gogo : va sortir une compilation comprenant uniquement des covers des **Stooges** avec **Celibate Rifles**, **Hard Ons**, **Exploding White Mice**, **Harem Scarem**, **Feedtime**, **The Girlies**, **GOD**, **Hellmen**, **Johnny Kannis**, **Magnolias Strip**, **No Mans Land**, **Psychotic Turnbuckles**, **Seminal Rats**, **Vocal Lizard**, **Thrust**, **Stress Of Terror**, **ME 262** et **Raw Power**. **Kaleidoscope World** regroupe les 45t. de **Chills** parus sur Creation avec en plus un single inédit. Le groupe part en tournée en Nouvelle Zélande, Australie et aux USA ●

CLOSER Presente **ceux qui sont déjà là...**

EYES ON YOU

13 Groupes Français
13 INEDITS!!! AVEC:
SHIFTERS. CORONADOS. FIXED UP. KID PHARAO. SCUBA DRIVERS. MISSING LINKS. SHTAUSS. BOY SCOUTS. BATMEN. THUGS. BLISS GREEDIES. FLYING BADGERS. SHREDDER ERMINES

LES THUGS

MINI LP

"ELECTRIC TROUBLES"

7 titres

L'ENTUBE DE L'ETE...

FIXED UP

who is innocent?

et ceux qui arrivent.

Kid PharaOn

NEW EP SOLO

"you're my friend"

?

?

THE RATMEN

NEW LP

PARLEZ- DE LA DOUCEUR A

J'aurais dû attaquer ça sur l'air de "l'histoire du mec qu'aimait pas les disques des Thugs, mais qu'aurait été prêt à aller les voir mettre Manchester à genoux si la RATP ne lui avait pas collé des bâtons dans les roues". Le seul truc, c'est que ça risquait de caricaturer d'entrée les rapports que j'entretiens aux vinyles des Angevins (rapports dont la préparation de ce papier m'aura au moins révélé qu'ils sont nettement plus compliqués que ce que je croyais) et de servir d'alibi à ceux qui les tiennent pour quantité négligeable, ou qui s'en foutent, pour sauter trois pages. Qui plus est, de leur récente tournée anglaise, je n'ai effectivement rien vu, la faute à une rame restée en rade à République 35 minutes, pendant que ma correspondance pour le ferry de nuit mettait les voiles. Conséquence, tout s'est finalement passé de la façon la plus prosaïque qui soit, au bigophone, avec à l'autre bout de la ligne le batteur du quartet, Christophe, plus son frère Eric - chant, guitare - pour quelques backing vocals. Intéressant, instructif, mais côté frisson, pardon, le rock au téléphone étant pour moi à peu près aussi enthousiasmant que l'amour du même métal. "Les Thugs à l'heure anglaise" par contre, ça, c'était de l'angle, du sur le vif. Et puis ça marquait le coup de ce qui était quand même la première contre-offensive un peu structurée à partir de l'Hexagone depuis 77 et les plus riches heures de la Little Bob Story.

Début novembre donc. L'Angleterre se remet mal de la petite séance de slamming nocturne qui a jeté bas un bon quart des grands platanes de Hyde Park et le tiers de la forêt du sud du pays quand les Thugs sonnent à la porte. *Electric Troubles*, leur second mini-Lp vient de sortir là-bas : il y a de la promo à abattre pour les 4 + 2 individus qui composent le groupe (les Sourice Bros, déjà rencontrés, Thierry l'autre guitariste, Gerald le bassman, mais aussi Christian, road-management, et Véronique, live sound, sans qui on ne les voit jamais). Le 9, ils sont à Londres, dans un grand pub au pied du vieux Rainbow, le Sir George Robey, que Vinyl Solution, leur

nouvelle maison de disques, squatte à échéances régulières : ce soir-là, les Thugs passent d'ailleurs en sandwich entre deux nouvelles signatures du label (dont les très prometteurs Cateran). Le lendemain, c'est le Dingwalls, tout au bas du bas de l'affiche : le genre de gig qui, dans le meilleur des cas, intéresse 40 gaziers sur les 300 citoyens présents, mais qui doit entraîner un ou deux compte-rendus dans les hebdo spécialisés pour peu que l'attaché de presse ait fait son boulot. Vous ajoutez à cela deux dates dans des universités (Kingston et Manchester) en première partie des Stupids, et vous avez le programme complet d'une campagne d'Angleterre rondement menée. 48 heures plus tard, les Thugs ont des engagements à honorer en Suisse.

Passer la Manche pour un groupe français, par définition virtuellement inconnu sur l'autre rive, c'est reparti à zéro ou presque : "Tu touches 50 livres par soirée et tu dois presque te battre pour avoir ton fric. T'es pas nourri, pas logé, t'as pas de boisons, et comme t'es en première partie, pas le droit de jouer plus d'une demi-heure". Heureusement, il y a John Peel. Une session pour Radio One, c'est quelques 6.000 balles qui tombent : de quoi ne pas être déçaitaires sur le voyage. Sans compter le bénéfice non négligeable de sept heures passées dans un des grands 24 pistes de la BBC en compagnie d'ingénieurs du son avec qui ils se sentent tout de suite en confiance : "Ces mecs font peut-être trois sessions par semaine. Ils savent comment on fait sonner un groupe avec des amplis saturés. Tu tombes pas sur des gens comme les gars de FR3 qui te regardent d'un air complètement désemparé. Tiens, parmi eux, on avait un ancien batteur de Mott The Hoople, si ça te dit quelque chose (Dale Griffin ? gosh !). Plus appréciable encore, dès le départ, ils se mettent à ta disposition : ils font tout ce que tu leur demandes, ils suivent tes suggestions... Au point que, quand on a écouté le résultat (trois morceaux du disque, plus un inédit et un instrumental), ça sonnait presque comme l'album et qu'on s'est demandé pourquoi Peel se fatiguait à faire ces sessions. Maintenant, c'est sans doute une question qui se pose davantage pour nous que pour d'autres, dans la mesure où ce qu'on fait en studio reste

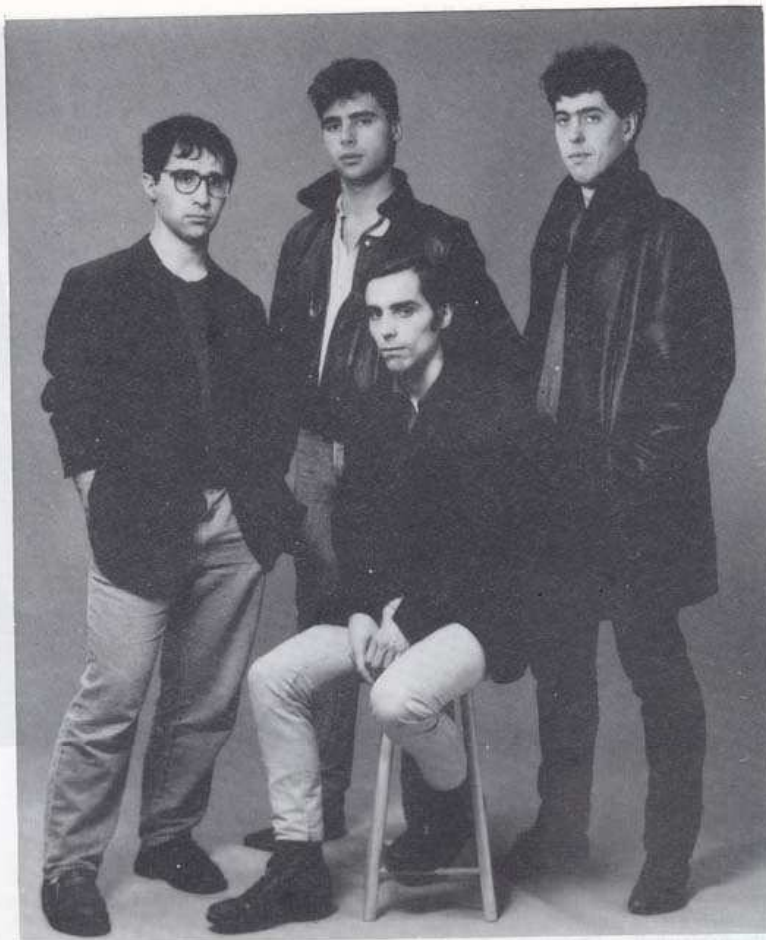
Souvenirs d'Outre-Manche et autres contes du seul groupe français, depuis un bail, à pointer sur un label londonien. Alley ley Thugs, comme ils disent là-bas.

MOI INGEVINE

toujours très proche de notre son live".

Oui mais, la prochaine fois, quand il n'y aura plus la Beeb pour couvrir les frais ? Les Thugs ne savent pas trop, sinon qu'il y aura une prochaine fois. On ne laisse pas filer comme ça l'opportunité d'avoir un label indigène avec soi. D'autant que si Vinyl Solution est, de par les origines de ses responsables, la plus française des étiquettes de Londres, les dits responsables se battent pas mal de la promotion du jeune rock français. Tout ce qu'ils veulent savoir, c'est qu'ils ont eu l'occasion de vendre *Frenetic Dancing* dans leur boutique, puis *Radical Hysteria*, que les disques portaient plutôt bien, que le groupe leur plaisait, bref qu'ils ont signé ceux-là comme ils signent un groupe écossais : sur leurs seuls mérites.

Il y avait quand même un risque. Celui qu'avec un catalogue typé comme celui de Vinyl (en gros néo hardcore : Stupids, Bad Dress sense... et rock stoogien : Birdhouse...), les Thugs se retrouvent engoncés dans une mouvance avec laquelle ils n'ont somme toute que des affinités limitées. Il n'en a heureusement rien été jusqu'ici. La seule suggestion que la maison de disques, à force d'insistance, a réussi à faire passer, c'est le choix d'un studio et d'un ingénieur du son anglais pour *Electric Troubles*. Le groupe était pour le moins sceptique. Vieille méfiance de gens pas persuadés que tout ce qui se fait chez le voisin est nécessairement meilleur que ce qu'on peut avoir chez soi. Mais aussi exigence non négociable de musiciens pour qui le contrôle total sur tout ce qu'ils entreprennent est un préalable indispensable à tout deal. Ils ont pourtant fini par se laisser convaincre, à demi-rassurés par la promesse qu'Alan Scott ne serait là que comme ingénieur du son. Bien leur en a pris. A l'usage, Scott s'est en effet révélé un sideman efficace, compétent, conscient de ce que voulaient les Thugs, respectueux de leur identité sonore... bref, le complément idéal en production de Christophe et des trois autres qui, de leur propre aveu, abordent la question "uniquement à l'oreille, sans rien entraver à la technique". Grâce à lui, le groupe s'est surpris lui-même en réussissant ce qui leur avait d'abord paru une



gageure, le bouclage d'*Electric Troubles* en trois jours et demi, "sans nous presser", enregistrement et mixage compris. Tellement satisfaits, les Thugs, qu'il leur paraît maintenant difficilement envisageable pour l'avenir de retourner dans un studio français (leur contribution à la compilation *Closer* qui voit le jour ce mois-ci a d'ailleurs été, elle aussi, mise en boîte à Londres).

Pour le présent, ils ont ce nouveau disque, et ils en sont assez fiers. Comment ne le seraient-ils pas du reste, quand l'Angleterre paraît prête à s'enflammer ? Côté public, bien sûr, tout reste à faire. Le mini-tour a tout juste égratigné la question (mais à Manchester, seule date où on leur ait donné l'occasion de dérouler leur set dans son intégralité, ils ont eu droit à un franc rappel). C'est au rayon presse que les choses se passent. Des cinq papiers que j'ai pu lire, pas un qui descende en-dessous de l'enthousiasme. Jeremy Gluck qui abat le gros du boulot pour *Sounds* (compte-rendu de leur dernier concert parisien, chronique de l'album, plus une pleine page de présentation) fait même dans la dithyrambe : "Il y avait Jerry Lee Lewis, les Sonics, Suicide, Hüsker Dü... Aujourd'hui, vous pouvez rajouter les Thugs" ; ou encore, "les Thugs

Les Thugs. De g. à d. : Eric, Thierry, Christophe (assis) et Gérard - Ph. Corinne Nicolle.

ressuscite le rock et roll". "Là, il exagère peut-être un peu" sourit immodestement Christophe.

Un peu, oui. Mais pas tant que ça. Tout le monde n'en est peut-être pas encore persuadé (ils doivent être quelque chose comme le groupe le plus sous-estimé de l'Hexagone), mais les Thugs sont un des trois ou quatre tout meilleurs rock bands de France. Ce qui en ce moment, doit revenir à les placer dans le top ten européen. Il leur arrive de se planter. D'eux, on a eu des concerts brouillons, des disques chiantes. Mais, et d'une, ce genre de faiblesses leur arrive de moins en moins ; et de deux, au-delà de leurs prestations au jour le jour, ils ont toujours eu ce qui rend les rockers passionnants : une démarche. Quand ils ont monté le groupe, il y a trois ans et des poussières, ils étaient encore sous le coup du triple choc Nomads (le son), Gun Club (les tempos), Dogs (la secousse *Walking Shadows*). Aujourd'hui, s'ils se sont notablement différenciés des groupes en question ("Pour nous, c'est à l'époque qu'ils ont donné leurs meilleurs disques. Très vite, dès

THUGS

qu'ils sont partis vers un rock and roll plus classique, on a moins aimé. C'était plus ce qu'on voulait faire"), les Angevins restent toujours fidèles à leur concept de départ : "un rock qui plonge ses racines dans les années 50-60, joué à travers le prisme des années 80". Le style de profession de foi qu'on trouve actuellement dans la bouche d'un groupe sur deux, et qui sert notamment de cache-nullité à tous les revivalistes aux dents longues. La différence avec les Thugs, c'est que quand eux affirment se situer dans "une continuité punk qui irait d'Elvis Presley aux Sex Pistols en passant par les Rolling Stones", ils assènent là une déclaration d'intentions à laquelle ils ont toujours réussi à se conformer (plus ou moins, mais plutôt plus que moins).



leur intelligence dans l'affaire, c'est d'avoir abordé le problème sous l'angle d'une quasi-abstraction. La chanson, chez les Thugs, n'est pas le point de départ, mais l'objectif final. Le matériau de base, c'est le bruit, beaucoup de bruit, le speed, et, par instants, le délire. Greffez là-dessus, une élaboration réellement collective de leurs morceaux ("En général, c'est Thierry, ou Eric, qui arrive avec un riff de guitare, deux accords ou un couplet à partir desquels on construit le morceau tous ensemble"), vous avez un fonctionnement qui, du moment que le groupe a trouvé son point d'équilibre interne, permet à chacun d'intégrer au répertoire à peu près tout de ce qui lui est personnel, en plus du pot commun. S'adonner avec eux au jeu de piste des références personnelles, c'est en fait énumérer les composantes successives de leur musique. Thierry, l'amateur de Parabellum et des Ramones, c'est la guitare vue sous l'angle Gibson/Marshall ; Christophe, fan des Kinks et des Pistols, est l'homme des chœurs évanescents et de ce drumming plus que violent ; la basse de Gerald, brute mais très déchiffrable, vient en droite ligne du Gun Club ; idem pour Eric.

Maintenant, une telle médaille a aussi son revers. Il y a deux ans, au vu de leurs premiers disques, je les voyais bien partis pour gagner sur deux tableaux et réunir public punk et amateurs de rock dans un même fan-club. En fait, c'est presque le contraire qui s'est produit et les Thugs se retrouvent aujourd'hui le cul entre deux chaises pendant que Parabellum empoche le couplet. Forcément. Ces gens que le rock'n'roll "trop classique" n'intéresse guère et qui ne se sentent pas à l'aise dans le hardcore, "trop compliqué, trop loin de la notion de chanson", il n'est pas toujours simple de voir où ils veulent en venir. Les uns et les autres ne se sont pas privés de le leur faire savoir. Quand en plus, le groupe en question se mélange parfois les pinces sur son disque...

La Thugs' discographie avait pourtant commencé à 300 à l'heure. C'était l'hiver 84-85, et les deux titres de *Frenetic Dancing* faisaient l'effet d'engins thermonucléaires pour chambre close. Un 45 t bruyant, puissant, mais aussi étonnamment chaleureux, et cohérent jusqu'au grain écrasé des photos de la pochette. Largement de quoi met-



tre sur orbite le groupe alors totalement inconnu qui en était l'instigateur. C'est après que les choses s'étaient gâtées. Les morceaux de *Radical Hysteria* faisaient pourtant appel aux mêmes ingrédients que "Night dance" ou "Femme fatale", mais l'atmosphère, qui faisait une bonne part de la séduction du single, était passée à la trappe. La production n'y était pas pour rien. Confrontés pour la première fois à une grande console, les Thugs ne réussaient pas à résister au miroir aux alouettes du "gros son". Au finish, un disque qui "sent" le studio, d'où cette désagréable impression de machine qui tourne à vide (la meilleure illustration en est sans doute "Mad train", un morceau dont une première version devait figurer sur *Frenetic Dancing* avant que le groupe, pour des raisons de qualité de la gravure ne choisisse de ramener de quatre à deux le nombre de morceaux du single. La mouture qui figure sur les test-pressings de l'Ep est beaucoup plus confuse que celle de l'album, mais palpite d'une intensité que l'autre ne rend absolument plus). Certains titres ("I'm so bad") confinent carrément à l'iceberg. Seuls les meilleurs surnagent encore : "Mad train" malgré tout, "Never get older"...

Pour ceux qui s'intéressaient alors aux Thugs, *Radical Hysteria* était d'autant plus cruel qu'intervenant à la suite d'un 45t. qui avait suscité tous les espoirs, il révélait abruptement les limites du groupe. Musicalement, les Angevins n'ont à leur disposition qu'un éventail restreint. Constatation, plus que critique, mais qui affecte leurs concerts ou leurs disques. Que deux ou trois morceaux moins convaincants viennent à se glisser dans les uns ou sur les autres et l'impression de monotonie est tout de suite là, l'attention décroche...



De cela, les Thugs, mêmes'ils sont loins de renier *Radical...*devaient être plus ou moins conscients au moment d'attaquer *Electric Troubles*, puisque leur ambition avec le nouveau disque était de réussir à allier les acquis technologiques du premier Lp à la force d'émotion de *Frenetic Dancing*. Un pari atteint dans ses grandes lignes. Il y a bien encore ici quelques vieilles faiblesses qui ont échappé au massacre (l'uniformité des tempos, notamment des trois premiers morceaux de la face 1, ou la timidité des vocaux, toujours très en retrait, alors qu'ils sont devenus beaucoup plus travaillés et convaincants au fil des disques) mais l'essentiel est là : le disque fonctionne à plein, les points forts ne l'ont jamais autant été (les chœurs qui sont une des vraies signatures du groupe, ou le drumming "ferroviaire" (cf "Bulgarian blues") de Christophe et, plus important que tout, on perçoit de nouveau au travers des sept morceaux les personnalités de leurs quatre auteurs. La Thugs'music se retrouve en conjonction avec ses géniteurs, garçons concernés, intransigeants, bref sérieux, mais de façon toute aussi vraie, drôles, déconneurs, amateurs de foot et manieurs d'ironie à usage interne (ex. "Bulgarian blues" qui n'a de bulgare que le fait d'avoir longtemps été chanté en yaourt). Cerise sur le gâteau, "Little Kiddy", un morceau court, intense, dont les mélodies sont peut-être ce que le groupe a produit de plus sophistiqué à ce jour, ce qui ne les empêche pas de cracher autant de jus qu'un transfo en overdose de pyralène. Et la pochette est, une fois de plus, superbe. Les Thugs sont un des rares groupes que je connaisse à

avoir réussi à imposer une esthétique qui leur colle à ce point à la peau (l'autre exemple évident, c'est R.E.M.), ce qui n'exclut ni l'humour (Christian qui brandissait une tronçonneuse sur *Radical Hystery* tient ici avec langueur une poignée de narcisses) ni les petites fèves que le fan peut s'amuser à repérer (sur *Radical*, le jeu consistait à traquer la faute d'orthographe, ici, il s'agit de trouver la pince à linge qui fait tache dans le décor).

Les Thugs en sont là à la veille de 88. Depuis septembre, ceux de la bande qui bossaient régulièrement se sont mis en disponibilité pour permettre au groupe de tenir un programme de concerts qui est déjà un des plus conséquents de France (10-12 dates de moyenne mensuelle). Avec ce qu'on imagine comme conséquences financières ("On n'a jamais rien touché sur les disques, les versements de la SACEM sont encore trop fluctuants ; restent les concerts, mais, là aussi on est loin du compte. Pour l'instant, le groupe tient sur les cagnottes que les uns et les autres avaient amassées l'an dernier. Mais tout peut évoluer très vite. Une solution à court terme par exemple, ce serait d'aller tourner en Suisse, en RFA, dans les pays où les concerts sont bien payés. On a des projets en ce sens, puisque le disque est maintenant distribué là-bas"). Grandeur et misères du rock and roll tricolore. Parlez-en aux Fixed Up qui ont chopé un tel coup de blues à leur retour d'Australie qu'ils refusent désormais d'envisager la moindre date française. Les Thugs n'en sont heureusement pas encore là. Z'ont même tellement le moral qu'à les entendre, leur emploi du temps se divise entre les périodes de grisaille, à Angers, et les vacances. En fait de vacances, les premières qu'ils ont dû prendre après notre conversation, enchaînaient en trois jours un concert à Angers, contre les expulsions d'immigrés, une date en Allemagne, et une apparition à Nantes avec les Bêru. Dans cet ordre ! Ils casent même sur leurs disques ces sortes de chansons de route dont "See you soon" est l'exemple le plus récent, adressées à ces gens qu'ils rencontrent en Grèce, Suisse, Espagne, en France aussi.

S'agirait juste de pas les laisser trop longtemps à se démener dans leur petite camionnette sans leur renvoyer un peu l'ascenseur. Avec de l'estime, un brin d'affection, du temps, un rien d'argent, ces quatre-là sont capables de tout.

Benoît BINET

DISCOGRAPHIE

● 45 tours et mini-Lp's :

- Frenetic Dancing : Night dance / Femme fatale (7", Gougnaf Mouvement 84)
- Radical Hystery (12", Closer, 86)
- Never get older / Sunday time (7", Closer, 86)
- Electric Troubles (12", Vinyl Solution, 87)

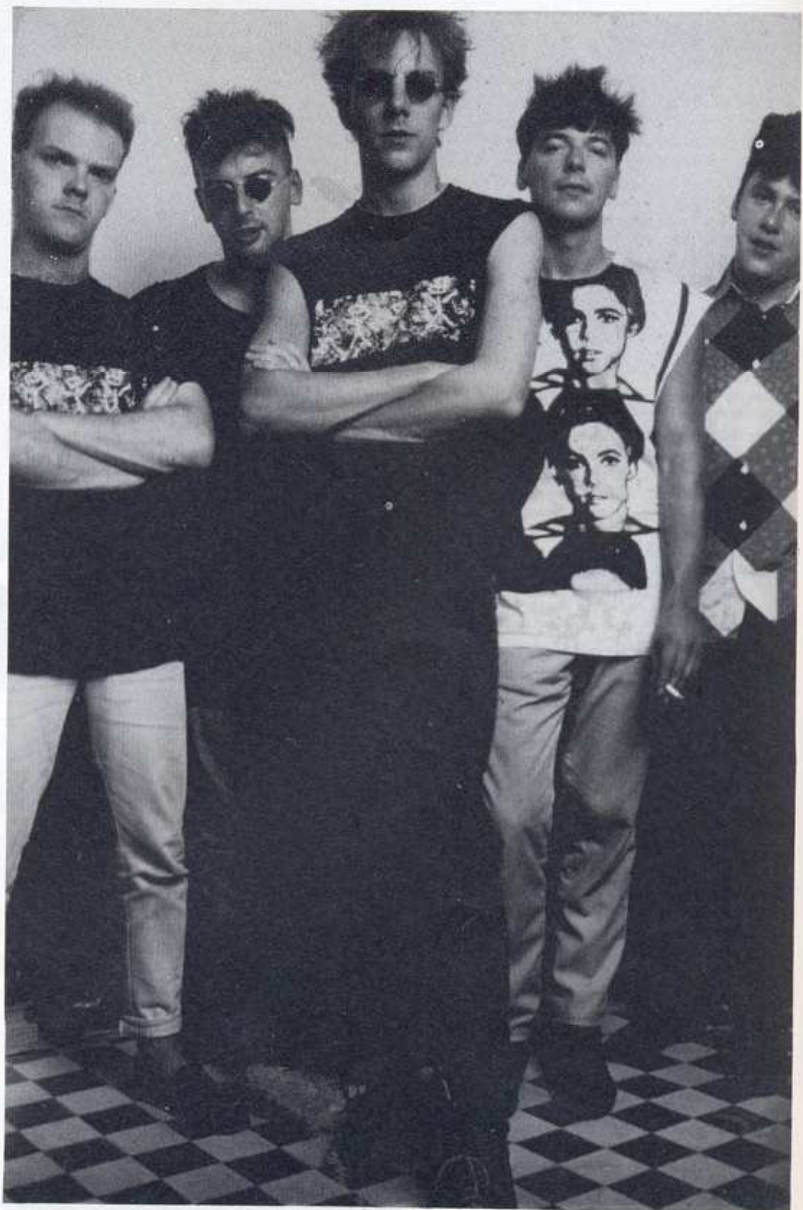
● Compilations :

- "Night dance" et "You say why", sur Raw Cuts Vol. 1, Garage French (Criminal Damage, 85)
- "Emotion", sur Les Heros Du Peuple Sont Immortels (Gougnaf Mouvement, 85)
- "Stepping stone" (live), sur Ultraviolet 02 (K7, FMR, 85)
- "Femme fatale" sur Battle Of The Garages, Vol 4 (Vox, 86)
- "Dirty white face", sur Eyes On You (Closer 87)



THAT PETROL EMOTION

FRISSENS



*T.P.E. = 5 T.E.P.
d'exigence,
d'insatisfaction et de
défiance dès qu'on
s'avise de les
entretenir de leur
musique.*

POP

Rennes, septembre 87. Retour de That Petrol Emotion que la ville avait découvert dix mois plus tôt lors des Transmusicales 86. T.P.E., ce groupe d'Irlandais écorchés où (rappel purement informatif) deux ex-Undertones, les frères O'Neill ont trouvé refuge après que le départ de Feargal Sharkey ait fait éclater leur vieux groupe. Coupables de deux vinyls indispensables autant qu'opposés (*Manic Pop Thrill*, *Babble*), après avoir orné la face B de leur tout premier maxi d'une version déchirée du "Zig Zag Wanderer" de Captain Beefheart, de quoi piquer la curiosité. Une première rencontre, en décembre 86, avait débouché sur un entretien houleux : "On n'a pas à être à la merci d'un public. Si les gens veulent savoir ce qu'on sort, ils n'ont qu'à lire les journaux. Ils se doivent d'être curieux. Nous n'avons pas de comptes à leur rendre ; nous ne nous sentons pas obligés de jouer sur scène des morceaux de *Manic Pop Thrill* simplement pour satisfaire leurs égos de connaisseurs. Le public n'a qu'à évoluer comme nous le faisons nous-mêmes. D'ailleurs, le second album sera de loin meilleur que celui-ci, plus violent".

Okay boys. Dont acte. On attend la sortie du supposé bijou, on se jette dessus et on poursuit la conversation l'année suivante. That Petrol Emotion, acte II.

A première écoute, ils n'avaient pas menti. *Babble* semble bien devoir être l'album de référence du groupe. Les TPE ont trouvé pour l'occasion une force qui était absente de *Manic Pop Thrill*. Avis des intéressés pourtant revu à la baisse : "Le second album n'est pas vraiment encore celui de la maturité. Nous sommes capables de mieux. En fait, je l'aime moins que notre premier ; en travaillant avec Roli (Mosimann, producteur du disque), je crois qu'on a eu tendance à perdre un peu de vue le côté mélodieux des chansons. Le travail s'est moins fait dans ce sens. Roli ne fait pas grand cas de la mélodie ; son truc, c'est le rythme".

C'est vrai que, côté rythmes, il n'a pas tort. Guitares étouffées, batterie surproduite, *Babble* est plus consciemment expressif de la violence que peut dégager le groupe. Mais c'est aussi un disque concocté, fabriqué, loin des hurlements à l'état pur de son prédécesseur. *Manic Pop Thrill* était un cri, plus sincère donc plus révélateur : de petits malins nous balançaient de jolies pop-songs trempées dans l'acide. Pervers ? Simplement entiers et déroutants, dans leur musique comme dans leurs propos : "C'est vrai, on finit toujours par dénigrer nos propres albums. Quand il s'agit de mettre nos chan-



sons sur vinyl, on attend toujours beaucoup. Et puis on se lasse assez vite de toujours jouer la même chose. On est sans cesse à rechercher du nouveau, le quelque chose neuf qui nous évitera de sombrer dans l'ennui".

De ces insatisfactions, de ses contradictions aussi, le groupe s'est nourri. Leur évolution en est le fruit : "Au début, il n'y avait que John (O'Neill, guitare) et moi (Reamann O'Gorman, guitare) qui composions (tous deux sont co-fondateurs du groupe), mais les choses ont pas mal changé. En ce moment, Ciaran (Mac Laughlin, batterie) écrit beaucoup. Nous refusons de fonctionner avec un compositeur attitré, a fortiori un leader". Cela semble valoir aussi pour la scène. Même si Steve Mack, le chanteur de la bande, se déhanche plus que ses acolytes (qui le lui reprocheront d'ailleurs un temps), les autres font plus que de la figuration. Le background est solide et étonnant de présence.

Steve, Américain, est le seul membre du groupe à n'être pas originaire d'Irlande. Or évoquer, T.P.E. est aussi évoquer l'Ulster, Londonderry et ses bombes. Il y a dix mois la question pouvait les froisser ("Nos chansons ne sont pas systématiquement politiques. Nous ne sommes pas un groupe politique. Nous sommes des musiciens"), aujourd'hui le verbe est plus fataliste : "C'est plus facile pour nous qui avons accès aux médias, de parler de tout cela. On utilise donc cette possibilité d'information pour laisser s'exprimer nos sensibilités d'Irlandais. Mais de là à apparaître comme des porte-paroles de la cause irlandaise... On fait ce qui est dans nos possibilités, parce que c'est notre rôle de le faire, mais c'est tout". La colère, la hargne, le désespoir sont dans les chansons.

Aujourd'hui, tous ont émigré dans la capitale britannique, mais n'en ont pas pour autant oublié le climat de là-bas. Lon-

dres ? "Il ne s'y passe rien. En fait, il existe une pseudo-scène londonienne, mais elle ne concerne guère qu'un public d'une trentaine d'habités, des gens bornés qui recherchent un certain élitisme underground. Les seuls groupes intéressants que j'ai vus récemment à Londres sont américains (Pig Bag, R.E.M.). Hors de tout courant, déçus par The Jesus And Mary Chain, dégoûtés par la vague néo-buzzcockienne des Soup Dragons et autres, ces musiciens-là ne demandent que sincérité.

L'avenir ? C'est d'abord une nouvelle maison de disques (exit Polydor. Le nouveau single, enregistré pour ce label, sort finalement sur Virgin) et un troisième album, mis en chantier dès la fin de l'année, au retour de leur tournée américaine : "Pour ce nouveau disque, on a décidé de travailler avec Curtis Mayfield (Prince fut aussi un moment pressenti) pour une partie des chansons. Il a quarante ans, donc de l'expérience (!). On a également prévu de bosser avec un jeune producteur capable de l'urgence et de la sincérité qu'on attend". L'alchimie fonctionnera-t-elle pleinement cette fois ? Le nouvel album devrait en tout cas surprendre, brouiller une nouvelle fois les cartes. Pourrait se rapprocher du troisième Velvet, au dire des premiers intéressés. Les dernières reprises peuvent peut-être préciser l'optique du changement "The End" et "Sister Ray".

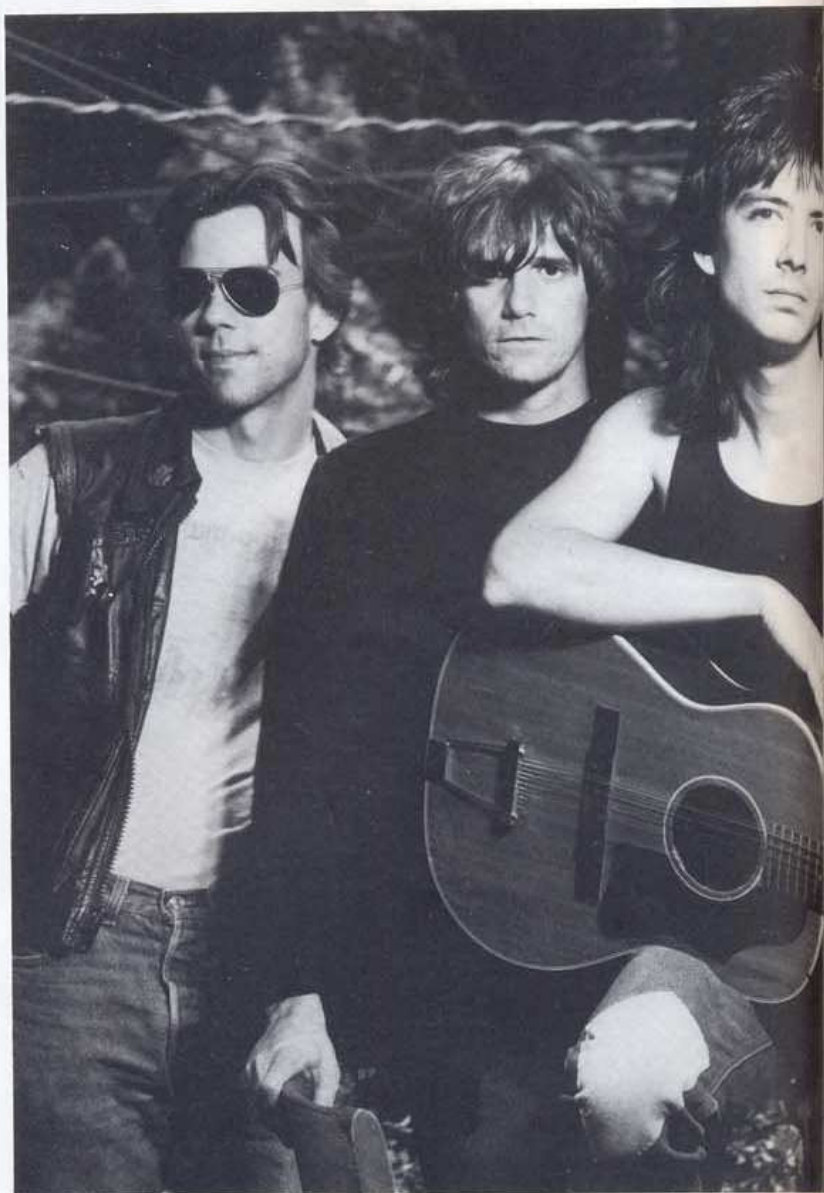
Alors incernables les That Petrol Emotion ? Sans doute. Mais tout aussi vrais. Pour preuve, cet aveu de Reamann : "Les Undertones ? Je préférerais les Jam. Ils avaient de très belles ballades".

Anne E. KERVILLA

That Petrol Emotion - Ph. Youri Lenquette

AROUND SINCE A LONG

Une interview qui ressemble à une visite guidée dans le L.A. d'avant les Long Ryders, Dream Syndicate, Wednesday Week, etc... à une époque où ces groupes se cherchaient encore, on était sûr de toujours trouver un Droog à rôder dans les parages. Il était temps qu'ils commencent à s'occuper d'eux-mêmes.



EVER G TIME



S'il existe un groupe qui exige de ses fans une patience à toute épreuve, ce sont bien les Droogs. La règle avec eux pourrait être "Tenir et attendre". Il aura ainsi fallu trois ans pour qu'ils donnent avec le tout nouveau *Kingdom Day*, un successeur à leur premier album *Stone Cold World*. Un délai qui paraît presque ridiculement court quand on le rapproche des quelques quinze années qu'il leur aura fallu pour intéresser un label américain, en l'occurrence PVC/Jem qui vient de les signer et sort le nouveau trente (toutes leurs parutions précédentes n'avaient trouvé d'autre preneur que Plug'n'Socket, une étiquette qui est l'émanation directe du groupe).

Déjà aux manettes pour *Stone Cold World*, Earle Mankey fait une nouvelle fois office de producteur sur *Kingdom Day*, dont les points forts ont pour nom "Strangers In The Rain" ou "Call Off Your Dog" (le même titre de Jeffrey Lee Pierce et Peter Case qui figurait déjà au programme du *Hardware* des Nomads) et où l'on retrouve les deux faces du dernier Droogs single, "Webster Field" et "Collector's Item". La compilation qui réunit tous les premiers 45t du groupe, *Droogs Anthology*, éditée par le label allemand Music Maniac a par ailleurs connu un tel succès, que le groupe leur a également confié la défense des intérêts de *Kingdom Day* pour l'Europe.

Mais s'ils ne sont pas des monstres de productivité, les Droogs se rattrapent par une stabilité remarquable. Aux côtés de Ric Albin (vcls) et Roger Clay (gtrs) présents depuis le premier jour, Jon Gerlach (drms) et Dave Provost (bs, kbrds) font maintenant figure de recrues à long terme (Provost qui s'est récemment vu offrir des places laissées vacantes par les départs des bassistes des Long Ryders, Wednesday Week et Thelonicus Monster, les a toutes déclinées maintenant que les Droogs paraissent enfin en passe de récolter ce qu'ils ont semé depuis tout ce temps). Tout au plus Mr. Provost se permet-il une collaboration épisodique avec les Denvers Mexicans, un groupe qui commence à se tailler un joli succès local, ici à L.A., ou de prêter ses talents à Sky Saxon pour divers enregistrements. Ric Albin a d'ailleurs lui aussi ses activités annexes, la plus récente étant son apparition à l'harmonica sur le nouvel album des Textones.

La party de lancement de *Kingdom Day* a eu lieu au Club Lingerie d'Hollywood. Un superbe concert qui a vu le groupe rejoint pour une mémorable version de "He's waitin'" par Jim Basnight des Moberly's. L'interview de Dave Provost et Ric Albin qui suit a été conduite à Los Angeles l'été dernier.

Nineteen - (à Dave Provost) Quelles sont les raisons qui t'ont fait quitter le Dream Syndicate pour te consacrer à plein temps aux Droogs ?

Dave Provost - Nous avons essayé de relancer le Syndicate après que le groupe ait virtuellement cessé d'exister pendant l'enregistrement de *Medicine Show*, mais nous n'avons pas été très satisfaits de la

façon dont nous nous mettions à sonner. De mon côté, si je m'entendais bien avec tout le monde dans le groupe, j'avais des problèmes avec leur manager qui ne respectait pas un certain nombre d'engagements que nous avions pris ensemble. Continuer avec eux, signifiait s'embarquer pour une longue tournée en première partie de R.E.M.; je suis parti quelques jours avant le coup d'envoi, et ils m'ont remplacé par Mark Walton, ce qui était un choix à la fois évident et judicieux pour eux. Cela coïncidait en fait avec une période où on sentait que les Droogs étaient en train d'acquiescer une dynamique interne et où les nouveaux morceaux étaient particulièrement forts. De son côté, le Dream Syndicate, Steve compris, passait par une crise consécutive à ce nouvel album qu'ils ne savaient pas trop comment promouvoir sur scène à cause des claviers.

19 - On a dit à l'époque que *Medicine Show* avait coûté près d'un demi-million de dollars.

D.P. - Chaque fois que j'entend cette histoire le chiffre a encore grimpé ! Autant que je sache, le disque peut bien avoir coûté vingt dollars ; en fait, nous n'avons pas très envie que quiconque le sache. Nous vivions à San Francisco pendant cette période ; il faisait froid, le café était super, mais l'album aurait été bien meilleur sans un certain flipper qui traînait dans le studio. Dans les mois qui avaient précédé, nous avions tourné à un rythme auquel j'ai peine à croire aujourd'hui. Coup sur coup, il y avait eu la tournée de War avec U2, suivi d'une autre sous notre nom propre. Cette tournée-là a été ma première incursion sérieuse sur la Côte Est et c'est là que je me suis rendu compte que les Droogs avaient un culte là-bas, et que le groupe pouvait être viable même si son public ne dépassait pas celui des cercles psychédéliques. D'un autre côté, tout se passait vraiment bien avec le Dream Syndicate, du moins jusqu'à ce qu'on rentre en studio. Nous avons donné un dernier concert avant de commencer à enregistrer, le seul concert en six mois, et nous n'avons joué que des morceaux qui allaient figurer sur *Medicine Show*. Pour toutes réactions on a eu des quolibets, ou le silence. C'est un peu difficile de se faire une idée des réactions des gens devant ce genre de morceaux qui à l'évidence ne va ni les mettre de bonne humeur, ni les faire se rouler par terre, mais du coup, est apparue une tension très nette entre Steve et Karl ; et je me suis retrouvé plus ou moins mêlé à l'affaire, simplement parce que je partageais la chambre de Karl à ce moment-là.

19 - Sur Los Angeles, tu as été associé à un nombre de groupes assez impressionnant.

D.P. - J'ai toujours aimé aller voir les groupes qui jouent dans le secteur ; je crois que c'est la principale raison de cet état de fait. Ce n'était pas toujours très facile. Par exemple j'étais dans les Textones, en même temps que je jouais avec Phil Seymour. Phil avait un hit ("Precious To Me") et j'ai rejoint son groupe sur des bases plutôt professionnelles, alors que les Textones, c'était davantage une question d'amour et de foi dans ce qu'il faisaient. Les Textones traversaient alors des turbulences artistiques - passage de la country-trash de leurs débuts à un matériel plus pop - et j'ai commencé à regarder ailleurs, voir s'il n'y avait pas d'autres groupes intéressants avec qui j'aurais pu jouer. J'ai rencontré Steve Wynn qui travaillait dans une boutique de disques, et je connaissais Kristi et Kelli de Wednesday Week, de lon-

Ph. Larry Underhill

DROOGS

gue date parce qu'elles étaient fans des Textones et qu'on était voisins. J'ai fait partie des Textones pendant des années. Je suis sur le single sorti en Angleterre par Chiswick ("I Can't Fight It") qui date de l'époque où Kathy Valentine était encore dans le groupe, avant qu'elle ne rejoigne les Go-Go's ; également sur le 45t IRS, "Some Other Girl". La B-Side de celui-là était "Reason To Leave", une chanson sur les femmes battues ; les morceaux que nous sortions n'étaient pas vraiment du bois dont on fait les hit singles, mais nous avions besoin d'avoir des disques en circulation.

Avec Phil, je n'ai pas enregistré grand chose parce qu'en studio, il utilisait d'ordinaire Emory Gordy (un ancien bassiste de Presley). Je figure quand même sur "Suzie Glider", la face B d'un 45 t australien. Nous avons également fait beaucoup de maquettes ensemble, dont un morceau, "Water In My Eyes", que Steve Wynn avait écrit pour Goat Diety, un groupe dont j'ai brièvement fait partie avec lui, et aussi Kristi et Kelly Callan ; nous avions enregistré une bande de quatre ou cinq morceaux quand je suis parti, remplacé par Kjehl Johansen, ex-100 Flowers et Urinals. Le groupe est alors devenu Wednesday Week. Karl Precoda avait auditionné lui aussi pour la place de bassiste de Goat Diety ; entre lui et Steve, le courant est passé tout de suite, ce qui fait qu'un peu plus tard, ils sont partis monter le Dream Syndicate avec Kendra Smith, Kendra avec qui Steve jouait par ailleurs depuis longtemps (les Long Ryders n'ont dû commencer qu'après Goat Diety parce que je me souviens que Steve jouait aussi avec un travesti du nom de Jane qui avait un groupe, The Cage, qui faisait dans l'art performance ; ils étaient très bons du reste). Plus tard, j'ai retrouvé Wednesday Week pour l'enregistrement de leur premier disque, Betsy's House, et pour quelques concerts en trio. Mais j'avais également rencontré Dwight Twilley par l'intermédiaire de Phil et nous avions en permanence des projets en train. Le morceau "Suzie Glider", c'est en fait Phil et Dwight, même si Dwight n'est pas crédité. C'était leur private joke, savoir qu'il y avait un nouveau disque de Phil Seymour et Dwight Twilley sans que l'humanité s'en doute ! Du coup, je me suis retrouvé sur les sessions de Scuba Diver ; je joue sur deux morceaux, "Touchin' The Wind" et "I'm Back Again", pour lesquels moi non plus, je ne suis pas crédité, sans doute parce que sur les quatre ans qu'ont duré les sessions de l'album, Dwight a joué avec un milliard de musiciens différents et qu'au bout du compte, il ne savait plus lui-même quelle prise avait été utilisée. Travailler avec lui était proprement extraordinaire. Dwight est une des personnes les plus enrichissantes que j'ai rencontrées et avec qui j'ai bossé dans un studio.

19 - Avant de parler du nouvel album des Droogs, j'aimerais qu'on se penche un peu sur *Stone Cold World*. La chanson titre est pour moi un classique du genre.

Ric Albin - On avait d'abord pensé intituler l'album *Only Game In Town*, mais on avait déjà sorti ce morceau en 45t et le fait de le ré-enregistrer nous a fait perdre un peu d'enthousiasme à son sujet. On a donc opté pour "Stone Cold World" un morceau écrit spécialement pour le trente et qui raconte notre première expérience new-yorkaise.

19 - "Change Is Gonna Come" était, je crois, un morceau de circonstance.

R.A. - Effectivement, puisque ce doit être le

tout premier que nous avons joué avec la nouvelle section rythmique. Le morceau est né du fait même que nous avions maintenant Dave et Jon, capables de propulser le groupe à tel point que les parties chantées pouvaient devenir presque abstraites et que la guitare avait de la place pour improviser. La vraie force du groupe, je dirais qu'elle est là, dans cette capacité de jeter des fondations et, à partir de là, de pouvoir dériver dans n'importe quelle direction. Pour Roger Clay et moi, c'était une double première : se retrouver avec cette cohésion nouvelle derrière nous, et aussi travailler avec un producteur autre que nous deux.

D.P. - C'est un morceau qui ne nous a pris que quelques heures. Nous avons déboulé dans la cuisine d'Earle et ça a été l'affaire de quelques prises. On enregistrait tout assez vite à ce moment-là.

19 - Figure aussi sur le disque, votre version live de "He's Waitin'". Que représentent les Sonics pour vous ?

R.A. - L'építome de ce que pouvait être le blues américain vu à travers les yeux de la British Invasion. Je suis sûr que quand ils reprenaient les Kingsmen ils n'étaient pas très différents de nombreux autres groupes de l'époque, mais quand ils se mettaient à avoir cette influence Kinks/Jimmy Page dans la guitare, on débouchait sur quelque chose de franchement bizarre. C'est ce côté bizarre que nous essayons justement de prolonger.

D.P. - Autre chose qui nous rapproche des Sonics : ils auraient dû devenir des one hit wonders et ne l'ont jamais été : "Cinderella" aurait dû être un hit. Je crois que nous sommes dans la même position : la meilleure chose qui puisse arriver aux Droogs serait d'avoir un succès unique. A mon avis, notre destin sera d'avoir un top ten hit quelque part vers 1991, et puis Rhino nous redécouvrira et nous serons numéro 1.

19 - La ballade "For These Remaining Days" ?

D.P. - Initialement, on avait pensé reprendre "It's All Over Now Baby Blue", le morceau de Dylan, mais il y en avait déjà eu pas mal de versions par des gens comme le Chocolate Watchband, etc... On voulait quand même avoir un titre avec ce genre de feeling. On travaillait sur "For These Remaining Days" qui, à l'origine était un morceau vraiment rapide, mais quand on est arrivé au studio, il s'est trouvé qu'il ne nous restait qu'un tout petit bout de bande. Plutôt que de repartir, on a décidé de voir ce qu'on pouvait en tirer. Le morceau est une première prise : rythmique de guitare, tambourin, et le chant de Ric. Ensuite, j'ai rajouté la basse, et on y a superposé une lead guitar. Le tout a été fait en quelque chose comme une demi-heure.

R.A. - L'intérêt du morceau, c'était le fait qu'il n'y avait pas de batterie, et aussi cette façon d'avoir utilisé un petit métrage de bande pour amener une texture particulière au disque. C'était une occasion pour le groupe de faire quelque chose de complètement différent ; nous l'avons saisie. La surprise, c'a été de constater par la suite que beaucoup de gens adoraient ce morceau, ce qui fait que nous l'avons maintenant dans notre répertoire de scène.

19 - Est-ce que Karl Precoda joue sur *Stone Cold World* ?

D.P. - En fait, je n'en sais rien. Il a pas mal travaillé avec nous à ce moment-là et il est présent sur certaines prises, c'est tout ce dont je suis sûr. S'il est sur le disque, c'est d'avantage en tant qu'inspiration pour certains



trucs. Par contre, Karl se joint maintenant régulièrement à nous pour les concerts. Il va faire la tournée américaine avec nous et nous espérons l'amener en Europe. Trois guitares de front, voilà qui devrait être intéressant.

19 - J'aimerais que vous me parliez de Gary Van der Steur à qui vous confiez vos pochettes d'album.

R.A. - Gary est d'ascendance hollandaise. Les fans de la pochette de *Stone Cold World* seront heureux d'apprendre qu'il travaille actuellement à celle du nouvel LP. Ce qu'il y a de vraiment bien avec lui, c'est qu'il écoute notre musique ; ses illustrations découlent directement de la musique et du thème dont on a convenu ensemble au départ. C'est presque un mariage aspect visuel / aspect musical. Gary est essentiellement un illustrateur, mais pas seulement. En ce moment par exemple, il travaille sur des sculptures kinétiques en bois. Il s'est déjà vu consacrer quelques articles de magazines, et il expose régulièrement. Il a vraiment beaucoup de talent, et ça donne envie de le faire connaître davantage partout dans le monde. Je crois qu'il a un réel potentiel ; une bonne part de ce qu'il fait est très "international".

19 - Comment sont nées les L.A. Artists Series que vous sortez sur Plug'n'Socket ?

R.A. - C'est comme ça que nous avons nous mêmes commencé. Nous avons été parmi les



tout premiers à éditer nos propres disques, pour constater quatre ou cinq ans plus tard que tout le monde faisait pareil. Cela conditionnait notre carrière, mais en même temps cela nous donnait une opportunité d'aider des gens qui nous avaient rendu service. Bobby Saldana est un vieil ami à Dave qui nous a filé des coups de main comme roadie, ou pour faire des demos ; il avait ce single qu'il voulait sortir ("How Do You Like Your Love"/"So Many Reasons").... Rich Agata, lui ("100 To One"/"I Guess That's Happened To You"), est un singer songwriter du genre prolifique qui essaie de percer ; on l'a fait bénéficier de notre expérience pour l'aider à s'orienter sur le marché du folk alternatif.

19 - Il y a aussi eu le single des Denver Mexicans ("Cold Steel"/"Ezra's Parade"), qui d'ailleurs sortent maintenant un album.

D.P. - Je ne fais pas partie d'une équipe de bowling mais les Denver Mexicans tiennent un peu ce genre de place dans ma vie. En gros, il s'agit d'un nouveau groupe, bâti sur les ruines des Hollywood Hillbillies. Quand Fur a quitté les Hillbillies pour tenir la basse chez les Cramps, c'est moi qui l'ai remplacée. Puis leur sax est parti et ils ont eu besoin d'un guitariste pour combler le vide ; ils ont pris mon pote Aaron Price qui jouait alors avec

King Cotton. Il y avait alors à la batterie Steve Bidrowski, un ancien Unknown. Ensuite, l'autre guitariste, Gary Dixon, est parti à son tour, ce qui fait qu'on s'est retrouvé à trois ; moi, Steve et Aaron. On est plus ou moins alors devenu le house band du Sound Check, une salle d'intérêt local de L.A. On accompagnait les chanteurs qui s'y produisaient ; on était à peu près l'équivalent pour L.A. des house bands du Texas. Ensuite, est venu le 451, enregistré avec Mark Cuff à la batterie, que je connaissais pour avoir joué en même temps que lui dans les Textones, et Dina Press qui tient aujourd'hui la basse des Sterilles. Pour l'album, il est tombé au moment où les Droogs venaient de décrocher leur deal national et où on avait décidé de marquer une pause avec Plug'N'Socket ; c'est pour cela que le trente est paru sur Round House Records, le propre label d'Aaron. Il ne comporte que des originaux. Je suis grand amateur de vieux rockabilly et de trash music. C'est aussi une occasion pour moi de jouer de la country, ce que je ne peux pas faire avec les Droogs. L'album est une mixture de rockabilly style Johnny Burnette, de swampabilly à la Cramps et d'improvisation psychédélique.

19 - Pourquoi avoir choisi de réenregistrer "John Coltrane Stereo Blues" pour cet album ?

Ph. Thomas Kelsey.

D.P. - C'a toujours été un des morceaux que j'avais le plus de plaisir à jouer avec le Dream Syndicate. On était assis une nuit, à jammer sur une progression d'accords très simples, un peu du genre Creedence, et à un moment donné dans le studio, ça s'est transformé en "J.C.S.B." et on l'a laissé tel quel. L'enregistrement s'est fait d'un bloc, vers cinq heures du matin. A un moment, je me suis à moitié endormi et le groupe a marqué le pas. Au moment où je somnais - ça s'entend assez nettement sur le disque - j'ai eu un sursaut, je me suis rendu compte qu'on était en session et j'ai embrayé sur mon solo de basse.

19 - Quels souvenirs gardez-vous de vos expériences avec Sky Saxon ?

R.A. - Notre première rencontre a eu lieu à la Cavern et ce fut une nuit tout simplement magique. Quand tu sais qu'on parlait de travailler avec lui depuis 77 ! C'était un rêve qui devenait réalité par la grâce d'un certain Frank Beeson et d'un dénommé Greg Shaw qui avaient permis l'existence d'un club comme celui-là. Nous avons fait notre concert habituel, puis Sky nous a rejoint et nous avons fait deux improvisations de quinze-vingt minutes, une sur "Up In Her Room", l'autre avec un nouveau morceau de Sky, "I Wanna Take Ya To Bed". En 77,

DROOGS

nous avions écrit "Overnite Success" à son intention mais nous n'avions pas réussi à établir le contact. Il vient de temps en temps à nos concerts à présent, et généralement il nous rejoint pour les rappels. L'enregistrement de Firewall était une occasion presque inespérée de voir la créativité de Sky en action. C'est quelqu'un de très prolifique. J'aime assez ce disque en particulier parce que je trouve qu'il a réussi à capturer un aspect de Sky qui était en sommeil depuis longtemps. Ça l'a en quelque sorte réorienté vers ce qu'il faisait dans les sixties, au lieu de l'espèce de jazz qui l'a intéressé à un moment donné.

D.P. - Et en même temps ce n'est pas du tout un album de comeback. Il reprend simplement le livre à la page où il en était resté. Nous ne jouons pas sur le disque, nous avons simplement participé aux backing vocals et c'était plus une excuse pour traîner dans le studio qu'autre chose, mais c'était vraiment excitant. C'est je crois le disque qui rend le mieux ce qui peut rester de toute cette scène psyché d'il y a quelques années ; mieux que la compilation Rainy Day par exemple.

L'enregistrement de "Don't Slander Me" (pour la compilation Play New Rose For Me) a été une autre affaire. La nuit la plus incroyable de toute mon existence ! Je me souviens de nuits sous acide à Las Vegas qui n'étaient pas plus bizarres. C'était Mitch Mitchell qui nous montrait le morceau à

Roger (Clay) et à moi, et il était intraitable sur la façon dont il voulait qu'on le joue. Mais au moment d'enregistrer, lui le jouait d'une façon complètement différente ! Sky était très motivé par le fait de bosser cette fois-ci avec des musiciens confirmés, par rapport à l'album où il était entouré pour l'essentiel de gars du coin qui étaient là pour le pied. Je crois que c'est pour une bonne part la tension qui régnait dans le studio, notamment entre Mitch et les autres musiciens qui donne ce troisième couplet explosif. Je l'ai entendu il y a peu à la radio et j'étais estomaqué tellement c'est émotionnel. Mais Firewall reste une très bonne expérience aussi. Rien que le fait d'avoir vu travailler Tony Valentino, j'étais au septième ciel. Les Standells étaient parmi mes groupes préférés quand j'étais gamin. Tony joue encore mieux aujourd'hui, et il a l'air presque aussi jeune. Quand j'étais au lycée, je rêvais d'avoir un jour une guitare comme sa "Batman". Quand il l'a sorti de sa caisse, j'ai failli tomber : elle n'a pas une égratignure !

19 - Comment s'est passée votre première tournée européenne ?

R.A. - On ne peut mieux. On se figurait être un peu connus en Angleterre, mais on n'avait pas la moindre idée qu'on serait en fait plus populaire sur le continent. La première fois, on s'est retrouvé en Norvège pour quatre shows et on est tombés sur des poches de fans qui avaient les disques et qui connaissaient

les paroles de cœur. Quand on est arrivé en Hollande, c'était comme le paradis. Les gens nous attendaient, ils avaient placardés des photocopies d'articles de Bucketfull Of Brains, ils avaient réalisé des affiches artisanales... en fait, quelque part dans le pays, on est tombé sur un graffiti dans des WC publics : "Droogs - Around Ever Since A Long Time". L'accueil était extraordinaire : juste ce dont ce groupe avait alors besoin.

D.P. - C'était comme de se retrouver dans un vrai rock and roll band ! Il y a eu des nuits où j'aurais pu jurer que nous étions les Yardbirds. Comme si Dieu s'était penché sur nous et avait murmuré : "Tu es Keith Relf, tu es Jeff Beck, tu es Paul Samwell-Smith...". Nous étions des Yardbirds qui auraient oublié de se transformer en Led Zeppelin. Nous n'avons pas donné un concert durant cette tournée qui n'aurait été que moyen. Il faut dire que nous n'avions jamais bossé aussi durement.

R.A. - Ni avec autant de suivi. En dehors de nos petites tournées de la Côte Est, nous n'avions jamais joué des dates aussi rapprochées. Du coup, on devenait vraiment huiés. Et aussi concentrés en permanence sur ces concerts : pendant les trajets entre deux villes, les traversées en bateau, on ne pensait qu'à une seule chose : le moment où nous entrions en scène.

19 - Pourquoi la France n'a-t-elle pas été au



programme ?

D.P. - On n'a pas pu. On aurait bien aimé y aller, ne serait-ce que parce qu'on avait été un temps sur Closer, mais la tournée a coïncidé avec tous les attentats qu'il y a eu là-bas et on déconseillait vivement aux musiciens américains de se rendre en France. Qui plus est, la loi française a changé la veille du jour où nous avons pris l'avion pour l'Europe : ils se sont mis à exiger des visas et il était trop tard pour qu'on en fasse la demande.

19 - Quand vous avez préparé la compilation Droogs Anthology, vous n'avez pas pensé à y inclure des inédits, ou des versions différentes des originaux ?

R.A. - Non. Pour te dire la vérité, Roger ainsi que moi-même détenons les droits de ces sessions ; nous étions très réticents à l'idée de les rééditer. Ce qui nous a décidé, c'est d'une part les pirates qui commençaient à voir le jour et de l'autre, surtout le fait qu'il y ait eu ce label en Allemagne, Music Maniac, tenu par Hans Kesteloo qui fait de l'excellent boulot au niveau du packaging et qui s'implique vraiment dans les disques qu'il sort. Mais pour moi, ce disque fait ressortir plein de souvenirs douloureux, en ce qu'il est le fruit de beaucoup de travail et de temps, au début de notre carrière, qui n'ont jamais abouti. Une bonne chose par contre, c'est que chaque plage représente une amélioration sur la précédente (les morceaux figurent dans l'ordre chronologique). Et puis c'est une chance pour tous ceux qui cherchaient ces singles sans succès puisqu'ils n'avaient été pressés qu'à quelques centaines d'exemplaires, les premiers d'entre eux tout au moins.

19 - "Webster Field" qui figure sur le nouvel album était déjà paru en 45t ; je trouve que le morceau rappelle nettement "Eight Miles High".

R.A. - La version du disque est effectivement très produite, cela justement parce que c'est le premier titre que nous avons mis en boîte pour l'album ; nous avons pu prendre notre temps.

D.P. - La version de scène est beaucoup plus dure. Sur la version gravée, il y a un petit côté hommage pince-sans-rire au Blue Oyster Cult, sans que cela ait été prémédité ; la chose est apparue au fil des overdubs. Pour moi, c'est un discret coup de chapeau à Sandy Pearlman (un des deux mentors du Cult première période, également producteur de Medicine Show du Dream Syndicate) qui est une influence assez nette, je crois, sur tout ce que je fais.

19 - Comment en êtes-vous venus à enregistrer vous aussi "Call Off Your Dog", le morceau de Peter Case et Jeffrey Lee Pierce ?

R.A. - Au départ, c'est Dave qui cherchait un morceau qui ne soit pas signé Albin/Clay pour compléter le disque et nous avons eu la chance de tomber sur ce titre de Peter. Je crois que Dave connaît Peter depuis des concerts qu'ils ont donnés ensemble au Sound Check ou au Lingerie. Peter lui, nous connaissait de nom pour avoir tourné en



Europe immédiatement après nous et pour avoir remarqué notre nom sur différentes affiches qui étaient restées sur les murs. Quand Dave et lui se sont rencontrés ils avaient donc un sujet de conversation. Peter lui a parlé de ce morceau dont les Nomads faisaient une version et nous avons sauté sur l'occasion. C'est un peu le rock rétro du disque, qui renvoie à ce que nous faisons autrefois. En plus, c'est un grand morceau.

19 - "Jack Of Trades" avec son harmonica blues n'est pas sans rappeler Canned Heat.

R.A. - C'est aussi un de nos morceaux les plus autobiographiques. Cela parle du record business et c'est inspiré de certaines situations que ce groupe a eu à traverser dans le passé, de certains individus que nous avons rencontrés, ici dans la jungle.

19 - "When Angels Fall" est également un titre qui semble très personnel.

R.A. - C'est un des derniers que nous avons écrit. Les paroles viennent en bonne part de notre tournée norvégienne, des séquences de Tchernobyl qu'on voyait çà et là, des moutons marqués à la peinture qui paissaient le long des routes, signe qu'ils étaient irradiés et que leur viande et leur lait étaient impropres à la consommation.

19 - L'album sort d'ici peu, mais vous avez déjà des projets à plus long terme.

D.P. - Je suis de nouveau en termes amicaux avec Steve Wynn, et il vient de nous donner un titre pour notre prochain album. C'est un boogie qui s'appelle "Weathered And Torn" que nous jouons désormais sur scène. Peter Buck a par ailleurs manifesté l'intention de produire notre prochain single. Quand Eddie Munoz m'a téléphoné pour me proposer de jouer avec Peter Case au Lingerie, je me suis aperçu que Peter Buck était également dans le groupe ce soir-là. Il connaissait ce que nous faisons avec les Droogs et quand j'ai évoqué la possibilité d'être produit par lui, il a été très intéressé. Il pourrait faire un saut en avion jusqu'ici et l'affaire pourrait être bouclée assez rapidement.

R.A. - Ceci dit, notre avenir à plus long terme dépend pour beaucoup de la façon dont ce nouvel album va être distribué et dont il va se vendre. Nous avons toujours à faire nos preuves commercialement. Je crois qu'avec une distribution axée à la fois sur les States et sur l'Europe, les choses se présentent bien. Nous devrions d'ailleurs revenir en Europe au début 88. Peut-être qu'en fin de compte, la longue quête des Droogs s'avèrera ne pas avoir été du temps perdu.

Frank BEESON

DISCOGRAPHIE

● 45 tours :

- He's Waiting/Light Bulb Blues (Plug'N' Socket, 73)
- Set My Love On You/I'm Not Like Everybody Else (Plug'N'Socket, 74)
- Ahead Of My Time / Get Away (Plug'N'Socket 74)
- Overnite Success/Last Laugh (Plug'N'Socket 77)
- As Much As I Want/Off The Hook (Plug'N' Socket, 82)
- Only Game In Town / Garden Of My Mind Plug'N'Socket, 82)
- Webster Field / Collector's Item (Plug'N' Socket, 86)

● 33 tours :

- Heads Examined (Ep, Plug'N'Socket, 83. Le pressage français, sur Closer, est augmenté de "Only Game In Town" et "Garden Of My Mind")
- Stone Cold World (Lp, Plug'N'Socket, 84)
- Anthology (Lp, Music Maniac, RFA. Regroupe l'intégralité des six premiers singles)
- Kingdom Day (Lp, PVC-Jem, 87)

● Divers :

- "Set My Love On You", repris sur la compilation Saturday Night Pogo (Rhino, 78)
- "Ahead Of My Time", repris sur la compilation L.A. In (Rhino, 79)

◀ De g. à d.: Jon Gerlach, Ric Albin, Roger Clay et David Provost - Ph. Monica Dee.

De g. à d. : Sky Saxon, Roger Clay, David Provost et Mitch Witchell - Ph. Frank Beeson. ▶

PRIMEVALS

Hey, vous savez quoi ? Le groupe anglais le plus sous-estimé de la décennie est écossais ? Pourtant, si c'est d'une boutade qu'il s'agit, les Primevals risquent fort d'être les derniers à en rire.

Air connu : la presse anglaise n'est pas toujours tendre pour ces groupes qui n'ont d'autre ambition que de faire la meilleure beat music possible en dehors des hypes et des modes qui agitent Londres et malgré une trajectoire ponctuée d'excellent vinyl, Mickey Rooney et ses poteaux sont encore loin de la reconnaissance populaire. Mais bon, depuis le temps, ils commencent à être blindés au fatalisme, surtout qu'ils ne sont pas les seuls dans ce cas : pas très loin de chez eux, à Edimbourg, les Cateran s'ébrouent talentueusement dans la plus parfaite indifférence, que c'en est immoral.

Heureusement, en attendant d'hypothétiques jours meilleurs, Glasgow, leur ville, offre aux Primevals, un following substantiel et généreux qui ne leur fera sûrement pas défaut quand ils fêteront, au printemps prochain, leurs cinq ans d'activité. Au moins, Mickey Rooney ne doit-il pas regretter le temps pas si lointain où il dealait des disques d'occase - rien que du bon - sur les planches branlantes d'un étal de week-end. La position idéale, stratégiquement parlant, pour recruter le noyau dur d'un groupe : le batteur Rhod "Lefty" Burnett et Malcolm McDonald, aujourd'hui guitariste mais qui tenait la basse lors des premières apparitions publiques de la bande. A leurs côtés, Kevin Key à la six cordes, un ami de Rooney, et Tom Rafferty qui partira juste après le premier album et sera remplacé sans surprise par le déjà mentionné McDonald, absent du disque. L'autre gratteux à l'époque est un dénommé Don Gordon qui les mettra à l'automne 85, tandis que le bassiste "Rodeo" John Honeyman est, lui, fidèle au poste depuis "Where Are You", premier single du groupe, un autoproduit qui voit le jour sur Raucous Records à la mi-84.

Son tirage confidentiel n'empêche pas un bon accueil de la presse locale, relayée par quelques fanzines de pointe, ricochets qui finissent par amener le groupe à la porte du 7 de la rue Pierre Sarrasin. C'est donc en France que paraît le bien nommé *Eternal Hotfire*. Une demi-douzaine de morceaux sur lesquels le gang affiche tempérament et maturité, dans une veine, il est vrai, peu exploitée Outre-Manche. Un rock sombre, marécageux, qui évoque les Cramps, le Gun Club, le delta blues ; des rafaes de guitares au milieu desquelles se détache la gouaille de Mickey dont la voix est pour beaucoup dans le verdict final. Et dès le second titre, "Blues At My Door", apparaissent ces giclées de slide maintenant devenues la marque du groupe, presque sa signature. Tout ici ou presque (Rafferty a filé un coup de main pour deux morceaux) est de la plume de Rooney, et si tout n'est pas de premier choix (anodin "See The Tears Fall"), il y a du très grand, notamment ce "Have Some Fun", meilleure plage de la rondelle. Les jalons sont posés pour la suite.

36

SCOTCH & SLIDE & ROCK 'N' ROLL

Avant le plongeon dans la saga des Primevals, une nouvelle tombe à l'instant : Richard Mazda, le producteur de leurs derniers disques, s'est décidé à passer de l'autre côté du miroir. Et un primitif de plus, un.

Le disque leur vaut, chez nous et dans toute l'Europe, leurs premières poignées d'inconditionnels persuadés d'avoir sur le pick-up les premiers pas d'un grand groupe. Tous ont en tête cette phrase du premier titre, quand Rooney clame à qui veut bien l'entendre "I'm looking for a love and my emancipation". Ils n'auront pas longtemps à attendre. Les cinq Ecossais lancent en effet un raid sur l'Hexagone. Bref et discret (une date à Paris, une autre à Toul), mais tout de même. Dans la foulée, ils retournent au Park Lane Studio de Glasgow pour un single explosif, "Living In Hell"/"Walking In My Footsteps", la B-side étant créditée au batteur, et donnant lieu sur la pochette à une abracadabrante comptine d'introduction dans laquelle il est beaucoup question de marais, de chasseurs, de serpents, de guêpes et de mauvaises herbes. Fans déclarés de blues, les Primevals ; et même si dans la forme, ils s'éloignent pas mal des douze mesures, l'essence de plus d'un de leurs titres renvoie directement à certains de leurs maîtres comme John Lee Hooker ou Lightning Hopkins. Quand on dit qu'ils font du rock swampy, faut ajouter qu'ils y mettent du leur.

C'est donc assez naturellement qu'on les retrouve ensuite en support act sur plu-

sieurs dates de la tournée anglaise du Gun Club. Ils descendent même à Londres pour l'occasion, et y jouent en compagnie de David Johansen, touchant au passage un public légèrement élargi, ce qui les conduit tout droit, en septembre 85, dans les studios de Radio One, où ils sont les invités de John Peel. Un maxi tiré de l'émission sera commercialisé l'année suivante ; l'occasion d'entendre le groupe exécuter, trois mois avant l'enregistrement de *Sound Hole*, quatre titres de ce futur second album ; versions d'ailleurs très proches de celles qui figureront sur le Lp, à l'exception peut-être de "Dish Of Fish" qui sera bien élagué dans sa mouture définitive.

Pourtant, quand les Primevals se présentent sur la ligne de départ du nouveau trente, c'est à l'état de quatuor, Gordon étant parti on ne sait trop où. Rooney et les autres battent alors le rappel des vieilles connaissances et, l'espace des sessions, Tom Rafferty redevient un Primeval à part entière, apportant comme dot sa myopie et sa passion pour la surf music. *Sound Hole* est aussi l'occasion d'une rencontre plus qu'heureuse, celle d'une poignée d'Ecossais entêtés et d'un producteur yankee en exil. Pour l'aficionado éplucheur de pochettes, Richard Mazda n'est alors que l'homme



qui a dirigé les Fleshtones sur *Roman Gods* et *Hexbreaker*. A ses nouveaux protégés, il va donner leur vraie dimension. *Sound Hole* ne fait pas de cadeaux et aligne sans coup férir onze perles truffées de slide guitars vagabondes, et de refrains cogneurs: "Prairie Chain", "See That Skin", "Spiritual", le renversant "Nutmeg City", et puis "St Jack" le magnifique, déjà présent sur les Peel Sessions et qui finira même au répertoire des bordelais Flying Badgers. Comme quoi, malgré tout, les Primevals ne s'adressent pas qu'à des sourds. Quelque temps plus tard, New Rose éditera un 25 cm trois titres avec "Elixir Of Love" tiré de l'album et un duo d'inédits puisés dans les séances de décembre 85.

En Angleterre, on voit alors le groupe jouer en compagnie des Scientists et des Fleshtones, après avoir assuré la première partie des Cramps lors de leur tournée européenne de mai 86. Le tour débute à cinq, avec un guitariste de renfort, mais la recrue ne fait pas longtemps l'affaire et le groupe s'en débarrasse

Primevals 1985 - Ph. Youri Lenquette.

en Belgique après quelques dates seulement. Ce n'est que partie remise. A l'été, Gordon Goudie est enrôlé à la guitare. On le retrouvera au printemps suivant, au menu du nouveau maxi du groupe. Renouant avec le studio de Park Lane, toujours en compagnie de Mazda, les Primevals réservent cette fois-ci une surprise de taille à leurs fans, le titre fort du nouveau disque, "Heya" étant une reprise vigoureuse d'un vieux tube des années 60 (original par J.J. Light), gros succès radiophonique de l'époque. Les Ecossais lui donnent une seconde jeunesse, lui offrant un emballage rutilant qui malheureusement ne suffira pas pour voir ce refrain barbare ré-escalader les hit-parades. Question d'air du temps. Sur le maxi, le groupe a pourtant glissé un "Heya, part 2" bien déjanté qui justifierait à lui seul l'achat du skeud si on n'y trouvait aussi un extraordinaire original de Rooney, "Down Where The Madness Grows".

"Heya" n'est pas pour autant la première reprise que les Primevals aient gravée. Quelques mois auparavant, ils avaient déjà revisité le "Diamond, Furcoat,

Champagne" de Suicide pour les besoins de la compilation *Play New Rose For Me*, un titre qui, depuis septembre, est également offert en prime aux acquéreurs de *Live A Little*, le nouvel album. Celui-ci est la suite parfaite de *Sound Hole*. Moins poisseux peut-être, mais fort de morceaux qui vous mangent un peu plus le carafon à chaque écoute. C'est encore et toujours Mazda qui pointe à la console, plus impliqué que jamais même, puisqu'on le voit crédité de parties d'orgues Hammond, de chœurs et de percussions, et qu'il va jusqu'à prendre en charge personnellement le design de la pochette. La face 1, très pleine, est toute illuminée par son troisième titre, "My Dying Embers", irrésistible, et par "Bleeding Back", ballade tordue à vous coller le bourdon. L'orgue de Mazda, plus la voix de Rooney en train de toucher le fond... Le real blooze! "Cottonhead" qui débute la face 2 est bien, lui, dans la lignée des "St Jack" et autres "Prairie Chain". Puis c'est "Justify", déjà présent sur le maxi, "Early Grave" où chacun y va de son grain de sel, Honeyman s'époumonnant le temps d'un chorus d'harmonica bienvenu même si ce n'est pas encore lui qui vous fera oublier Magic Dick, enfin "Burden Of The Debt", sans doute le meilleur titre de la bande, qui enroule sous de tranquilles déferlantes de la rythmique, son refrain qui évoque le meilleur des Saints post-punk. D'ailleurs Rooney a bien ce je ne sais quoi qui fait penser à ce vieux corsaire de Bailey. Probablement le chant, qui s'abreuve chez les deux hommes aux mêmes sources: rock and roll et musique noire. Tout ce qu'on peut alors souhaiter aux Primevals c'est de continuer à se bonifier à la façon des Australiens. Nous avons besoin de gens de leur trempe. Et tiens, quand plus haut il était question de ténacité, sachez qu'on a retrouvé cette année la trace de Tom Rafferty qui se consacre aujourd'hui à sa passion, le surf instrumental, au sein des Beat Poets, un quintet dont l'Ep, *Glasgow, Howard, Missouri* devrait faire passer un bon moment aux amateurs du genre. Et savez quoi? L'homme aux manettes n'est autre que Kevin Key, le tout premier gratteux des Primevals. Le monde est petit, pas vrai?

Alain FEYDRI

DISCOGRAPHIE

● 45 t. :

- Where Are You (7", Raucous, 84)
- Living In Hell (7", New Rose, 85)
- Elixir Of Love (10", New Rose, 86)
- The Peel Sessions (12", Strange Fruit, 86)
- Heya, Part I&II (12", New Rose, 87)
- Diamonds, Furcoat, Champagne (7", New Rose 87 : donné avec Live A Little)

● 33 t. :

- Eternal Hotfire (New Rose, 85)
- Sound Hole (New Rose, 86)
- Live A Little (New Rose, 87)

● Divers :

- Right For Me (sur la compil. La Vie En Rose, New Rose, 85)
- Diamonds, Furcoat, Champagne (sur la compil. Play New Rose For Me, New Rose, 87)
- Un titre sur la compil. Stomping At Klub Foot, Vol. II (ABC, 86)
- Participation de Mickey Rooney à l'excellent mini-Lp The Sun Brothers (New Rose, 85) du trio écossais, the Kissing Bandits.

LE GROOM DE L'HOTEL BLEU

Chis Isaak a tout pour devenir une star. Une belle petite gueule de démon elvisien, qui peut faire frémir jusqu'aux bandanas glissés dans les poches arrières de jeans ; une sensualité reptilienne

et glauque à faire palpiter les tailleurs Chanel à la sortie des institutions privées ; pour bien enfoncer le coin dans le cœur, Chris choisit de parler d'amour, quasi exclusivement, l'amour impossible, douloureux, chaotique, enfin, la routine, quoi : la plainte offerte à ceux qui se retiennent de larmoyer, la détresse par procuration. Enfin - et en ce qui nous concerne, surtout - sa musique coule comme du sang frais, gimmick rafraichissant, dodue comme une madeleine de Proust. Lorsqu'Isaak dresse la table, ce sont les plus grands qui viennent se moucher dans la nappe : le King bien sûr, mais aussi Roy Orbison à la voix plaintive et au cœur coincé dans la porte, et Buddy Holly, tous ces gens tellement ancrés dans leur époque qu'ils ont fini par la construire, la faire muter. Evidemment, pas question de réduire le p'tit gars de Stockton à un bêtant revivalisme, lui qui essaie simplement de recueillir dans ses mains jointes un tremblement, un hoquet, venus de la nuit des temps. C'est-à-dire des années 50...

Effectivement, Chris Isaak a tout pour devenir une star... en France. Car ce n'est pas le moindre paradoxe de cette carrière naissante qu'elle se cantonne dans la série B Outre-Atlantique pour débouler vers les sommets vertigineux du Top 50 (en compagnie de Los Lobos ! On croit rêver au pays de Vanessa Paradis !) par chez nous... Un pas grand-chose chez lui, à qui l'Hexagone accorde des publics extatiques et des limousines. C'est à partir d'un de ces wagons que s'est déroulée la conversation qui suit : coussin moelleux et ambiance feutrée, climat idéal pour jouer aux légendes du rock'n'roll...

Nineteen - Tu as eu très tôt des contacts avec le cinéma. Je pense en particulier à ces projets qui n'ont pas abouti avec le réalisateur de "Stop Making Sense", Jonathan Demme.

Chris Isaak - C'est exact, je devais jouer dans un film de Jonathan intitulé "Something Wild", mais j'étais en session d'enregistrement au même moment, et je n'ai pu y participer. Pourtant, je serai dans son prochain film dont le tournage commence en novembre à New-York : ce sera un petit, mais très intéressant rôle... Je jouerai un gangster !

19 - Côté vidéo, il y a eu ce travail quelque peu surprenant avec Mondino...

C.I. - Pourquoi avoir choisi Mondino ? J'avais déjà vu des trucs qu'il avait fait pour la télévision française, des pubs, et je trouvais ça très bien... Et puis, j'ai pensé qu'il ne pouvait être que bon, avec un nom pareil, Jean-Baptiste Mondino !!!

19 - Nous parlions tout à l'heure de Richie Valens au sujet de "La Bamba", mais c'est plutôt Roy Orbison qui a tes faveurs...

C.I. - Oui, je dirais ça comme ça... Il a une voix extraordinaire, mais il a surtout composé des choses fabuleuses ! Je l'ai rencontré pour la première fois il y a quelques mois à peine, et, récemment, il m'a demandé de participer à son TV show, une émission spéciale pour la télévision américaine ! J'aimerais vraiment travailler avec lui ! Je ne l'ai jamais vu sur scène, et j'enrage ! Il paraît qu'en concert, c'est vraiment super : on m'a dit qu'il avait une voix tellement fantastique !

19 - Plus belle que la tienne ?

C.I. - BEAUCOUP plus belle !!

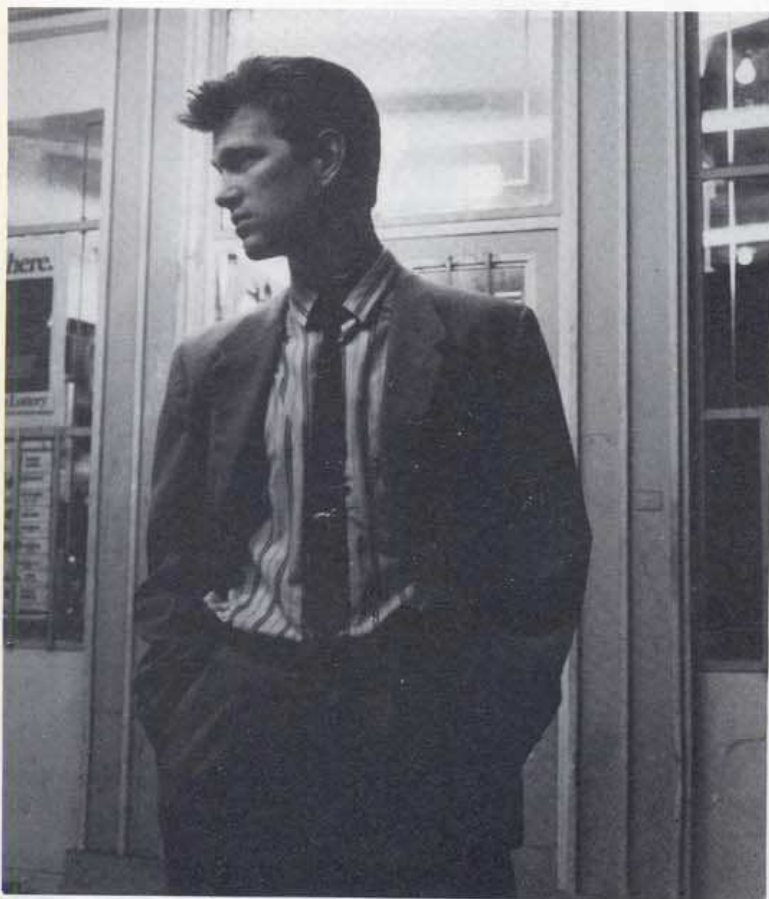
19 - Remontons gaielement le temps, d'accord ? Quand le rock'n'roll s'est-il imposé à toi ?

C.I. - Probablement... Tu sais, j'écoutais beaucoup de musique, lorsque j'étais avec mes parents à Stockton... Nous avions beaucoup de disques... Mais je crois que le déclic vient surtout de mon voyage au Japon. J'étais à Tokyo, dans l'équipe de boxe d'un collège, et je n'avais aucun ami américain, personne à qui parler. Alors, j'écoutais énormément de disques. J'ai acheté les Sun Sessions et c'est là que tout a vraiment commencé pour moi...

19 - C'est pas un peu paradoxal, cette découverte du rock'n'roll au pays du soleil levant ?

C.I. - Tu sais, le Japon croule sous les rééditions ! Ils rééditent tous les premiers grands albums de l'histoire du rock, alors qu'aux

*Boxeur, comédien,
surfer, chanteur,
Chris Isaak, un dur
au travail qui ne se
contente pas de faire
fonctionner sa belle
gueule.*



Ph. Youri Lenquette

USA, je n'aurais pas pu trouver ces albums. Je m'en souviens, chez le disquaire de ma rue, je n'avais pas pu trouver les albums de Bo Diddley... même chose pour les premiers Elvis !

19 - Ta carrière a traditionnellement débuté par le circuit des bars ?

C.I. - Exactement : au tout début, j'ai joué dans des bars fréquentés par des gangs de motards, et je chantais pour ces gens qui buvaient beaucoup de bières, s'échauffaient mutuellement et cherchaient la bagarre ! Et moi, j'étais là, planté sur scène à essayer de placer mes ballades ! Mais, au bout du compte, ça a été une expérience passionnante pour moi !

19 - Pour nous, en France, tu as jailli brusquement de nulle part avec *Silverstone*, ton premier album. C'était en 1985 ; rétrospectivement, comment juges-tu ce disque ?

C.I. - J'aime les deux disques que j'ai faits. Je prends beaucoup de temps pour enregistrer, pour conclure un disque. Mais lorsque c'est terminé, je suis généralement assez satisfait du résultat !

19 - Pourquoi ce besoin de temps en studio ? Pour composer ?

C.I. - Non, pour enregistrer. J'ai des idées très particulières sur la façon dont je veux sonner...

19 - Comme producteur, tu as exhumé un sacré revenant, l'ex-Lovin'Spoonful Erik Jacobsen. Où es-tu allé le pêcher celui-là ?

C.I. - Je l'ai rencontré au tout début de ma carrière. Il m'a vu - et entendu ! - jouer dans les bars que j'évoquais à l'instant. La première fois que je l'ai vu, c'était vraiment un pauvre type, à la limite de l'épave : complètement démuné, des chemises élimées, des lunettes noires en toutes occasions pour cacher ses yeux bouffis, etc... En fait, je me demandais si c'était un musicien ou un gangster ! La première éventualité était la bonne : c'est un excellent producteur !

19 - Autre personnage qui te reste particulièrement fidèle, c'est ton guitariste James Calvin Wilsey...

C.I. - Jimmy et moi sommes ensemble depuis sept ou huit ans... Nous sommes très bons amis, mais ne nous parlons jamais ! (rires).

19 - La musique se suffit à elle-même ?

C.I. - Effectivement ! Nous jouons ensemble, mais, tu sais, c'est quelqu'un de particulièrement placide et peu loquace : il ne dit JAMAIS rien !

19 - Que s'est-il passé entre tes deux albums : des doutes, ou la gloire et la fortune ?

C.I. - Non, simplement... Simplement, entre ces deux disques, beaucoup de travail ! J'ai passé énormément de temps en studio, ou à jouer en concert. A San Francisco, mon groupe et moi avons joué quelque chose

comme quatre, cinq fois par semaine !

19 - Eprouvant ?

C.I. - Non, plutôt amusant : les membres du groupe se connaissent depuis longtemps, s'apprécient, et l'ambiance est bonne. Nous avons fait beaucoup de chemin ensemble depuis le début. En outre, nous avons de nombreux fans à San Francisco. Oh, pas une foule de gens, mais un public fidèle sur lequel on peut compter !

19 - Si l'on écoute tes deux albums d'affilée, on relève peu d'évolution, comme entre deux parties d'un seul et même double Lp...

C.I. - En effet, je pense qu'il y a eu peu de modifications entre ces deux disques. Ils sont assez proches, je l'admets... Mais, en même temps, je considère que chaque nouveau disque représente un léger changement par rapport au précédent. Pas une révolution, non, mais un immobilisme qui n'est qu'apparent. A chaque fois, il y a de petits changements dans les détails, quand même...

19 - Il y a cette surprenante version du "Heart Full Of Soul" des Yardbirds, surprenante car on n'attendait pas vraiment cela de toi...

C.I. - Oui, j'aurais dû enregistrer un classique du rock américain, c'est cela ?? Tu sais comment ça se déroule habituellement dans ce genre de cas : ça s'est passé en fin de sessions d'enregistrement. Je n'étais pas certain de garder cette chanson, mais j'ai fait une tentative. Et quand on l'a eu enregistrée, on a trouvé notre version plutôt bonne, et c'est pour cela qu'elle figure sur l'album !

19 - Un journaliste a déclaré que tu étais "trop européen pour être américain, trop américain pour être britannique, et trop britannique pour être honnête". Qu'en penses-tu ?

C.I. - (il éclate de rire). Je ne sais pas... Je suppose que le journaliste en question a dû bien s'amuser !

19 - Une lecture rapide de tes textes semble démontrer qu'une chose passe avant tout pour toi, et c'est l'amour...

C.I. - Pour moi, les chansons les plus importantes parlent de relations entre les gens ; appelle ça de l'amour si tu veux ! "I Want To Hold Your Hand", "Hard Day's Night", ces chansons parlent toutes de relations entre les gens. Je pourrais dresser une liste interminable de chansons sur ce sujet !

19 - Et puis il y a cette chanson que j'aime vraiment beaucoup, et qui semble te tenir vraiment à cœur, car tu en parles souvent, "Blue Hotel"...

C.I. - C'est une chanson plutôt sinistre... "Blue Hotel" parle d'un de mes amis, un Japonais qui habitait Stockton... Je ne l'avais pas vu depuis près d'un an, et j'ai appris qu'il avait été hospitalisé... (le débit se ralentit, et, manifestement Isaak ravivé de douloureux souvenirs...). Je suis allé lui rendre visite quotidiennement, et un jour, contre toute attente, ils l'ont laissé sortir... Mais... Quelques mois plus tard... il s'est suicidé. Il s'est tiré une balle dans la tête... Il est allé dans un hôtel, dans les faubourgs de la ville, et s'est suicidé... Ce n'est pas le genre de choses que je pouvais penser inspirantes, mais je n'arrêtais pas d'y penser, je ne pouvais m'en débarrasser... Ça parle de... Tu sais, il a laissé à côté de lui une liste, une liste de femmes dont il était amoureux, et la chanson parle moins de suicide que de tous ces gens qui attendent après un amour qui ne vient jamais, car il n'est pas partagé...

19 - Cette chanson, "Blue Hotel", ainsi que

CHRIS ISAAK



Ph. Youri Lenquette

beaucoup d'autres, semble te dépeindre sous un jour particulièrement dépressif...

C.I. - (rire) J'essaie de ne pas être trop abattu, QUAND MEME ! Je crois montrer dans ma vie une grande débauche d'énergie, et j'adore faire des blagues et plaisanter avec mon groupe ou des copains ! Mais je crois que ton impression est juste, tout simplement parce que je me montre un peu plus sérieux dans mes disques que je ne le suis réellement ! Mais comme je le dis toujours, si tu veux être triste, c'est ok, mais n'alourdis pas le climat général, et n'en fais pas une montagne !

19 - Tu es donc actuellement en tournée en France, où ton succès est sans commune mesure avec celui que tu connais dans ton propre pays.

C.I. - Pour moi, les deux publics, l'américain et l'europeen, sont identiques, vraiment... Cela dit, chanter en France est vraiment fantastique, car les gens connaissent mes chansons, les ont entendues à la radio et les chantent avec moi ! C'est excitant : ce n'est pas absolument nécessaire, mais... tu vois ce que je veux dire ? Ils CONNAISSENT mes chansons par la radio ! (il semble ne pas en revenir). A Lyon, une fille est montée sur scène pour danser, et elle m'a touché, dans les deux sens du terme : j'ai vraiment eu l'impression qu'il s'agissait d'une amie d'enfance que je retrouvais là ! La France, c'est un pays complètement fou (des étoiles dans la voix) !

19 - Toute cette folie dans laquelle tu évolues quotidiennement, qu'est-ce que tu y recherches ?

C.I. - Certainement... Je suis certainement là-dedans parce que j'aime avant tout la musique. En fait, j'ai peu à voir avec le business... Tu vois ce que je veux dire. Le business, ce n'est qu'une partie de l'affaire... Certains sont dans le circuit parce que ce sont des bêtes de scène, de formidables performers qui ne peuvent se passer du public... D'autres parce qu'ils ont une belle gueule, qu'ils aiment l'argent ou le style de vie des rock-stars... Mais, personnellement, je suis avant tout un fan de musique. Si je n'étais pas SUR scène, je serais très certainement dans la salle, juste CONTRE la scène !

19 - C'est si important que cela, d'être un fan ?

C.I. - Je pense que c'est indispensable ! Je crois que tous les grands musiciens que je connais ont une importante collection de disques, des artistes qu'ils aiment !

19 - Ça, c'est plutôt le passé. Mais aujourd'hui, qu'est-ce qui te fait plus particulièrement vibrer ?

C.I. - Il n'y a pas beaucoup de choses que j'aime aujourd'hui avec... disons, constance... J'aime bien Carmel : je pense que son album est excellent, le premier. Je l'ai vue en concert, et elle a vraiment une voix superbe ! C'est ce qui m'a séduit en premier chez elle, le chant. De toutes façons, je m'in-

téresse toujours d'abord à la voix... En plus, Carmel semble une fille vraiment honnête dans sa démarche artistique...

19 - Entre les sessions d'enregistrements et les concerts, il ne doit de toute façon pas te rester grand temps pour t'intéresser à autre chose !

C.I. - Comme je te le disais en début de conversation, j'ai été plongé jusqu'au cou dans la musique, ces douze derniers mois. Mais j'ai toutefois conservé le goût du cinéma, et... du surf ! Sans parler des femmes, naturellement ! Pour ce qui est de la politique, cela ne m'intéresse ABSOLUMENT pas ! Je ne suis peut-être qu'un musicien, mais j'ai quand même conservé un semblant de sens moral !

19 - Et demain ?

C.I. - Donc, retour à New-York en novembre où je vais tourner ce film avec Jonathan Demme, et à la fin du tournage, j'enchaînerai aussitôt en enregistrant mon prochain album...

19 - On plonge dans les délices de l'étiquette, pour finir ?

C.I. - Donner une définition de ma musique en quelques mots, c'est ça ? Mmmh... C'est le genre de musique que Pat Boone aurait pu jouer... s'il avait pris du LSD !!!

Christian LARREDE

TOP 50

LECTEURS' FAVORITES

Quand on a lancé notre projet Lecteurs Vs Rédacteurs on ne s'attendait tout de même pas à ce qu'il nous procure autant de travail supplémentaire: on s'en est vu pour dépouiller tout ça, coëfficienter, pondérer, faire la somme, bien remuer et sortir un beau chart tout rutilant. Face à lui la mosaïque des Top 10 des rédacteurs. De l'obscur, du décalé, de l'insolent et aussi de l'inattendu. Interpréteurs de toutes tendances à vos loupes.

Kid Pharaon & The Lonely Ones : Love Bikes (Closer)
 Hoodoo Gurus : Blow Your Cool (Chrysalis)
 Fixed Up : Vital Hours (Closer)
 Fleshtones : Vs. Reality (Emergo)
 Roadrunners : Beep Beep (Acme)
 Jesus & Mary Chain : Darklands (Blanco Y Negro)
 Hot Pants : Loco Mosquito (All Or Nothing)
 R.E.M. : Document (IRS)
 Nomads : Hardware (Amigo)
 Shifters : I close my eyes (45, Teenage)
 Replacements : Pleased To Meet Me (Sire)
 Thugs : Electric Troubles (Vinyl Solution)
 Batman : Get on your knees (45, Closer)
 City Kids : The Orphans' Parade (Musidisc)
 Lyres : Lyres Lyres (Ace Of Hearts)
 Del Fuegos : Stand Up (Slash)
 Cherokees : Scalping In The Streets (Wowoka)
 Noir Désir : Où Veux Tu Qu' Je R'garde (Barclay)
 Bruce Joyner : Hot Georgia Nights (New Rose)
 Wampas : (Tutti Frutti)
 Boy-Scouts : Run For Your Lives (Swamp)
 Carayos : Persistent Et Signent (Boucherie Productions)
 Inmates : Meet The Beatles (Virgin)
 John Cougar Mellencamp : The Lonesome Jubilee (Phonogram)
 Mescaleros : She hits me (45, Gymnote Mission)
 Flamin' Groovies : One Night Stand (Aim)
 Chris Isaak : Chris Isaak (Warner Bros)
 Hüsker Dü : Warehouse : Songs And Stories (Warner Bros)
 Alex Chilton : High Priest (New Rose)
 Saints : All Fools Day (Mushroom)
 Los Lobos : By The Light Of The Moon (Slash)
 Ramones : Halfway To Sanity (Sire)
 Celibate Rifles : Roman Beach Party (What Goes On)
 Cramps : Rockin'n'Reelin In Auclnand (Vengeance)
 Len Bright Combo : It's Combo Time (Ambassador)
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing (Restless)
 Happy Hate Me Nots : Scrap (Waterfront)
 Prince : Sign O' The Times (Paisley Park) •
 Little Bob Story : Ringolevio (Accord)
 Soucoupes Violentes : Dans Ta Bouche (Tutti Frutti)
 Sonics : Boom (Etiquette)
 Gilles Tandy : La Colère Monte (New Rose)
 Died Pretty : Next To Nothing (45, What Goes On)
 Green On Red : The Killer Inside Me (Mercury)
 That Petrol Emotion : Babble (Polydor)
 Bérurier Noir : Abracadaboum (Bondage)
 Feelies : The Good Earth (Coyote)
 Shériff : Pan ! (Gougnaf Mouvement)
 Yo La Tengo : Ride The Tiger (Coyote)
 Tav Falco : The World We Knew (New Rose)

PLAY LISTS

TOP 10

REDACTEURS' FAVORITES

FRANK BEESON

Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Replacements : Pleased To Meet Me
 Dramarama : Box Office Bomb (New Rose)
 Alex Chilton : High Priest
 Droogs : Kingdom Day (PVC)
 Fleshtones : Vs. Reality
 Dave Alvin & The Allnighters : Every Night About This Time (Demon)
 Three O'Clock : (IRS)
 Neighbourhoods : Reptile Men (Emergo)
 R.E.M. : Document et, ex-aequo, Concrete Blonde (IRS)
 Live top five : Peter Case + Phil Alvin + Tito Larriva : Fleshtones ; Ben Vaughn Combo + Mercy Seat ; Dramarama ; Top Jimmy & The Rhythm Pigs + Screamin' Jay Hawkins.

BENOIT BINET

Prince : Sign Of The Times
 Don Dixon : Romeo At Juilliard (Enigma)
 Julian Cope : Saint Julian (Island)
 Barrence Whitfield : Call Of The Wild (Demon)
 Stevie Wonder : Characters (Motown)
 Replacements : Pleased To Meet Me
 Thugs : Electric Troubles
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Michelle Shocked : The Texas Campfire Tapes (Madrigal)
 Phil Alvin : Unsung Stories (Slash)
 Plus des accessits hexagonaux (en vrac) aux : Mescaleros, Shifters, Soucoupes Violentes, Boy-Scouts, Kid Pharaon, Satellites, Cherokees, Shredded Ermines, Roadrunners, Dum Dum Boys (live), etc...

GILDAS COSPEREC

Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Swamp Rats / Unrelated Segments (Eva)
 Mojo Nixon & Skid Roper : Bo-Day-Shuss (Enigma)
 Psychotic Youth : Faster Faster (Rainbow)
 Carmaig de Forest : I Shall Be Released (New Rose)
 Hidden Charms : History (Volume)
 Timbuk 3 : Hairstyles And Attitudes (IRS)
 The Deadly Spawn (compilation, Bonafide)
 R.E.M. : Document
 Nomads : Hardware

NIGEL CROSS

Julian Cope : Saint Julian
 Spacemen 3 : The Perfect Prescription (Glass)
 Plasticland : Salon (Pink Dust)
 Gene Clark & Carla Olsen : So Rebellious A Lover (Demon)
 Richard Lloyd : Real Time (Celluloid)
 Droogs : Kingdom Day
 Pink Fairies : Kill 'Em And Eat 'em (Demon)
 Dukes Of Stratosphear : Psonic Psunspots (Virgin)
 King Of Luxembourg : Royal Bastard (el)
 Storm Clouds (Acid Tapes)
 Plus quelques albums que je n'ai pas encore entendu, mais que je me paierais bien si j'avais les sous : dB's (IRS) ; Clive Gregson & Christine Collister (Topic) ; R.E.M. : Document. Et quelques 45 : Junk : "Messiahs..." ; Peter Laughner : "Cinderella..." ; Illustrious Cutlery : "Scarecrow".

ALAIN FEYDRI

Hüsker Dü : Warehouse : Songs And Stories
 New Xhrists : Black Hole (45, Citadel)
 Egg Hunt : Me and you (45, ?)
 Hoodoo Gurus : Blow Your Cool
 Fixed Up : Vital Hours
 Wipers : Follow The Blind (Restless)
 City Kids : The Orphans' Parade
 Thugs : Electric Troubles
 Batman : Get On Your Knees et, ex-aequo : Shifters I Close My Eyes
 Kid Pharaon & The Lonely Ones : Love Bikes

LINDSAY HUTTON

Webb Wilder : It Came From Nashville
 Fleshtones : Vs Reality
 Dave Alvin & The Allnighters : Every Night About This Time
 Hasil Adkins : The Wild Man
 Alter Boys : Soul Desire
 Ronnie Dawson : Rocking Bones
 The Complete Works Of Shadowy Men On A Shadowy Planet
 Spacemen 3 : The Perfect Prescription
 Lou Ann Barton : Forbidden Tones
 Roky Erickson : Casting The Runes
 Au portillon : Treat Her Right : Treat Her Right.

CHRISTIAN LARREDE

Chris Isaak : Chris Isaak
 Kid Pharaon & The Lonely Ones : Love Bikes
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Les Valentino : Mon Etoile (New Rose)
 Green Pajamas : Book Of Hours (Green Monkey)
 Shamen : Drop (Moksha)
 Eddie Ray Porter : When The Morning Comes (New Rose)
 Los Lobos : La Bamba (Slash)
 Little Bob Story : Ringolevio
 Miracle Legion : Surprise, Surprise, Surprise (Virgin)
 Prix spécial du régional de l'étape aux Flying Badgers. Prix de l'enthousiasme communicatif aux Roadrunners. Prix des plus belles chemises aux Chesterfield Kings.

ANTOINE MADRIGAL

R.E.M. : Document
 Replacements : Pleased To Meet Me
 Thugs : Electric Troubles
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Jesus & Mary Chain : April skies (45, Blanco Y Negro)
 dB's : The Sound Of Music (IRS)
 Yo La Tengo : New Wave Hot Dog (Coyote)
 Tav Falco : Box Of 45's (New Rose)
 Paul Roland : A Cabinet Of Curiosities (New Rose)
 Kid Pharaon : Livin' underground (45, Fu-Manchu)
 Hors course : les flexis de Chilton ("Rubber room") et des Coronados ("I live..."), la réédition de *Younger Than Yesterday* des Byrds (Edsel), et parus quelques semaines trop tôt, un Nikki Sudden (Texas) et un Died Pretty ("Stoneage Cinderella").

JEAN-LUC MANET

Noir Désir : Ou Veu Tu Qu' Je R'garde
 Chris Isaak : Chris Isaak
 Roadrunners : Beep Beep
 That Petrol Emotion : Babble
 Brandos : Honor Among Thieves (Relativity)
 Thugs : Electric Troubles
 City Kids : The Orphans' Parade
 Fleshtones : Vs. Reality
 Gilles Tandy : La Colère Monte
 Julian Cope : Saint Julian

FRED MILLS

Feedtime : Shovel (Aberrant)
 Sonic Youth : Sister (SST)
 Pussy Galore : Right Now (Caroline)
 Flaming Lips : Oh My Gawd (Restless)
 Scientists : Human Jukebox (Karbon)
 Paul Roland : Danse Macabre (Bam Caruso)
 Eugene Chadbourne : Vermin Of The Blues (Fundamental)
 Lime Spiders : The Cave Comes Alive (Virgin)
 Chills : Brave New World (Flying Nun)
 Butthole Surfers : Locust etc... (Touch & Go)
 Et trois mini-Lps : Green River (Sub-Pop) ; Killdozer (Touch & Go) ;
 Alpaca Bros. (Flying Nun)... trois 45t. : New Christs (Citadel) ; Exploding
 White Mice (Greasy Pop) ; Bon Jovi (CBS)... trois concerts : Dinosaur ;
 Flaming Lips ; Alex Chilton.

RASCAL

Iggy Pop : Zombie Birdhouse
 Tom Waits : Rain Dogs
 Ramones : Tous
 Lou Reed : Transformer ; Coney Island Baby ; Berlin ; Rock'n'Roll
 Heart : Growing Up In Public
 Saints : Stranded ; Prehistoric Sounds ; Eternally Yours
 Sting Rays : Cryptic And Coffee Time
 Bob Dylan : Bringing It All Back Home ; Highway 61 Revisited
 Wampas : Live In RFA (K7)
 Rocco & The Rays : Palmdale Sun
 Soucoupes Violentes : Dans Ta Bouche

JOSE RUIZ

Webb Wilder : It Came From Nashville
 Bill Lloyd : Feeling The Elephant
 LeRoi Brothers : Open All Night
 Randy Travis : Always And Forever (WEA)
 O.F.B. : Saturday Nights & Sunday Mornings (New Rose)
 LMNOP : Elemen Opee Elpee (New Rose)
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Steve Earle & The Dukes : Exit 0 (MCA)
 Eddie Ray Porter : When The Morning Comes
 Tommy Keene : Run Now
 Et quelques concerts : Webb Wilder & The Beatnecks, Randy Travis, Omar
 & The Howlers ; Tom Petty ; Georgia Satellites ; Del Fuegos ; Los Lobos ;
 Dramarama ; Chris Isaak, et Ted & The Tall Tops.

MONIQUE SABATIER

R.E.M. : Document
 Hüsker Dü : Warehouse : Songs And Stories
 Fixed Up : Vital Hours
 Don Dixon : Romeo At Juilliard
 Bruce Joyner : Hot Georgia Nights (New Rose)
 Kid Pharaon : Livin' Underground
 Shifters : I Close My Eyes et, ex aequo Boy Scouts · Run For
 Your lives
 Ben Vaughn Combo : Beautiful Thing
 Doctors Children : King Buffalo (Musidisc)
 Alex Chilton : Rubber room, (flexi, Nineteen)
 Si on l'avait publiée l'an dernier, R.E.M. aurait déjà, et à plus forte raison
 encore avec Life Rich Pageant, été tout en haut de ma liste.

ERIC WEBER

SS 20 : Dream Life (Vox)
 Plasticland : Salon
 Lord John : 6 Days Of Sound (Vox)
 Sonic Youth : Sister
 Grateful Dead : Out Of Dark (Arista)
 Voodoo Child : Acid Tales And Mermaids (Beggars Banquet)
 Jesus And Marychain : Darklands
 R.E.M. : Document
 Spacemen 3 : The Perfect Prescription
 Dukes Of Stratosphere : Psonic Psunspots
 Plus cinq rééditions : Kaleidoscope : Faintly Blowing (Five Hours Back) ;
 Heart And Flowers (Bam Caruso) ; Van Dyke Parks : Song Cycle (Edsel) ;
 Creme Soda : Tricky Zingers (Kiderian) ; Bo Diddley : Go (Chess)



LE B.A. BA DE

*Ça rentre, ça rentre
pour les Boy Scouts
qui viennent d'en
commettre une qui
leur donne un crédit
d'au moins six mois :
un disque si agréa-
blement surprenant
qu'il valait bien
qu'on jette quelque
lumière sur les
facettes cachées du
boy-scoutisme tou-
lousain.*



De "Psycho" à "Eight miles high", un dénivelé à la mesure de celui auquel s'attaquent les Boy Scouts avec leur premier album, *Run For Your Lives*. Entre ce disque plein de chansons et de guitares carillonnantes, et le répertoire frénétique et bruyant auquel ils nous avaient habitués, la rupture est nette, d'autant qu'ils l'ont fait produire par Kid Pharaon, le personnage pop de l'année en France. En trois ans d'existence ces Toulousains avaient en effet appris à manier la violence sonore. Moitié par propension naturelle, moitié par émulation avec d'autres groupes, et une autre moitié encore - la prodigalité est leur moindre défaut - par engouement pour le rock haute énergie venu des Terres Australes, ils s'étaient ainsi laissés entraîner dans une inflation de décibels qui a fait un moment une grande partie de leur intérêt. Leur façon de brutes n'a pas pour autant déserté les concerts, mais indiscutablement il s'agit pour le groupe d'une étape importante.

En plus de cet album tout neuf, les Boy Scouts ont un passé qui remonte à 84, quand ils déboulèrent à vingt ans sur la scène rock toulousaine. Ils chantent en français

("Je caressais la queue du chat quand tout à coup le téléphone sonna") des compositions élémentaires, et se fendent d'une version bien sentie d'"Outta place" des Real Kids. Eric Bressand qui dans sa jeunesse en a pincé pour AC/DC mais trouve le grand amour avec Stiff Little Fingers et le punk 77, s'improvise guitariste et monte l'affaire en compagnie de deux copains de lycée qui disparaîtront du paysage boy scoutien avant même le premier concert. Entre-temps Joël Calatayud est recruté lors d'une rencontre organisée par le CAM, l'association patronnée de la ville. La petite réunion verra repartir l'embryon d'un groupe. Joël qui, à l'époque, a les Dogs rivés au cœur, aux côtés d'autres héros du rock'n'roll le plus pur (C'est à lui qu'on doit cette précoce reprise des Real Kids) joue de la basse depuis deux ou trois mois tout seul dans sa chambre. Il reste à recruter un deuxième guitariste, ce sera Philippe Avy, alias Poison (parce que Poison Avy), qui a délaissé le piano et ses études classiques dès que l'appel du rock s'est fait entendre par les voix de Led Zep, Deep Purple, ou en remontant le courant, de Presley, des Beatles, et de Little Bob, son idole devant l'éternité. Une moue boudeuse qu'il partage avec fierté avec John Felice (et encore les Real

Kids), un jeu de guitare où traînent les relents vigoureux et conquérants des années 70 : c'est le troisième larron.

A trois, ils sont Cerbère devant les portes de l'enfer ; une tête chez les punks, une dans le rock'n'roll 60's, et une autre qui balance sa crinière sur les riffs de Ritchie Blackmore. Chaque décennie que le rock vient de traverser a son représentant/défenseur et c'est ce qui fera dès le début, principalement au niveau du dialogue des guitares, la véritable originalité de ce groupe. L'aller-retour cisaillant d'Eric pris seul ne faisait qu'une bande de punks en plus, l'emphase démonstrative de Poison en seule vedette ne serait parvenu qu'à les faire fleurir bon le groupe du terroir. Ensemble, ils sont les Boy Scouts, et c'est là qu'on dresse l'oreille. La ligne de conduite arrive bientôt : "Dès le début on a voulu jouer très fort, être toujours à fond. Les copains qui nous voyaient en répétition ou en concert nous disaient tous : 'Mais vous êtes complètement ravagés'. J'avais vu pas mal de concerts de groupes toulousains à l'époque et aucun ne jouait aussi fort que nous". Il ne manque qu'un batteur assez morveux pour oser rythmer tant de brutalité déterminée. Assez bizarrement, celui qui se présente est Philippe Granger, un grand garçon fragile et esthète

LA B.A.



De g. à d. : Poison, Eric Bressand, Joël Calatayud et Thierry Molinier - Ph. Véronique Sebastianutti.

qui a depuis rejoint les Evadés d'Alcatraz, des demi-gloires locales spécialisées dans le country fun. Adopté, il accompagnera les Boy Scouts jusqu'à leur premier 45t.

Une fois au complet nos lascars ne tardent pas à donner leurs premiers concerts. Le public toulousain les découvrira dans un bistrot bondé pour un concert échevelé, mal foutu, mais diablement réjouissant. Un bol d'oxygène venant au secours d'une scène toulousaine qui à ce moment-là était au bord de la cyanose. Dans la foulée de leurs premières prestations scéniques ils s'attaquent au studio et concoctent une démo avec laquelle ils contactent Gougnaf Mouvement, le label des Thugs. Eric : "Quand les Thugs sont arrivés sur la scène rock, c'est là qu'on s'est aperçu qu'on n'était pas les seuls à vouloir jouer fort"; et Joël de renchérir "Les Thugs ça a vraiment été une grande claque pour nous. Ils avaient un son tellement énorme, à côté on était ridicules. C'est là qu'on a compris qu'il fallait pousser

encore plus nos amplis". Gougnaf réserve sa réponse et les Boy Scouts, après de multiples débats au sein du groupe choisissent ce moment-là pour passer du français à l'anglais. Eric : "C'est vrai qu'on a été influencés par les groupes dont on se sentait le plus proche, Fixed Up ou les Batmen, qui tous chantaient en anglais". Poison : "Ça nous emmerdait un peu parce qu'on semblait faire ça pour suivre les autres, mais d'un autre côté on se sentait de plus en plus limités par le français pour les mélodies".

Là-dessus ils font, comme cela leur arrivera encore par la suite, une opération grand nettoyage dans leur répertoire et, sans prendre la peine de traduire leurs anciens morceaux à l'exception d'"Elle ne dit jamais non", ils se mettent à écrire en anglais. "I can't shake it" date de cette époque. Dans les semaines qui suivent, une nouvelle démo est envoyée à Gougnaf. C'est "Wild love", qui décroche l'accord du label banlieusard et devient du coup leur premier 45. Poison : "C'était notre morceau le plus hargneux, on a mis là-dessus nos paroles les plus violentes". Eric : "Et pour la face B, comme on ne pouvait pas dire que "Wild love" était un fidèle reflet des Boy Scouts, on a enregistré le morceau qu'on appelait notre slow, "Somewhere in the night". Les deux titres sont produits par Sylvain Pico, batteur de Fixed Up, et par son manager adoré, Stéphane Saunier, dont le rôle en studio consistera principalement à aiguillonner le groupe jusqu'à ce que jaillisse toute sa hargne. Le résultat montre que, ma foi, il sait y faire.

A la veille même de la tournée promo du disque, Philippe Granger choisit d'aller louer ses baguettes ailleurs. Le batteur de Vespa Bop, un groupe de rockabilly rigolard, accepte de le remplacer temporairement juste histoire de les dépanner. Mais Thierry Molinier restera. S'en suit une période dure et de plus en plus tendue où les Boy Scouts, lâchés dans l'arène du circuit rock français, tâchent de se montrer à la hauteur de leur tonitruant single. Pour sûr, ils y parviennent mais dans une crispation grandissante qui ne jouera pas en faveur de leur musique. A force de nouvelles compositions toutes écrites dans la même direction où prédomine un souci de puissance, leurs sets deviennent monolithiques. Cette tension donnera pourtant des moments très forts. Je me souviens de concerts, pour eux les plus ratés, où pourtant il se passe quelque chose. Le groupe joue de manière tellement convulsive et colérique qu'il laisse le public scier... et muet. Autant dire que ce n'était pas pour calmer les quatre piles électriques qui se déchargeaient sur scène. Thierry : "On était en équilibre sur un fil et on risquait à chaque instant de se casser la gueule. Je crois que maintenant on est en train de se construire un mur sous les pieds pour se sentir plus stables, nos concerts sont plus réguliers. On s'est dit qu'on était des gens normaux, qui ne tiennent pas plus à la bière que ça. On a aussi besoin de se reposer, on peut avoir envie d'écrire une chanson d'amour. Moi je ne bois plus avant les concerts et je joue dix fois mieux".

Dans le prolongement de ce nouvel état d'esprit l'effort se porte à présent sur l'écriture et Joël, auteur de la plupart des nouveaux titres explique très simplement ce qui les a motivés : "C'est bien joli d'être sauvages mais ça perd vite de son intérêt s'il n'y a rien derrière. Je préfère qu'on nous dise : "Vos chansons sont bonnes" plutôt que "Vous êtes vraiment sauvages".

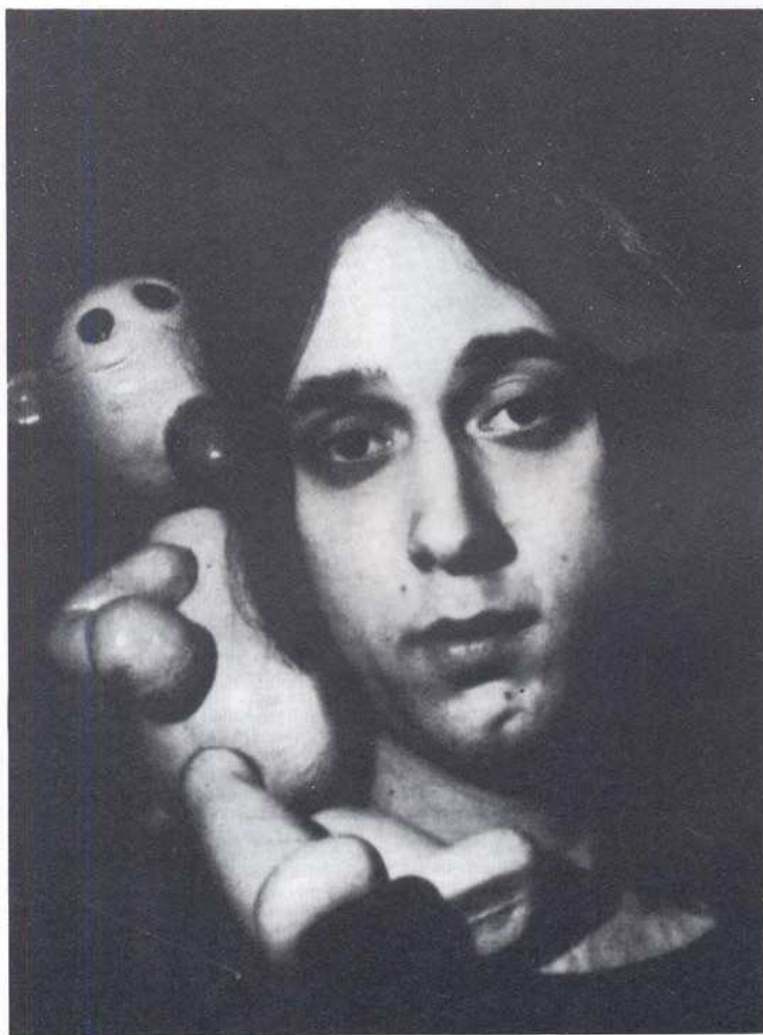
Parallèlement, ils adoptent une méthode complètement différente pour composer. Eric : "Avant c'était un travail d'équipe, il y avait un tas de petites idées rajoutées les unes aux autres, et pour donner une cohérence à l'ensemble on jouait très vite". Poison : "Au fond j'aimais bien, parce que c'était excitant de voir un morceau se monter comme ça. Les idées de l'un découlaient de celles de l'autre; ça a parfois donné de bonnes choses. On on essaye de plus en plus maintenant d'amener des morceaux entièrement écrits comme le fait Joël. Je n'ai encore rien amené sous cette forme, mais j'en ai quelques-uns en projet, ça devrait arriver". Eric : "Le morceau a ainsi davantage l'identité de celui qui l'a amené et comme depuis le début on a évolué chacun différemment, notre set va devenir très varié. Mais il faut dire que je n'ai pas le rythme de Joël pour écrire des morceaux. Run For Your Lives porte très nettement sa marque".

Sur les neuf morceaux que compte l'album, les cinq plus récents sont en effet signés Calatayud, ou plutôt Joe Hell puisque c'est là son nom de plume. Etant pour beaucoup dans les nouvelles positions adoptées par le groupe, il les met lui-même en pratique avec ardeur et réussite. De la ritournelle de "Nothing worse" appuyée par l'orgue, à la luxuriance d'"Arabian nights" il a écrit des titres vraiment attachants dont les points communs sont une mélodie travaillée autour de laquelle Poison et Eric font foisonner les guitares, un tempo plus calme, et les ingrédients de production qu'affectionne le Kid : guitare sèche et orgue, pour lequel Poison a repris du service au clavier. En fait ces nouveaux morceaux profitent mieux du son moelleux de l'album, que les anciens qui auraient peut-être nécessité le traitement plus vigoureux qui présidait au moment de leur conception. On aurait pu souhaiter également un peu plus d'audace dans les arrangements, un grain de folie qui semble absent parce que les Boy Scouts, un peu raides, pensaient avoir quelque chose à prouver. Cependant ils peuvent dès maintenant regarder l'avenir de manière plus détendue - ces quelques défauts sont péchés véniels. L'album est bon, tout simplement.

Deuxième fait important qui a marqué la réalisation de *Run For Your Lives* - et, entre parenthèse, éclaire le choix du titre - c'est qu'après avoir vu l'échéance de l'enregistrement trop longtemps repoussée, les Boy Scouts ont décidé de se prendre en main et ont financé leur disque à parts égales avec leur manageuse qui le sort sur Swamp Records, son propre label... L'album de l'émancipation n'est pas passé sans douleur. Et pour ceux qui ne comprendraient pas qu'on peut changer pour mieux rester soi-même, laissons le mot de la fin au dernier arrivé : "On est comme un groupe de hard core, on commence destroy et puis, comme Hüsker Dü, on devient de plus en plus mélodique. On se demande même si on prendrait pas la tangente pour y aller directement, sans passer par la case punk".

Monique SABATIER

CYRIL



Cyril Jordan en 1970

Dernier volet d'une interview des Groovies commencée il y a quatre ans : Chris Wilson, Roy Loney, Dany Mihm, il s'agissait d'ex ; voici les souvenirs d'un des deux qui en est encore. Ici se termine le chapitre de la nostalgie et s'ouvre celui des projets.

Les Groovies en France. Un événement suffisamment rare pour qu'on ait eu envie de prendre date. Petit un : les voir sur scène. Petit deux : planter un micro devant Cyril Jordan. Un des deux seuls survivants (l'autre étant le bassiste George Alexander) de la formation originale lancés dans un nouveau round, après sept ans d'absence et malgré un insuccès chronique, il était aussi l'un des derniers Groovies à qui Nineteen n'avait encore jamais posé ses petites questions.

Partagés entre l'estime qu'on peut légitimement nourrir vis-à-vis de l'auteur d'un album comme *Shake Some Action* et l'envie d'interviewer sans ménagement le responsable d'un disque désappointant comme le récent *One Night Stand*, nous sommes allés le voir dans sa loge du Bikini, à la suite d'un concert qui en avait conquis certains, déçu d'autres. Il nous a reçu avec beaucoup de gentillesse, répondant longuement, calme, précis, parfois touchant. Une légende de son temps.

Cyril Jordan - Je suis né à San Francisco le 31 Août 1948. Mes parents étaient Hollandais, installés aux USA après une visite rendue à des amis qu'ils avaient rencontrés en Indonésie pendant la guerre. Jusqu'à l'âge de neuf ans je n'ai écouté que de la musique classique à cause de mon père. Il travaillait dans l'automobile, il était pilote de course et quand il travaillait dans le sous-sol, la radio était branchée exclusivement sur du classique. Un jour j'ai tourné le bouton pour essayer les autres stations et je suis tombé sur "Tallahassee Lassie" par Freddy Cannon. Mon père l'a aussitôt coupé, furieux, mais à partir de ce moment, je me suis mis à écouter du rock and roll. J'avais un petit transistor que j'écoutais au lit jusqu'à des trois heures du matin, tout doucement pour que mes parents n'entendent pas. Vers onze ou douze ans j'ai pu commencer à acheter les disques qui passaient à la radio mais c'était très difficile car mon père était très strict.

Nineteen - Tu étais à San Francisco en 66-67 quand tout a explosé.

C.J. - J'avais 17 ans et j'étais en plein dedans, pile au milieu des événements. En fait, c'était un peu par hasard. J'ai eu la polio à sept ans et je suis resté cloîtré pendant deux ans, avec une infirmière qui s'occupait de moi. J'ai pris ainsi du retard dans ma scolarité ; quand je suis retourné au collège, ça n'allait pas. On m'a viré et mes parents m'ont mis dans un autre établissement dans Haight-Ashbury. Quand je sortais à onze heures, je devais remonter deux blocs dans Haight Street. C'était juste avant 66. A cette époque là, si tu rentrais dans un magasin pour acheter des cigarettes, tu avais toujours sur les murs des affiches pour les concerts du Fillmore. Les Groovies se sont formés à ce moment là. Au sein du groupe j'étais le plus jeune ; alors que les autres étaient étudiants, j'étais encore au lycée. Un jour, j'étais avec ma petite amie dans une salle de billard où j'allais souvent, et il y avait là un mec qui jouait de l'harmonica ; je lui ai demandé de jouer pour ma copine ; c'était George Alexander. Il jouait déjà du folk avec Roy Loney, et Tim Lynch ; il me les a présentés et on est devenu les Chosen Few, puis plus tard, les Lost And Found, avec Ron Greco à la batterie. J'avais déjà joué avec lui dans les Barence. La suite tu la connais (1). On a souvent ouvert pour Big Brother, plus

FLAMIN' GROOVIES

que pour le Jefferson Airplane ou le Grateful Dead.

19 - Comment vous situiez-vous par rapport à ces groupes ?

C.J. - Ils étaient plus âgés que nous, et la plupart venaient du folk. Ils avaient électrifié leurs guitares à cause de l'arrivée des Beatles et des Stones mais il y avait encore beaucoup d'influences folk dans leur musique. Pour ma part j'ai touché ma première guitare vers 61 ; j'apprenais avec les disques de Chuck Berry et les premiers Beach Boys. Je jouais surtout du boogie, du moins jusqu'en 64, quand sont arrivés les Stones et les Beatles. Ceci dit les Groovies étaient aussi un acid band, un groupe psychédélique dans le sens où on aimait ce style de vie ; on était donc en plein dedans, au cœur même du quartier où tout se concentrait. Barry Melton de Country Joe & The Fish habitait dans la même maison que moi.

19 - Venons-en à l'après Teenage Head, quand les choses se précipitent, qu'il y a de l'eau dans le gaz, à l'intérieur du groupe. Tim Lynch est mal à l'aise avec les tournées et son arrestation pour avoir dealé de la dope règle la question dans le vif, il est remplacé par James Farrel. Ensuite et surtout, c'est au tour de Roy Loney de partir. Aujourd'hui que les passions sont retombées, peux-tu revenir sur les circonstances de son départ ?

C.J. - Beaucoup de gens croient qu'il y avait de la haine entre nous ; c'est faux. Avec Chris, oui ; pas avec Roy. Ce qui s'est passé avec Roy, c'est qu'il a toujours eu des pôles d'intérêt extérieurs au rock ; le théâtre notamment. Au moment où Teenage Head est sorti, ses autres activités sont pris le pas sur le rock qui l'intéressait moins. Il a tergiversé, jusqu'au jour où on lui a dit "Tu sais, on sent bien que ça te plaît moins. Si tu veux partir, c'est sans problème ; on continuera quand même". Il n'y avait pas de colère entre nous. Roy est resté un ami ; on continue à se voir maintenant encore.

19 - Il y a eu un moment où vous aviez le vent en poupe. Teenage Head a tout de suite été considéré comme un classique. Et puis, très vite, les choses se sont gâtées.

C.J. - Ce qui s'est passé c'est qu'on n'est pas entré dans les charts avec le single extrait de l'album. Richard Robinson, le producteur, avait amené un maximum de gens au studio pendant les sessions du disque. Toute la presse, Lilian Roxon, David Marshall et même Lou Reed sont venus, et on a eu de nombreux articles qui ont donné l'illusion que ça marchait bien, qu'on était en passe de devenir stars. Mais du point de vue de la vraie réussite, commerciale, il ne s'est rien passé. Les Groovies ont quand même continué, parce que ça ne nous semblait pas une raison pour abandonner, parce qu'on n'a jamais joué pour devenir riches. Si j'avais voulu faire beaucoup d'argent, j'aurais choisi une activité plus lucrative.

19 - Avec le départ de Loney et l'arrivée de Chris Wilson on se met à parler de deux époques distinctes dans l'histoire du groupe. Il est vrai que la musique a aussi sensiblement changé à cette époque. Était-ce sous l'influence de Chris ?

C.J. - Nous avions deux côtés, l'un stonien, celui de "Slow Death", l'autre Beatles avec "Shake Some Action", "You Tore Me Down" et plus tard "Please, Please, Please". Ce second aspect existait déjà du temps de Roy mais personne du groupe n'était capable de chanter comme ça, de faire toutes ces

harmonies. Dans ce sens, oui, Chris a fait changer notre musique, parce qu'avec lui on en était capables. C'a n'a pas été une décision calculée. Simplement, on avait enfin la possibilité de jouer de tels morceaux. Le talent de Chris est immense, c'est un chanteur incroyable. En plus, il a un vrai talent d'imitateur : il sait faire Bugs Bunny, Lawrence Olivier, Mick Jagger, Little Richard...

19 - Parle-nous de l'arrivée de Mike Wilhelm.

C.J. - Mike est rentré dans le groupe quand

picking, qui est une des techniques de guitare les plus difficiles qui soient. Il m'a appris la slide en 71 ; c'est pour ça que Teenage Head en est bourré : "32-20" ou "High Flyin' Baby". C'est à l'époque de Jumpin In The Night qu'il s'est senti moins à l'aise avec nous ; il lui a alors semblé que je le confinais en deçà de sa valeur, que les Groovies le maintenaient dans l'ombre. Mike n'est pas fait pour être dans un groupe et se limiter à quelques parties de guitare. Il a trop de talent et notre séparation est très compréhensible.



j'ai jeté James Farrel, quatre jours avant une tournée européenne. James ne voulait pas apprendre "I can hide" sous prétexte qu'il n'était pas sur l'enregistrement. En fait, quand on a fait les prises, à cinq heures du matin, tout le monde était debout sauf lui qui dormait. Et le lendemain il râlait. C'est le genre de trucs qu'il faut surmonter. En attendant il fallait répéter et ce mec se permettait de ne pas jouer les bons accords ; j'ai arrêté la répétition pour lui demander d'apprendre la chanson. Le lendemain il ne l'avait toujours pas apprise alors que, trois jours plus tard, on ouvrait pour les Ramones à Londres. Alors, je lui ai dit de se tirer de mon groupe. On ne pouvait pas mettre vingt personnes à travailler sur nos concerts et se permettre d'être mauvais sur scène. J'ai appelé Mike pour ces concerts, et au bout du quatrième c'est lui qui a eu envie de rester. Mike est le meilleur guitariste acoustique solo que je connaisse ; il est capable de jouer pour cinq personnes dans une pièce comme d'en captiver cinq mille dans un stade ; de jouer des chansons comme tu n'en as jamais entendues et ce, trois heures d'affilée. Il est un peu le chaînon entre le ragtime et les Stones. Michael est un génie du

Flamin' Groovies 87 : de g. à d. : Paul Zahl, George Alexander, Jack Johnson et Cyril Jordan.

Toutefois, il a dit des choses qui m'ont blessé. J'ai d'ailleurs écrit une chanson à ce propos.

Mais les différends les plus graves c'a été avec David Wright et Chris Wilson. Avec Danny Mihm et les autres il y a eu des histoires, mais on est resté amis.

19 - Que s'est-il passé entre Chris et toi ?

C.J. - La dope. Et aussi d'autres trucs. Je ne sais pas si je dois mentionner des noms mais tout a commencé avec ce gars qui vit à Paris et l'histoire des bandes du Gold Star Studio (2). C'a été le début de la fin pour Chris, Mike et David Wright. "River Deep, Mountain High" et les autres morceaux de ces sessions me foutent en colère, car ils sont sortis sans avoir été terminés. Le son est horrible. On n'avait jamais eu un son aussi bon que dans ces studios, ceux de Phil Spector, et sur vinyl le résultat est dégueulasse. En fait, le studio n'a jamais été payé ; les

FLAMIN' GROOVIES

mecs de Gold Star ont donc seulement livré une cassette. Pas un master, ni une copie du master, une cassette ! Ils y ont même mis un "limiter" pour la rendre inutilisable. Et pour couronner le tout, non content de pas payer, le Français en fait un disque ! Ça ne pouvait qu'être médiocre.

19 - Je suppose que c'est de Marc Zermati que tu parles.

C.J. - Oui (gros rire), c'est bien lui. Je ne voulais pas donner de nom. En fait le plus à blâmer dans l'affaire est le partenaire de Marc, Dominique Lamblin. Je pense que c'est lui qui a investi l'argent mais il est revenu sur ses engagements. Marc nous a fait signer un contrat avec lequel j'étais d'accord mais ce Dominique a voulu nous en faire signer un autre qui annulait le premier. Je ne comprend pas trop le français mais j'ai lu cette mention et j'ai regardé Marc : "Qu'est-ce que ça veut dire, il cherche à m'entuber ?". Après, c'est devenu complètement fou ; j'ai signé des contrats où on se faisait avoir comme des nourrissons. Depuis, avec le temps, j'ai appris à me méfier. Je ne sais pas quelles intentions se cachaient derrière tout ce cirque mais je sais que ça a été le début de la fin pour cette version des Groovies. Je n'ai pas vu Chris depuis six ans à la suite d'une scène de dope où je l'ai viré de chez moi. Il avait amené un mec qui avait des ronds, qui devait en investir une partie sur les Groovies, et ce mec se permettait de me dire : "Si vous faites tel concert, je retire mon pognon". Je suis le directeur musical des Groovies depuis Teenage Head. Personne n'a à me dicter ce que je dois faire ! Je les ai mis dehors, lui, son fric et sa dope. Ça représentait pourtant beaucoup de dollars, et un gros sachet de coke. Chris m'a alors prévenu qu'il se tirait si le mec parlait. Lui non plus ne voulait pas faire le concert. "Ok, Chris, à bientôt", et on a fait le concert sans lui. Le soir même il a voulu revenir chez moi avec sa clé, une clé que je lui avais filée parce qu'il habitait là depuis dix ans, gratuitement. Cela n'a pas marché vu que j'avais changé la serrure. J'étais très en colère.

C'est la première fois que je raconte cette histoire. Si je le fais c'est parce que je crois que tout le monde doit savoir ce qui s'est passé réellement. Beaucoup de gens ont été très sympas avec nous. Cela a compté ; c'est cela qui nous a permis de tenir même si on ne s'est pas manifesté pendant sept ans. La rupture des Groovies est la chose la plus traumatisante que j'ai traversée. Avec Roy ou Danny Chris n'a pas été aussi douloureux qu'avec Chris. On était si bien ensemble ! C'était stupide. Qu'il ait choisi d'être du mauvais bord me peine vraiment. En plus, au même moment j'ai eu des problèmes avec ma femme, ma vie se cassait la gueule, les gens que j'aimais s'évanouissaient et je ne comprenais plus très bien ce que pouvait signifier l'amour. Pendant deux ans, je me suis dit : "Otez-moi de cette planète, j'en ai marre", et je n'ai rien fait de tout ce temps.

19 - Comment as-tu fait pour sortir de cette situation ? On a entendu parler d'une collaboration avec Peter Case.

C.J. - Ce sont effectivement les Plimsouls qui m'ont redonné l'envie de jouer du rock and roll. Honnêtement, je ne pensais pas que je relancerais un jour les Groovies. J'en avais marre, pas seulement de la musique, de la vie en général. Et puis, un soir, Peter Case m'a téléphoné pour me demander de jouer et j'ai répondu oui. C'était au début des Plimsouls, mais je connaissais Peter depuis longtemps.

C'est un ami de Mike Wilhelm depuis le milieu des 70's. Refaire sur scène "Shake Some Action" et "Jumpin' In The Night" m'a refilé la pêche et l'envie de remonter les Flamin' Groovies est revenue petit à petit. J'ai beaucoup jammé, en particulier avec les Long Ryders, les Del Fuégos, les Hoodoo Gurus et les Plimsouls ; je crois même que j'ai joué à leur dernier concert à Los Angeles. C'est ainsi que j'ai rencontré Paul et Jack (3). Avec George et les deux nouveaux on a donc tout recommencé à zéro, et pour rôder la nouvelle formule on est parti en Australie, loin de tout et de tout le monde. Je suis très satisfait de cette nouvelle formule. Quand on me demande comment sont les nouveaux Groovies, je dis, pour essayer d'expliquer, que c'est un peu comme si Jeff Beck jouait sur Rubber Soul.

19 - One Night Stand n'est pas à proprement parler le nouvel album des Groovies.

C.J. - C'est vrai. S'il n'y a pas de nouvelles chansons, c'est parce qu'on n'avait pas assez d'argent. On a préféré les garder pour une vraie production. Je pense, j'espère, qu'on aura Dave Edmunds comme producteur pour le prochain, qu'on devrait enregistrer à Rockfield.

19 - Et cette reprise de "Bittersweet" des Hoodoo Gurus ?

C.J. - Les Flamin' Groovies ont toujours opéré de la même façon en entrant en studio pour un Lp. On commence par s'échauffer avec une reprise ; en général c'est la toute dernière qu'on ait apprise, celle qui correspond le mieux à notre état d'esprit du moment. Pour Teenage Head, c'était "Little Queenie" ; on ne l'a pas mise sur l'album mais c'est quand même sorti plus tard par la grâce de mon ami de Paris (rires). C'est marrant, parce que je ne sais pas d'où il a sorti cette bande.

19 - Le long silence depuis le 45t. "River deep, mountain high" a été propice à une série de bootlegs plus ou moins officiels.

C.J. - Les seuls autorisés sont ceux édités par Lolita. Je n'avais pas prévu de sortir le Live At The Whisky : ce sont des bandes live personnelles, pour lesquelles Jean-Marc Folliet (de Lolita) m'a contacté ; mais il m'a laissé choisir les titres. C'était un concert où tout le monde était très excité parce que Phil Spector et Dave Edmunds se trouvaient dans la salle. Par contre, la photo de la pochette n'a rien à voir avec le contenu puisqu'elle a été prise à l'Olympia. L'autre disque autorisé est celui avec les petites flammes (publié en France par Eva avec une pochette différente et sous le titre de Slow Death Live). Celui sur la pochette duquel on est dans une piscine (Flamin' Groovies '70) vient par contre de Roy. Quant à Grease, on avait donné notre feu vert, mais pour un an seulement et sans repressage ; c'est une démo enregistrée en 72 que Marc a repressé année après année. En fait on n'aurait pas dû la sortir, un point c'est tout. C'est comme Sneakers, le tirage était strictement limité et la version de Line Records est non autorisée, tout comme celle de Shake Some Action ; ce sont tous des bootlegs. Mais la seule personne qui a eu des problèmes est le président de Sire, Seymour Stein. Après Jumpin' In The Night on devait faire deux autres albums qui ne sont jamais

Flamin' Groovies : de g. à d. : George Alexander, Chris Wilson, James Farrell, David Wright et Cyril Jordan - Ph. Pen-nie Smith.



ET D'AUTRES SONS DE CLOCHE...

Les faits tels que rapportés par Cyril Jordan s'écartent, parfois notablement des souvenirs de ses anciens complices.

Quant au départ de Roy Loney - Cyril commençait alors à partir dans des directions musicales très différentes des miennes. Je lui avais beaucoup appris, par exemple pour tout ce qui touche aux racines du rock, mais on en arrivait à un point où il voulait voler de ses propres ailes et, fatalement, il s'est mis à me marcher sur les pieds. Qui plus est, on tournait vraiment beaucoup et sans grand succès : j'étais lessivé. Je suis parti parce qu'il n'y avait pas grand chose d'autre à faire. "Slow death" est le dernier morceau que nous ayons écrit ensemble (Roy Loney, in *Nineteen* n° 1, avril 85).

Quant au départ de Danny Mihm - J'ai toujours été davantage intéressé par le blues, la musique noire, que par le rock and roll. Les Beatles ne m'ont jamais passionné. Quand Cyril a décidé qu'on allait devenir comme eux, je n'ai pas voulu. Je me souviens d'une discussion où je lui demandais : "What Beatle am I supposed to be ? Ringo ?". Mais comme il avait l'air d'y tenir, et Chris aussi, je suis parti. Enfin, Cyril m'a dit qu'il ne virait, et je lui ai répondu que c'était moi qui foutais le camp. Tu sais comment ça se passe dans ces cas-là. (Danny Mihm, in *Nineteen* n° 10, juin 84).

Quant au départ de Chris Wilson - J'étais de plus en plus dégoûté. Le frisson n'y était plus. On avait un concert prévu à San Francisco, pour une sorte d'amicale de dealers qui nous avaient avancé mille dollars en gage de leur bonne foi. Cyril était ok pour le faire, mais il avait accepté deux engagements pour le même soir, celui-là et un autre au Stone Club, alors que je lui avais dit ne plus vouloir y mettre les pieds. J'ai refusé, le type du Stone s'est mis à pleurer pour qu'on lui assure ses deux sets, et Cyril est venu m'annoncer que j'étais sacré. J'ai dit : "Mmm ok". Finalement, on a quand même fait le concert au Stone. Il en existe une vidéo qui est assez marrante, avec Cyril et moi, chacun de notre côté de la scène en train de nous lancer des regards meurtriers. Un bon concert pourtant. A la fin, il y a eu une engueulade monstre, jusqu'à ce que tous les autres m'envoient me faire voir. J'ai tourné les talons, et c'est la dernière fois que j'ai vu un des Groovies, à l'exception de George Alexander. (Chris Wilson, in *Bucketfull Of Brains* n° 8, décembre 83).

Le hit n'arrivait pas et Cyril devenait de plus en plus amer. Il ne s'est jamais donné la peine de se demander si ce qu'il faisait était bon ou mauvais. Au lieu de ça, on s'est caché derrière un écran de fumée et on s'est mis à faire toutes ces reprises des Beatles. Avant de quitter les States, je suis allé les voir en concert : le set ne comportait qu'un seul original sur 18 chansons. Je trouve ça triste. (Chris Wilson, in *Nineteen* n° 4, mai-juin 83).

Quant aux Gold Star Tapes publiées par Marc Zermati - Il est bien précisé sur la pochette que ce sont des démos. Le disque n'est pas mixé, mais il a été gravé à partir d'un master. Cette qualité de son n'aurait jamais été possible avec une simple cassette. Sinon, j'ai mis beaucoup de fric dans cette histoire et j'estime que ces bandes m'appartiennent. Rien ne m'a été remboursé par mon associé d'alors. Pour le contrat, c'est même moi qui ai dit à Cyril de ne pas le signer... Il ne devrait pas oublier qui est allé le chercher, qui lui a proposé de l'aider à sortir quelque chose. (Marc Zermati, novembre 87).



FLAMIN' GROOVIES



Cyril Jordan et George Alexander au Bikini, Septembre 87 - Ph. Jean Michel Saut.

venus et je me suis aperçu qu'il avait vendu mes chansons à de gros éditeurs européens. J'ai mis des avocats sur cette affaire.

19 - Ton meilleur souvenir de Flamin' Groovy pour terminer ?

C.J. - C'est en 82, quand j'ai eu l'occasion d'assister au mixage de l'album des Ramones par Phil Spector, et quand j'ai rencontré la femme de Brian Wilson. Dave Edmunds, Phil Spector et Brian Wilson sont mes producteurs favoris de tous les temps.

Antoine MADRIGAL

(1) - Pendant l'été 66, Jordan part en Hollande. Le groupe se met en veilleuse et George Alexander s'intègre aux Whistling Shrimp, dont Danny Mihm est le batteur. Tous se retrouvent au retour de Cyril. Les Flamin' Groovies sont nés, avec : Roy Loney (chant), Cyril Jordan (guitares), Tim Lynch (guitare), George Alexander (basse), et Danny Mihm (batterie) qui remplace Ron Greco.

(2) - En 1980, à l'initiative d'Underdog, les Groovies rentrent au Gold Star Studios de Phil Spector. Un album est annoncé. En fait, tout ce qu'on en voit alors est un single : "River deep, mountain high"/"So much in love". Deux ans plus tard, on retrouvera ces titres, augmentés de trois inédits des mêmes sessions sur le mini-album *Gold Star Tapes*.

(3) - Paul Zahl a joué dans SVT, aux côtés de l'ex-Jefferson Airplane et Hot Tuna, Jack Casady, et d'un certain Brian Marnell, mort d'overdose il y a deux ans et à qui *One Night Stand* est dédié. Zahl a ensuite fait partie des Yanks, en même temps que Jack Johnson, avec lequel il rejoindra les Groovies. Johnson a par ailleurs joué avec Roky Erickson et Peter Wolf.

DISCOGRAPHIE

● 33 tours :

- Sneakers (10", Snazz, 68. Réédité sur Skydog, puis Line)
- Supersnazz (Epic, 69. Réédité sur Fan, puis Edsel)
- Flamingo (Kama Sutra, 70)
- Teenage Head (Kama Sutra, 71. Réédité en même temps que le précédent sous forme d'un double album)
- Shake Some Action (Sire, 76)
- Now (Sire, 78. Réédité la même année avec deux morceaux supplémentaires, différents selon les versions anglaises ("Blue turns to grey", "When I heard your name") et américaine ("Blue turns to grey", "Paint it black")
- Jumpin' In The Night (Sire, 79)
- One Night Stand (Aim, 86)

● Compilations, semi-bootlegs et tout ce genre de choses :

- Still Shakin' (Buddah, 76. Des titres extraits de Flamingo et Teenage Head, plus huit inédits en provenance des mêmes sessions)
- Slow Death - Live (Lolita, 83). Enregistrement d'un concert donné au Fillmore West le 30/06/71. Paru aux USA sous le titre *Bucketfull Of Brains*)
- The Gold Star Tapes (Skydog, 83. Cinq morceaux)
- Studio '68 (Eva, 84)
- Studio '70 (Eva, 84)
- Live At The Whisky A Go-Go '79 (Lolita, 85.

Concert du 17/08/79

- Roadhouse (Edsel, 86. Compilation de titres de Flamingo et Teenage Head ; pas d'inédit)

● 45 tours :

Seuls les disques comportant des inédits sont mentionnés.

- Slow death / Tallahassie Lassie (United Artists, 72)
- Married woman / Get a shot of rhythm'n'blues (United Artists, 72)
Réédité sous forme d'Ep en même temps que le précédent)
- Grease - Let me rock / Dog meat / Sweet little rock'n'roller / Slow death (Skydog, 74)
- Alive Forever (More Grease) - Jumping Jack flash / Blues from Phillis (Skydog, 74. Réédité en même temps que le précédent sous forme de 12")
- You tore me down / Him or me (what's it gonna be?) (Bomp, 75)
- I cant' explain / Little queenie (Skydog, 77)
- Paint it black/Feel a whole lot better / Shake some action (12", Sire, 78)
- Absolutely sweet Marie/Werewolves of London /Next one crying (Sire, 79)
- River deep, mountain high/So much in love (Underdog, 81)
- Way over my head/Shakin' (Aim, 86)
- Shake some action/What you want me to be /She satisfies (flexidisc donné avec le n° 1 du F.G.'s quarterly, 87).
- Thanks John (flexi-disc donné avec A Bucketfull Of Groovies, livraison spéciale - et indispensable - de Bucketfull Of Brains, 87)
- Jumpin' in the night/Livin in the USA (single donné avec le n° 2 du F.G.'s quarterly, 87)

STEVE DIOR, ÇA VA FORT:



En tout cas mieux que pendant la retraite forcée d'où le London Cow-boy émergeait il y a peu pour une série de concerts. Notre reporter était là pour qu'on lui raconte tout, de "Night Life" à "Blue Murder".

"Steve Dior est fou !"
(Steve Council)
"Et toi, t'es bourré !"
(Steve Dior)

C'est hilarant, les causes perdues... En épicerie fine, ça donne un dépôt de bilan, par ici le Tribunal de Commerce et bonsoir le Cid-Unati. Dans le rock'n'roll, des disques qui captent agréablement l'énergie du temps, deux ou trois concerts qui donnent soif, ça fait des cultes. Et des : "Oh, bien sûr, ses disques... mais, au moins, lui est resté INTEGRE !". A ce compte-là, il est vraiment très culte, Steve Dior, avec sa faune de pirates, mal embouchés dans leurs guenilles, mais qui prennent garde à ce qu'on ne leur pince pas le nez, des fois qu'il en coule du lait ! L'autre soir, il y en avait même un qui arborait une croix gammée sur un gilet à la Malicorne. En 1987 ! Et que je te rote dans le micro, et que je te bavouille de la mousse comme n'importe quel supporter de football devant son tube cathodique blafard... Mais la vie est ainsi faite que nous, de l'autre côté des cordes du ring, on avait envie d'applaudir à tout rompre ces clowns tristes, non pas parce qu'ils étaient pitoyables, mais bien parce qu'ils essayaient de nous donner un bout de bon temps. D'ailleurs, on s'est pas gêné. Comme on ne se gênera pas pour rembobiner la bande sur le passé des London Cowboys, une rasade d'histoire, et quelques déclarations lapidaires de leur leader. Parce qu'on a l'air de ricaner comme ça, de les prendre de haut, mais faut bien reconnaître qu'à la fin de ce concert-là, on pouvait sans honte frapper sur l'épaule du voisin en s'exclamant : "Bon sang, ils tiennent encore la route, pas vrai ?".

Et les débuts de l'histoire ne datent pas de la dernière pluie.

1978, La Grosse Pomme, tout le monde est intelligent, ou fait semblant, et la vie a tous les aspects d'un outrage quotidien. Steve Dior - Ouais, c'est loin tout ça... Parfois, j'ai du mal à me rappeler... Il y avait ces deux clubs qui faisaient bien bouger la ville, le CBGB' et le Max's Kansas City. Avec Barry Jones, on venait de quitter les Heartbreakers qui avaient fait l'"Anarchy Tour" des Sex Pistols. Au mois de mars, exactement, on a traversé l'Atlantique pour compléter la formation des Idols, où l'on a retrouvé Jerry Nolan et Arthur Kane. Les Idols, c'était quelque chose, à l'époque, on animait toutes les soirées ! Et on a joué avec des pointures comme Chris Spedding ou Robert Gordon. Sans compter bien sûr ces putains de concerts avec Sid Vicious, les derniers qu'il ait assurés en fait... (et dont on peut retrouver trace sur l'album The Sid Sings). Mhmmmm... Ça fait dix ans tout ça, et lorsque j'entend Sid chanter "My Way" à la radio, ça me donne envie de chialer... J'ai joué avec lui, et c'était un putain de brillant musicien, un gars fantastique... Euh... sa fin a été plutôt... triste... Mais, bon, pour ce qui me concerne je considère que j'ai toujours été bon, et je ne regrette rien de ce que j'ai fait à l'époque. Même les Idols, qui ont été un bon

LONDON COWBOYS

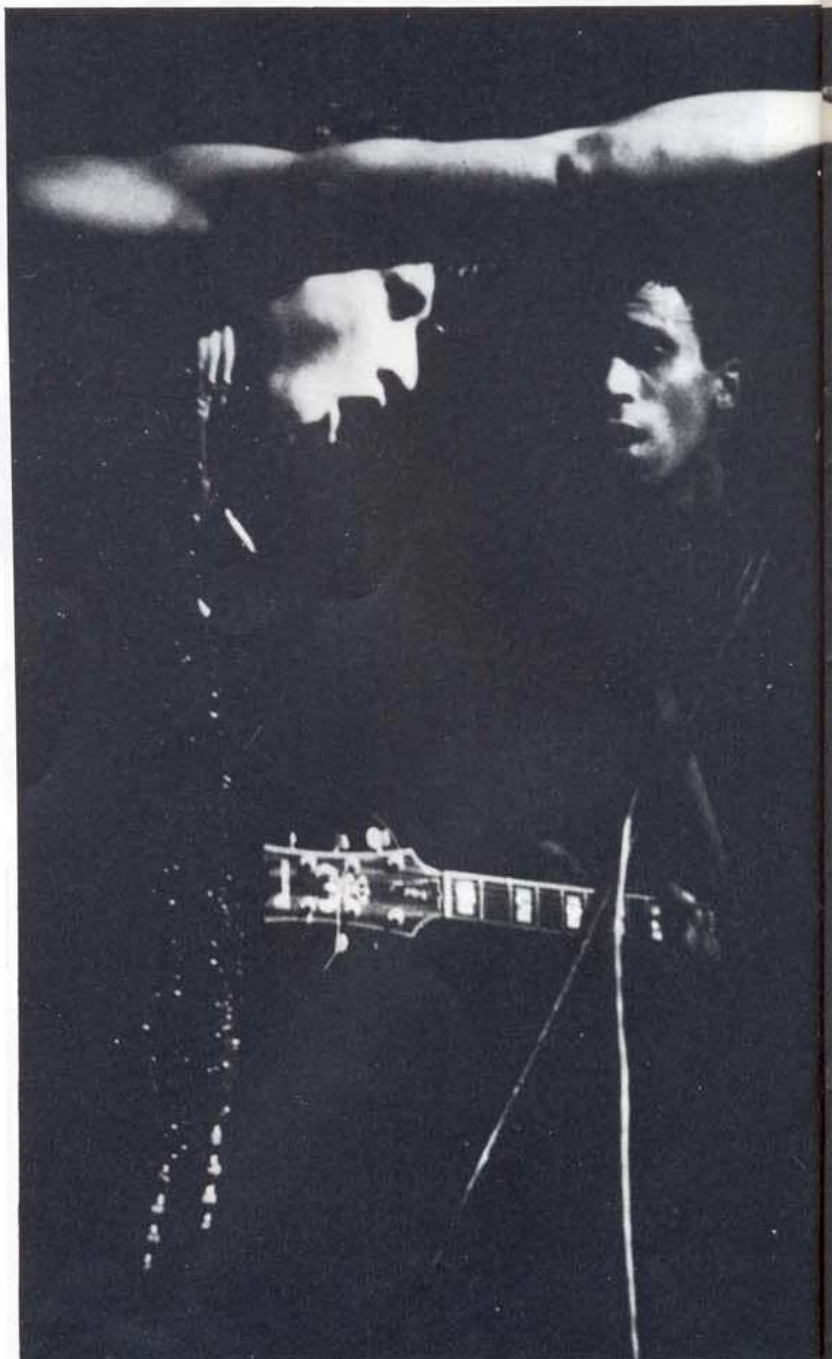
groupe, mais qui n'ont jamais eu de chance véritable. D'ailleurs, on joue toujours les titres du 45 t. sur scène !

Ce single, il fallait bien le promouvoir. Dior/Jones repartent donc en Angleterre, où ils attendent en vain Nolan. Pour Dior, les impératifs alimentaires et plus prestigieux s'entremêlent inmanquablement : trouver une maison de disques, décrocher un contrat à n'importe quel prix, puis manger et faire la musique qu'il aime...

S.D. - Dès le départ, le single "Night Shift" a eu une seule raison d'être : me permettre de décrocher un contrat. J'étais vraiment prêt à tout pour ça ! Même à ce genre de concessions... De toutes façons, à l'époque, les compagnies n'aimaient pas le rock'n'roll (ah bon, et ça a changé ?) et il fallait proposer quelque chose de différent, alors pourquoi pas un disco-song ? Et je vais te dire une bonne chose : j'ai décroché le contrat ! J'ai rencontré votre rocker, là, Marc Zermati, qui a sorti nos disques : Ça s'est fait tout simplement : il est venu à Londres ; nous avons discuté autour d'une tasse de thé (sic) et voilà ! Et dans les discothèques parisiennes, avec notre second 45 t., "It Never Ends" on a eu deux tubes d'affilés ! Ça se passait en janvier 81, et je m'en souviens, on avait même décroché un contrat chez Double Dee Records, le label de Dave Dee, mais si, tu sais bien, ce groupe sixties au nom invraisemblable, Dave Dee, Dozy, Beaky Mick & Tich !

La Zermati's family, à savoir Underdog Records, maintient à flot les London Cowboys, et leur offre à la fin 81 trois jours aux Park Gates Studios de Hastings. Sessions explosives, puisque si l'ex-Generation X Tony James et le Clash Terry Chimes épaulent Dior et Barry Jones tout du long, le chanteur Russel K. quitte le navire en cours d'enregistrement. Un accouchement avec douleur pour un album, *Animal Pleasure* qui reste dans les annales comme l'un des grands disques de rock de ce début de décennie. On peut même lire dans une presse louangeuse : "Un groupe, un seul, peut mettre en marche un mouvement, et ce sont les London Cowboys"... "Si le rock'n'roll semble moribond à Londres, il a encore quelques soubresauts"... "Ces jeunes gens montent au rock comme on va voir une pute : en bandant" (eh ben !). Et c'est vrai qu'avec ces pépites de plaisir immédiat, ces hymnes au sexe, ses élégies au mythe James Dean ou son humour anti-français, "Animal Pleasure" reste bien protégé du temps, comme une succession de petites giclées d'éternité. Un album à écouter et à réécouter encore...

S.D. - Je ne réécoute jamais, JAMAIS *Animal Pleasure*... Y'en a marre de ces trucs sortis il y a six ans ! On continue à jouer ces titres sur scène, mais bon sang, ce qui m'intéresse, ce sont mes nouvelles chansons, les choses sur lesquelles je travaille maintenant, le projet de mon album à sortir en mars... Je n'aime pas parler du passé... Bon sang, comment peut-on penser que je n'ai pas évolué depuis tout ce temps ? Tiens, regarde simplement ma voix : elle est devenue beaucoup plus grave qu'à mes tous débuts, et elle me permet vraiment de faire la musique que je veux. Tu sais ce que j'aimerais ? Blaam ! Pénétrer le marché américain, avec une musique plus dure. Attention : pas du heavy-metal, car je n'aime pas ça, mais du rock'n'roll, du bon rock'n'roll des années 80...



LONDON COWBOYS



Pourtant, les années 80, après le départ en fanfare d'*Animal Pleasure*, vont aller en se ratatinant progressivement pour Steve Dior et sa bande. Eux qui abordaient la scène comme de véritables bestioles sauvages, donc incapables de discipline, eux qui

avaient réussi une sorte de jack-pot, sont incapables d'éviter l'écueil de l'instabilité. Alors que l'aube se lève, riieuse, pour les Lords Of The New Church, que les Real Kids mettent le feu à Boston et à "19", et que les Wild Child font croire l'espace d'un instant et de quelques gigs à un Hexagone rock rageur, la bande à Dior ne devient plus qu'un fatras d'"ex", avec des satellites comme Glen Matlock, Tony Waite ou Robert Lee. C'est l'heure des premières parties de Girl, ou des gigs communs avec le Thunder. Steve et Johnny s'adorent, of course, mais se tirent dans les pattes par micro interposé dès que l'occasion s'en présente : difficile pour Steve d'admettre une paternité aussi... désespérante, et aussi peu porteuse d'espoir. Underdog, toujours à l'ultime périphérie de la banqueroute, se saigne définitivement aux quatre veines pour leur offrir l'enregistrement du mini-lp *Tall In The Saddle* : sept titres de bonne facture, première surprise, et qui ne laissent pas trop de place à la complaisance ou à l'autosatisfaction, seconde surprise. Il y a là-dedans de beaux refrains de scène ("Blue Murder" - ils jouent encore ça de nos jours) et des ballades plus stoniennes que nature ("It Takes Time" n'est pas dénué de grandeur). On se fout catégoriquement que Pete Glass tienne la basse ou Benny Dimassa (?) la batterie, tant le groupe de façon affirmée autour des deux pôles Dior/Jones tourne, parfois même à vide : gouape maligne, guitares matoises et chœurs fûtés, tout cela pour un petit piège rock'n'roll qu'on n'attendait plus. Peu de gens en attente, en fait, puisque le disque se ramasse de façon grandiose, et que les London Cowboys se perdent de nouveau dans un mystérieux espace-temps dont le rock a le secret...

Ils refont surface en 1985 avec un *On Stage*, live comme il se doit, et décevant comme on pouvait le craindre. En fait, lors de sa sortie, plus personne n'a strictement rien à foutre de ce combo par trop erratique, incapable de conserver le même line-up plus de trois mois durant. On note en baillant le retour de Jerry Nolan aux baguettes, l'entrée en lice d'autres mercenaires comme Gerry Laffy, la pauvreté, le touffu général du son, les reprises surprenantes ("Showdown") ou l'héritage enfin revendiqué ("Search And Destroy"), ou quelques gamins batifolant dans le bac à sable des grands frères...

S.D. - Ah, cet album ! Cet album, il me donne envie de hurler ! Dis-moi ce que tu en penses ! Regarde-moi, et fais-moi ta critique, vas-y, je t'écoute ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu hésites ? Tu veux que je te dise ce que j'en pense de ce disque ? C'est un putain d'enfoiré d'album mal branché, voilà ce que j'en pense ! C'est à cause de cet enculé de... (suit un nom incompréhensible... si, si, je vous assure...). Je ne voulais pas sortir ces bandes, ce n'était que de bons petits trucs de répétition, mais ça n'aurait jamais dû sortir ! Et à cause de cet enculé de... (bis) ! Tu comprends, il nous fallait un dernier disque pour clôturer notre contrat, alors il est sorti, mais je t'assure que...

Exit les London Cowboys, par la (petite) porte de derrière du ranch. A ce moment-là, ce n'est pas que personne ne soit prêt à parier le moindre cent sur leur avenir, c'est tout simplement, et encore une fois, que tout le monde s'en fout... D'où une certaine surprise agrémentée d'une forte dose d'in-

crédulité lorsqu'on les a vus réapparaître en cette fin d'année 87. Explication, please...

S.D. - Ça faisait deux ans que je n'avais pas joué... Car, pour moi, l'urgence des urgences, c'était tout bêtement survivre. Alors, j'ai pris quelques boulots alimentaires, et je n'ai plus mis les pieds dans aucun concert... Oh, c'est sûr, je me faisais chier, mais je ramassais un paquet de blé. Et puis, progressivement, mon caractère a changé. Je me suis dit que la vie était trop courte, ou qu'on avait qu'une seule existence, enfin, une connerie comme ça, et j'ai remonté ce groupe... Steve Council est à la basse, ça fait un paquet de temps que je le connais et que je joue de façon intermittente avec lui, 83 il me semble... A la batterie, nous avons Monsieur Stick, qui était avec les Baby Sitters. Et aux deux guitares les frères Kennedy, Peter et Kid : ils ont joué avec Steve Jones des Sex Pistols, ou Jimmy Pursey de Sham 69, mais jamais dans une optique professionnelle, tu vois... quant à Barry Jones, il ne joue pas en ce moment avec moi, mais nous sommes toujours ensemble, même si ce n'est pas d'un point de vue musical : nous avons pris deux directions différentes, mais il reste un très bon musicien à mes yeux !

Dernier flash, dernier éclair de lumière blanche dans les pupilles écarquillées de Dior, avec ce retour à la case départ, et, toujours, ce mulâtre malin de Barry Jones en éminence grise...

S.D. - Oui, c'est avec Barry que j'ai monté ce nouveau label, Radioactif, preuve que tout n'est pas terminé entre nous ! Nous avons donc sorti ce maxi 45 t. qui aurait pu être mieux, si nous avions eu plus d'argent pour le réaliser ! Et il y a donc cet album à venir... Mais mon grand projet, c'est de m'expatrier... La Grande-Bretagne est complètement pourrie, aujourd'hui... Los Angeles est un endroit plus agréable. Je pense donc m'installer aux USA, l'année prochaine, à la sortie de l'album... Peut-être à New-York ou L.A., mais j'en ai vraiment assez de Londres ! Pour l'instant, les London Cowboys remontent doucement la pente, en repartant sur une petite échelle, des clubs modestes : ne pas tourner pendant deux ans, c'est long ; les gens finissent par l'oublier...

A savoir s'ils oublieront ses prestations un peu low budget, certes, mais suffisamment écumantes pour rappeler que Dior n'a jamais démerité, et que son parcours pathétique - un flambeau à reprendre, un rock bonne conscience (tant qu'ils sont là, c'est qu'on n'a pas encore trop vieilli...) et le mirage d'une possible reconnaissance - est après tout partie intégrante de la musique qu'il aime. On n'est pas à la Scala, et lorsqu'il montera à l'assaut de la scène dans quelques secondes, ce sera aussi, pélican en voie de disparition, pour nous offrir ses entrailles. Reste-t-il une part de rêve ?

S.D. - Tu sais, les rêves... Mon père disait que ça portait malheur d'en parler ! Pourtant, c'est vrai, j'aimerais écrire des musiques de films, travailler avec des gens comme John Barry... Le rock'n'roll est devenu une affaire de spécialistes. Par contre, qui n'aime pas le cinéma ? Tous ces vieux films... Tu sais, mon idée du bonheur, ce sont ces dimanches après-midi où, après le déjeuner, tu t'offres un bon vieux Humphrey Bogart... Ou alors, un "macaroni", avec votre Lino Ventura... C'était un bon acteur...

Christian LARREDE

L'ASILE DE L'AME



Le magnétisme d'un groupe comme Hüsker Dü devait forcément exercer son attraction à proximité; basés à Minneapolis, Soul Asylum se trouve dans le périmètre d'activité maximum. Mais à l'Asile de l'Ame, on ne se contente pas d'une seule influence, on prend toutes les cartes: hard core, punk, freak, speed metal, country; plus on est de fous...

Loud Fast Rules qu'ils se sont appelés pour commencer, et si le nom a fait long feu, ils ont gardé le principe en tête. Soul Asylum fonce! Rock ravageur, où s'entremêlent hardcore, heavy metal, country et même quelques zestes de funk. Ils viennent, eux aussi, de Minneapolis et sont en train de se tailler une place de choix entre Hüsker Dü et les Replacements, les combos rois de la cité princière. Deux groupes qui leur font parfois encore un peu d'ombre, en particulier les premiers nommés, avec qui ils partagent une certaine similitude d'expression, ajouté au fait que Bob Mould, le grassouillet de Hüsker Dü, a produit une bonne partie de ce que Soul Asylum a gravé. Mais le guitariste Dan Murphy, aura vite fait de balayer, d'un revers de main tranquille, ces quelques arguments: "Ce que les gens réalisent mal, c'est qu'on est là depuis six ans. Quand on a commencé à jouer en 81, les Replacements étaient très différents, Hüsker Dü aussi; ils étaient les derniers à nous influencer..."

La chose apparaît assez clairement à l'écoute de *Time's Incinerator*, K7 récapitulative, faite de bric et de broc, chutes de studio, morceaux live et démos où Soul Asylum fait preuve d'une largesse de goût qui peut laisser rêveur. On y retrouve pêle-mêle, les Monkees (le galopant "Going down") et James Brown (une lecture épaisse de "Hot pants"); plutôt raide du collier, "Cocaine blues" de Johnny Cash et un "Ramblin' rose" expédié à la vitesse du son. Il paraît même, qu'ils vont, sur scène, jusqu'à refaire "Seasons of wither", plage pompeuse du second Aerosmith. La bande se clôt sur "Soul asylum", le morceau, curieux mais faiblard, remontant à l'époque Loud Fast Rules, puis vite rayé du répertoire, mais dont le titre leur permet un second baptême destiné à éviter une assimilation trop hâtive avec ces centaines de gangs hardcore fleurissant aux quatre coins du nouveau monde. Même si Murphy et les trois autres ont de sérieux arguments dans le secteur, ils sont bien plus que ça. Avec trois albums, une K7 et un single dans leur escarcelle, ce qui est peu et beaucoup à la fois, on a largement de quoi jauger leur envergure. Le groupe est certainement le plus beau fleuron de la couronne Twin Tone (leur label) depuis le départ des Replacements chez Sire et la semi-retraite des Slicker Boys, en même temps qu'un des jeunes groupes américains les plus pointus du moment aux côtés des Butthole Surfers, Red Kross, Squirrel Bait et autres Big Black, la génération montante !!

C'est deux ans après ce tumultueux départ que Soul Asylum fait ses grands débuts studio, à Minneapolis, avec l'assistance amicale de Bob Mould. Le résultat, *Say What You Will* ne fait pas dans la dentelle, qui rappelle parfois le trio frère par son aspect aussi urgent que vindicatif, rythmes en fusion, pour guitares incandescentes. Pirner et les trois autres, pour leur premier jet, définissent de la plus brute des manières, les règles de leur jeu. Rock spasmodique traversé par la voix agacée de Dave Pirner, le genre de truc qui ne laissera personne indifférent. Ça passe ou ça casse, mais ce n'est certainement pas fait pour du fond sonore. Trop de vie et d'humeur là-dedans. Une musique dévoreuse et conquérante.

Début 85, Pat Morley, le batteur baisse les bras, laissant le groupe au repos forcé presque un an durant, jusqu'à ce qu'ils rencontrent Grant Young, un frisé rigolard, qui se laisse convaincre de devenir leur nouvelle force motrice bien aidé en cela par Karl Mueller que sa fonction, essentielle, de bassiste n'empêche pas de vocaliser à qui mieux mieux avec l'ami Murphy. Ne vous attendez pas pour autant à Crosby, Still & Nash, même si Dave Pirner, et la folle chevelure blonde qui lui bat les épaules, aurait fait un flower children de première qualité. Est-ce bien un hasard si l'interview avinée qui clôt la première face de *Time's Incinerator* se fait avec "Somebody to love" du Jefferson Airplane en fond sonore.

L'inactivité du groupe sème, ceci dit, un sérieux trouble chez Twin Tone, et le label se fait un peu tirer l'oreille pour la suite des opérations, ne revenant sur sa méfiance qu'à l'écoute de "Tied to the tracks", single superbement ficelé avec, toujours, l'ombre rondelette de Mould dans la pièce aux consoles. "Tied to the tracks" fait preuve d'une sophistication qui, même relative, achève de convaincre le staff du label et par là même des milliers de personnes aux States où *Say What You Will* avait reçu un accueil plus qu'honnête. La face B, "Long way home", avec son cortège de guitares ronflantes et son drumming fanfaron est aussi une pièce de choix, où s'entrechoquent, coléreuses, les voix des trois garçons. Un titre qui ne sera pourtant pas retenu pour *Made To Be Broken*, le second trente du groupe que Twin Tone, définitivement débarrassé de ses réticences, leur recommande d'enregistrer avec la plus grande célérité.

Fin 85 donc, Soul Asylum, accompagné de Mould et de l'ingénieur Steve Fjelsstad (sound-wizard local qui a déjà fait beaucoup pour les Replacements), s'installent pour quelques temps au studio Nicollet, célèbre boîte à bandes des Twin Cities. Il en résulte onze titres qui vont, une fois pour toutes, établir Soul Asylum dans la longue liste des groupes de talent. Originellement prévu sous le titre de *Coyote Love*, le disque s'est finalement appelé *Made To Be Broken* d'après le cinquième de ses morceaux, un truc qui colle à la réalité, tout au moins à leur réalité comme l'explique Dan Murphy: "C'est à propos des vans et de tous ces trucs. On dirait qu'à chaque fois qu'on essaye de faire quelque chose, y a un machin qui déconne. Alors on s'est dit que c'était un nom qui en valait bien un autre pour l'album. Un peu comme le slogan des réparateurs Dodge, "Fait pour se casser"... "L'album s'ouvre sur le majestueux "Tied to the tracks", judicieuse introduction à une dizaine de pages où l'épique côtoie le flamboyant, guitare en survoltage, les bases restant les mêmes. Mais la différence se fait dans l'écriture, plus riche, mûrie, où le piano fait de remarquables apparitions (ship of fools, ain't that tough). Murphy et Pirner peuvent aussi un temps stopper le pilonnage pour ciseler une intro étonnante d'invention, "Another day, another world". On a sou-



vent utilisé le terme country punk, à tout propos, ces dernières années. "Made to be broken" le titre, mérite lui, totalement l'appellation, même mention pour "Never really been", frais et sautillant, acoustique pratiquement d'un bout à l'autre, où Pirner au chant fait montre d'une belle émotion. Les fans hardcore déroutés vont quand même en avoir pour leur argent dès le début de la face 2 avec "Whoa" tout en turbulence, "New feelings" vaut aussi son pesant de sauvagerie, ce qui n'empêche pas nos loustics d'y développer discrettement quelques belles harmonies vocales. "Growing pain" bâti en syncopes est une autre curieuse démonstration de ce que peut faire Soul Asylum, avec quelques relents seventies dans les riffs que n'aurait pas dédaigné un Mott The Hoople par exemple. "Lone rider" démarré dans la tourmente, se paye un petit détour vaguement jazzy. Et la quintessence du groupe semble résumée dans le dernier titre "Ain't that tough don't it (make your troubles seem small)", petit chef-d'œuvre de construction qui devrait rassembler en un cri unanime tous les amis des rythmes, quels qu'ils soient. Et si les économiquement faibles ne doivent acheter qu'un Lp de l'Asile de l'Ame, *Made to Be Broken* assurément, est celui-là.

La presse indépendante américaine ne s'y trompe pas, qui en fait un des disques les plus acclamés, et de Soul Asylum une des étoiles montantes du rock radical. Parallèlement à cet accueil, Hüsker Dü leur offre la première partie d'une tournée, où plus d'un mois durant ils peuvent se frotter à un public nombreux et plutôt bienveillant à leur égard. Dan Murphy : "C'était vraiment super, la meilleure chose qu'on ait faite, tout était parfaitement organisé et on a vraiment joué devant du monde, ça nous a réellement beaucoup aidé. "Mais appliquant le vieux dicton "aide toi et le ciel t'aidera" Soul Asylum transformera cha-

cun de ses passages en quelque chose d'émotionnellement très fort et ce faisant difficile à oublier. Comme l'écrira un rock-critic américain, sur scène ils ont l'air chez eux, au point que tout le monde s'accorde à dire que leurs disques ne rendent qu'imparfaitement la fièvre de la plupart de leurs titres. Nous, en attendant mieux, on fait avec, et ce n'est sûrement pas le dernier en date qui me fera lever le pied sur le chemin de l'enthousiasme. *While You Were Out* se présente sous une drôle de pochette au réalisme vaguement onirique, qui rappelle dans la forme, le graphisme propagandiste des pays de l'Est (sauf que là-bas on doit rarement voir surgir sur une estrade, comme un diable d'une boîte, une blonde au corps généreux mais fatigué, vêtue de ses seuls sous-vêtements). Mais rien de sexiste là-dedans (ha bon ! n.d.M.), la clé à molette fermement tenue dans un poing haut levé, indiquerait même plutôt le contraire. Si ce troisième Lp n'a pas la rutilance spectaculaire du précédent, il a pour lui une unité dont l'absence était peut-être le seul défaut de *Made To Be Broken*. Mould ce coup-ci a cédé sa place à Chris Osgood, mais fondamentalement, ça ne change pas grand chose. On note un assagissement assez net côté tempos, mais Pirner et Murphy continuent aux guitares à cracher le feu (freaks, carry on), "No man's land" apporte la contribution country et "Crashing down" et ses grattes en piqué, aurait pu, en simple, faire un successeur plus que digne à "Tied to the tracks". "The judge" sonne comme du Aerosmith (encore...) punk et juvénile, tandis que "Sun don't shine" qui oscille entre speed-core et ballade givrée, est un exemple parfait des espaces vierges que commencent à défricher des groupes de ce tonneau. Comme un filet de vent frais dans une cave moite ! Il faut entendre "Closer to the stars" et sa rythmique montée sur roule-

Ph. Rocco Cipollone

ment à billes, "Never too soon" au refrain exaspéré ou le rageur "Miracle mile", l'une des rares contributions de Dan Murphy. Dave Pirner écrivant la grosse majorité des titres de Soul Asylum, qui peut passer du tricotage heavy d'un "Lap of luxury" à une complainte geignarde et bluesy, "Passing sad daydream" qui traîne sur plus de six minutes, un académisme rapidement balayé par le feeling des acteurs, à commencer par Pirner, chanteur limité, mais à poigne, le genre à se vider les tripes sur le bout de scène qui lui sert d'exutoire.

Une histoire banale en somme, quatre petits gars du Midwest qui font disques réjouissants et concerts mémorables, sans autres contingences que la passion et l'amour du truc. N'ont même pas l'intention de déménager, pour N.Y. ou L.A. ! Des indémodables, avec assez de talent pour que la rumeur, enfin, traverse l'Atlantique. Ils s'appellent Soul Asylum, vivent à Minneapolis et ça a pas l'air pire qu'ailleurs.

Alain FEYDRI

DISCOGRAPHIE

- 45t. :
- Tied To The Tracks (7", Twin Tone)
- 33 tours :
- Say That You Will (Twin Tone)
- Made To Be Broken (Twin Tone)
- While You Were Out (Twin Tone)
- K7 :
- Time's Incinerator (Twin Tone)

PREVISIONS M

Pourquoi chez les Weather Prophets ce besoin de se défendre de leur intellectualisme ? Le temps (le temps ?) n'est-il pas justement le sujet de conversation le plus propice à la réflexion philosophique ? Surtout pour des Anglais.

Rencontre les Weather Prophets fin 87 reste chose simple. Le succès de Mayflower, leur premier album, n'a pas encore changé ces jeunes gens en rock stars paranoïaques.

Pourtant, les faire parler peut s'avérer entreprise laborieuse. La presse spécialisée anglaise ne les a guère ménagés, qui les présente comme des intellos puristes, ce qu'ils se défendent bien d'être. Toute personne qui se ramène l'air inquisiteur et le Sony en bandoulière est donc désormais a priori suspecte. Mais une fois le contact établi, Greenwood, Goulding et Peter Astor se révèlent volontiers diserts, apprenant au passage à l'interviewer que le frère de Greenwood, lui aussi musicien, peut-être tenu pour responsable du hit single tiré de la bande son de "Full Metal Jacket". Ces Prophets là devraient venir prêcher sur nos terres en décembre.

Nineteen - Une légende persistante en France veut que vous soyez originaires de Newcastle. Je crois que la réalité est autre. **Greenwood Goulding** - Effectivement, nous sommes tous natifs de Londres, sauf moi, qui suis du nord de l'Angleterre, mais pas de Newcastle. Quand nous étions plus jeunes Peter et moi avions déjà un groupe. On s'est séparé, et on s'est retrouvé à nouveau pour les Weather Prophets.

Peter Astor - Juste avant les W.P., je jouais avec Dave Morgan (leur batteur) dans un groupe s'appelait The Loft.

19 - Si l'on en croit la presse spécialisée, vos rapports avec Elevation (label qui a publié l'album et leurs deux derniers maxis) ne sont pas au beau fixe.

G.G. - C'est le moins qu'on puisse dire. Nous avons été virés par Elevation et nous sommes aujourd'hui de retour sur Creation.

19 - Quelles raisons à ce revirement d'attitude de la part de votre maison de disques, hormis le fait que vous ne vendiez pas autant que Madonna ?

G.G. - Nous avons eu, à mon avis, un très bon contrat avec Elevation, en termes financiers. Il était évident que nous n'allions pas bouleverser les charts nationaux avec l'album ; en revanche, nous aurions pu nous construire un public petit à petit, disque après disque. Mais les gens d'Elevation ont soudain pris peur pour l'argent qu'ils avaient investi au départ. Ils ont dû penser qu'ils ne le reverraient jamais, et voilà comment ça s'est fini.

P.A. - Elevation en fait, ce n'est qu'une façade de Warner. L'argent, le réseau de distribution, tout ça, cela reste Warner, bref, une major. Et paradoxalement, alors que nous étions sur un label américain, nos disques n'ont pas été diffusés là-bas parce que les gens de Warner attendaient que nous ayons d'abord un hit en Europe. Si nous étions restés chez Creation, nous serions depuis longtemps disponibles aux States.

19 - Vous jouez de plus en plus de reprises sur scène. Est-ce que cela n'aurait pas un peu à voir avec le fait, Peter, que tu as été journaliste ?



METEO



P.A. - Oh, je n'ai jamais été vraiment journaliste. Tout ce que je faisais, c'était des critiques de concerts pour le N.M.E., rien d'autre. Je n'ai jamais passé ne serait-ce qu'une heure dans leurs bureaux, assis devant une machine à écrire.

G.G. - Les reprises, c'est pour le fun. En plus, elles donnent des points de repère au public et apportent un bonus à nos propres morceaux.

P.A. - Si on en fait plus qu'avant, c'est simplement qu'avant on n'en était pas capables. Mais ça n'a rien à voir avec cette image de rats de bibliothèque, ou d'historien du rock, que la presse anglaise nous colle sur le dos. Les morceaux que nous reprenons, ce sont ceux qui nous amusent et qui sont faciles à jouer.

19 - Il y a une nette différence entre votre album qui est plutôt porté sur les mid-tempos et la scène, où vous ne jouez presque que des morceaux rapides.

G.G. - On a un peu peur de jouer des chansons lentes en concert. On en fait quelques unes, "Sleep" et "Frankie Laine" notamment qui, je pense, sont de bonnes chansons ; mais trop de titres lents peuvent tuer un concert. Il est vrai aussi que nous sommes ambivalents : nous avons notre côté disques et notre côté scène.

19 - Parlons de l'album. Est-ce que vous trouvez qu'il vous représente complètement ?

P.A. - Non, pas vraiment. En fait, il sonne un peu plat. Ce n'est pas la faute de Lenny Kaye, mais plutôt la nôtre. A l'époque, nous étions un groupe encore jeune. Lenny nous a vu et a voulu nous couler dans le moule du groupe de rock traditionnel, basse, batterie, deux guitaristes. Ce n'était pas du tout notre optique. Lenny a cru qu'une production simple, réduite, intimiste, était ce qui nous convenait le mieux et, sur le moment, nous étions assez d'accord ; à présent, avec le recul, je ne crois pas. L'album aurait pu être plus risqué, plus expansif, plus coloré... Mais encore une fois, la faute, si faute il y a, vient de nous. J'aurais dû jouer plus de guitares par exemple. Certaines chansons auraient mérité une approche différente. Tous les morceaux ont la même nomenclature : guitares, basse, batterie, alors que nous n'avons jamais voulu être un guitar band. D'ailleurs pour le prochain trente, et dorénavant en concert, je serai le seul à jouer de la guitare ; Oisín va passer à la basse et Greenwood jouera des claviers. La musique que nous aimons n'a jamais vraiment été une musique à guitares dominantes, ou sixties, et il nous est difficile de défendre un style que nous ne ressentons pas complètement. De toute façon, le premier emploi d'Oisín n'est pas guitariste ; il est au moins autant bassiste. Tu sais, quand tu as treize ans, que tu regardes la télé et que tu y vois les Stooges, tu veux jouer de la guitare, c'est naturel. Il nous a fallu pas mal d'années avant d'accepter les synthés par exemple. A présent, on en a un et on va s'en servir. En plus, quand j'avais 17, 18 ans, je ne détestais pas Kraftwerk, alors ?

19 - Le groupe auquel on vous associe le plus, c'est le Velvet qui effectivement n'était pas exactement un guitar band. Il suffit de penser à ce que John Cale pouvait faire avec son violon... Pour en revenir à vos disques, je trouve qu'une représentation plus exacte de ce que vous êtes vraiment est à chercher du côté de vos face B.

P.A. - C'est vrai, et nous avons l'intention d'aller davantage dans cette direction à l'avenir. Sur l'album nous avons trop sacrifié

l'émotion à la perfection. Le disque ne transpire pas assez.

19 - Qu'est-ce qui vous a amené à choisir Lenny Kaye comme producteur ? Son rôle dans Nuggets ou son emploi de guitariste chez Patti Smith ?

P.A. - Ce n'est pas à cause de Nuggets. Je ne crois pas que cela ait eu quelque chose à voir avec Patti Smith non plus, mais maintenant que tu m'y fais penser, il y a peut-être quelque chose de ce côté-là ; j'avais été très impressionné la première fois que je l'avais vue. Quand même, la raison principale pour laquelle nous avons fait appel à lui, ce sont ses productions précédentes.

19 - Est-ce que vous vous sentez proches de certains groupes anglais ou américains actuels, que ce soit par la musique ou par l'attitude ?

P.A. - De beaucoup, oui. New Order, pour la musique et l'attitude ; même si musicalement, on est très différent d'eux, il y a des éléments communs. Les Go-Betweens aussi, les Triffids, mais ça, c'est assez évident, Nick Cave, Primal Scream, les Woodentops... Mais chacun dans le groupe aime en fait des musiques assez différentes. Et même si on ne va pas se mettre à faire du rap, ça ne nous empêche pas d'en écouter et de l'apprécier.

19 - "Mayflower" m'a fait penser à Truman Capote. Est-ce que c'est une de vos références, et plus généralement, est-ce que certains auteurs vous inspirent ?

P.A. - Le seul bouquin de Capote que j'ai lu, c'est "De Sang Froid". Les gens s'imaginent que nous lisons des centaines de livres ; c'est faux.

G.G. - Il aime bien lire des trucs sur T. Rex, avec beaucoup de photos (rires). Personnellement, j'apprécie la poésie française, Rimbaud, Baudelaire. J'ai essayé de lire Genet, mais je n'y suis jamais vraiment arrivé.

P.A. - J'aime bien moi aussi Mallarmé, Rimbaud... Je crois que ce que j'apprécie surtout chez un auteur, c'est la simplicité. Quand tu es jeune, tu lis ces trucs de Lautréamont et du te dis : formidable ! Mais c'est aussi très sécurisant quand tu sais que tu vis chez tes parents et que le dîner va être servi.

19 - Il semble que beaucoup de vos chansons aient en commun sinon un même thème, du moins certains éléments qui reviennent souvent : la pluie, le vent. Un hasard, ou quelque chose de délibéré ?

P.A. - Dieu sait. Je n'analyse jamais beaucoup de ce que je fais. Peut-être est-ce par fainéantise. Ou alors une plaisanterie...

"Why Does The Rain" est aussi une parodie des chansons soul des années 60 où tous les malheurs du monde te tombent dessus en même temps ; je pense au superbe "Love Live And Money" de Little Willie John.

19 - Avez-vous des préoccupations religieuses ?

P.A. - Oui et non. Tu poses sans doute la question parce que certaines chansons ("Almost Prayed", "Faithfull", "Mayflower"...) y font vaguement référence, mais en fait je suis complètement athée. Ce que je peux dire, c'est que je suis une personne pour qui la morale a une certaine importance et qu'en ce sens, le disque doit en porter les traces.

19 - Quel est le dernier disque que vous ayez acheté ?

G.G. - Sugarcubes, le 45i.

P.A. - Le Sugarcubes aussi, et le dernier Richard Thompson.

Pascal DUPUY

QUAND LE REVE SE FAIT REALITE



Il y a deux ans: Dream 6; Concrete Blonde, aujourd'hui. Il aura suffi que le trio de Johnette Napolitano change de nom pour que le succès commence à pointer le bout de son nez. Et un groupe de plus from L.A.

58

Il y a des groupes comme ça, qu'on aime bien, mais sur les chances desquels on ne parierait pas un kopeck démonétisé. Dream 6 était du nombre : leur six titres de fin 85 était incontestablement attachant, mais tirait par trop ses cartouches dans toutes les directions en même temps pour qu'on lui prédisse un grand avenir commercial. Même pour ceux qui les aimaient bien, Dream 6 n'était jamais qu'un autre groupe de L.A., sans image bien marquée, sans management aux dents aiguës, avec en tout et pour tout à son actif ce (bon) mini-album, paru sur leur propre label parce que personne d'autre n'en avait voulu. Tout ce qu'il leur restait à faire, était d'aller demander l'asile à quelque maison de disques française au grand cœur (Madrigal s'y était collé et en a semble-t-il vendu quelques milliers d'exemplaires par ici).

Et puis, il y a quelques mois, surprise, on apprend la signature du groupe pour IRS, leur changement de patronyme en Concrete Blonde, puis la sortie d'un nouvel album, accompagnée des vidéos et des tournées promo qu'un label à moyens peut payer à ses artistes. Là-dessus, la critique accroche et, après les longues années de vaches plus que maigres, le groupe décroche un début de succès auquel eux-mêmes ne croyaient plus guère.

Miracle de marketing sans doute, et du merveilleux savoir-vendre des gros labels dont on ne dira jamais assez le talent et le dévouement dès lors qu'ils sentent les bénéfices derrière la prochaine chanson. Parce que, si l'accueil fait à l'album de Concrete Blonde n'a rien d'injustifié, son petit prédécesseur en aurait mérité au moins autant (c'est peut-être ce que se dit également IRS qui vient d'en racheter les droits) tant les deux disques ont été assemblés à partir des mêmes ingrédients. Johnette Napolitano signe toujours le même genre de chansons, tendres, voire maternelles, ou brusquement agressives, la guitare lourde de Jim Mankey donne toujours la coloration d'ensemble, et la production a de nouveau été confiée à son frère Earle, l'accoucheur de quelques-uns des meilleurs vinyls de la weird pop angeleño de ces dernières années. Même les points faibles se retrouvent pratiquement identiques, d'un millésime sur l'autre, notamment un certain manque de direction qui fait que les meilleurs morceaux (cette fois-ci "Still In Hollywood" et son énergie à l'emporte-pièce, le proto-hard "Your Haunted Head", et surtout "True" et "Cold Part Of Town" deux exemples de ce dont est capable Miss Napolitano à son meilleur niveau) débouchent sur des titres plus contestables (reprise inattendue - et pas très réussie - du "Beware Of Darkness" de George Harrison) voire franchement ennuyeux ("Dance Along The Edge", qui devrait pourtant être retenu pour le deuxième single extrait du trente). Seuls changements notables en fin de compte, les longueurs de cheveux de Jim et Johnette, ceux de l'un gagnant du terrain alors que l'autre renouait avec les coupes punk de ses débuts.

Concrete Blonde. De g. à d., Harry Rus-hakoff, Johnette Napolitano, James Andrew Mankey.

Pour ceux qui auraient raté le début du film et qui se demanderaient de quoi qu'on cause : Johnette et Jim se sont rencontrés il y a quelques six ans, quand tous les deux bossaient au Gold Star Studio de Leon Russell. Johnette est une ex de Steve Wynn, Jim a fait ses classes au sein des early Sparks aux côtés de Bruder Earle (ce qui indiquera au forts en maths que Concrete Blonde n'est pas vraiment un groupe de teenagers), Harry Rushakoff est la montagne velue qui a remplacé Michael Murphy derrière la batterie. Envoyez la première bobine.

Nineteen - Comme l'Ep de Dream 6, l'album de Concrete Blonde a été co-produit par Earle Mankey. Ça facilite les choses d'avoir un producteur dont le frère fait partie du groupe ?

Johnette Napolitano - Laisse moi te dire, Frank, que ça a été une expérience douloureuse ce disque. Je n'en dormais pas la nuit à force d'avoir ce son de grosse caisse dans les oreilles. Ceci dit, tu as raison : travailler avec Earle nous a beaucoup simplifié la tâche. Il sait nous parler, trouver les mots qui nous convainquent.

Jim Mankey - Il avait fait l'Ep gratuitement, mais l'album réclamait davantage de temps et, cette fois, nous l'avons payé.

J.N. - C'est son gagne-pain après tout. Chaque fois que nous lui demandions une heure, c'était une heure qu'il aurait pu passer à travailler pour un client. Et je pense que les disques qu'il a fait avec les Long Ryders, Droogs, et Three O'Clock sont les meilleurs que ces groupes feront jamais.

19 - Qu'est-ce qui a amené votre signature par IRS ?

J.N. - C'est un vieil ami à moi qui bossait chez eux, qui a fait passer une de nos bandes à Miles Copeland. C'était des démos qu'on avait faites pour quelqu'un d'autre, et on n'attendait pas grand chose d'IRS. En fait, on avait presque oublié que Miles avait cette bande quand il nous a appelé. Ça a été une vraie surprise parce qu'il a la réputation de ne pas aimer grand chose. Je l'ai rencontré et il tenait absolument à ce que le disque sorte chez lui. On l'a donc terminé, les démos en question servant de base. On a fait ça assez lentement parce qu'on avait nos jobs dans la journée et qu'il fallait enregistrer la nuit.

Pour ce qui est du changement de nom du groupe, ce n'est pas Miles qui l'a imposé. Il l'a tout au plus suggéré parce qu'il trouvait qu'il y avait vraiment trop de "Dream" bands en circulation. Entre Dream Academy, Dreams So Real, etc..., les attachés de presse ne s'y seraient pas retrouvés. On a cherché un moment sans rien trouver et puis, il y a eu un dîner chez un ami commun, ou Michael Stipe était présent. Il a proposé "Concrete Blonde" et on a sauté dessus.

19 - En partie à cause de l'étendue de ta voix, vous avez eu des difficultés à vous intégrer à la scène punk de L.A. à vos débuts. D'un autre côté, on vous associe souvent au Paisley Underground à cause de vos liens avec les Long Ryders et le Dream Syndicate, mais je sais que tu n'apprécies guère ce rapprochement. Et vous voilà, en termes de ventes, en train de dépasser les groupes punk et les groupes paisley.

J.N. - Le fait est que, depuis que nous existons, nous avons toujours été à cheval sur deux générations de musiciens. D'un côté, je ne pense pas que nous ayons grand chose à voir avec les Long Ryders, et la seule raison

pour laquelle on nous associe avec le Dream Syndicate, c'est que j'ai vécu avec Steve (Wynn) pendant deux ans. Nous sommes les meilleurs amis du monde, mais il n'y a jamais eu de lien musical entre nous. Les débuts de Dream 6 se situent après l'émergence de X et de la scène du Masque, et avant qu'on entende parler des Paisley bands. Les gens de X sont un peu plus vieux que nous, le Dream Syndicate et consorts un peu plus jeunes. Nous avons fait nos premiers pas dans le vide qui a séparé ces deux mouvements. Il n'y avait aucune scène à laquelle s'associer et à l'époque, c'était assez frustrant. A L.A., personne ne va voir un groupe dans un club. Pour que les gens se déplacent, il faut qu'ils sachent qu'avec tel groupe, marche tel style de fringues, et qu'en allant le voir, ils retrouveront leurs amis habillés de la même façon qu'eux. Nous n'avons jamais eu droit à cela et quand nous passions au Whisky, au Bla Bla Café, chez Wongs East ou West, on avait généralement des soirées difficiles.



Aujourd'hui, nous en sommes à un point assez critique. La position est dure à tenir. D'un côté les gens de l'underground nous en veulent à mort parce que nous avons signé avec un label comme IRS et que nous sortons des vidéos ; de l'autre quand nous passons dans les grosses stations de radios, on sent bien, à la façon dont ils nous regardent, qu'ils préféreraient être en face de Robert Palmer ou de quelqu'un comme ça. A leurs yeux, on est encore des merdeux. Ceci dit, je te dirai que je préfère nous voir dans ce genre de situation plutôt que de tomber clairement dans une ou l'autre de ces catégories. Cela nous pose certainement des problèmes, mais ça nous permet, d'un côté d'avoir des fans dans le public hardcore, de l'autre, après la tournée que nous avons faite en première partie de Cindy Lauper, de recevoir du courrier de fans envoyé par des gens de 40 ans ! Je n'ai aucune envie de me retrouver un jour étiquetée dans un petit tiroir. Musicalement ça nous laisse une liberté totale. Je crois qu'on pourrait enregistrer 15 albums sans que je m'ennuie, vu la façon dont le groupe fonctionne. Harry écoute Motorhead et le Band, Jim a appris la guitare sur les disques de Merle Travis et de Chet Atkins, en ce moment j'écoute beaucoup R.E.M., on ne risque pas de devenir neurasthéniques.

19 - Que citerais-tu comme influences personnelles ?

J.M. - Généralement, quand j'écoute quelque chose, je n'écoute que ça pendant un mois, et puis je passe à autre chose. Il m'est arrivée de n'écouter qu'un album des Stranglers pen-

dant toute une année, ou presque. Ces temps-ci, j'écoute beaucoup Thin Lizzy. Je crois que beaucoup des influences qui te marquent, viennent de tes années d'adolescence. Mes parents écoutaient surtout de la country, Marty Robbins, Johnny Cash... Et puis je suis rentrée au lycée et j'ai découvert Neil Young, Pink Floyd... Sans doute, mes vraies influences de fond.

19 - Autre sujet : le fait d'avoir une femme dans le groupe ne vous a-t-il pas facilité les choses ?

J.N. - Tant qu'il s'agit de la musique, je crois que cela ne fait aucune différence. Parfois, on tombe sur des gens qui me traitent comme si je ne savais pas de quoi je parlais, mais cela ne me touche guère. Je crois que cela vient surtout du fait que la grosse majorité des musiciens mâles sont stupides, et que les gens en question ont l'habitude de traiter avec des idiots.

19 - Tu préfères travailler avec des musiciens mâles ?

J.N. - Définitivement. Rien ne m'énerve plus que de m'entendre demander : "Oh, tu joues dans un all-girl band ?". "Non, pourquoi ? Je suis censée le faire ?". Je peux m'entendre avec les mecs.

19 - Est-ce que le rock ne s'ouvre pas davantage aux filles ces temps-ci ?

J.N. - Mmm, non. Je ne crois pas que les choses soient très différentes de ce qu'elles étaient il y a quelques années.

Jim - Du moment qu'elles font la lessive du groupe !

J.N. - La question de fond en fait, c'est que ce n'est pas cool pour une petite fille de jouer de la guitare. Si tu t'y essaies, tu peux être sûre que tes parents ne t'encourageront pas dans cette voie. Les miens ont même franchement tenté de m'en dissuader. Si les choses changent à l'avenir, c'est parce que les parents de maintenant viennent de la génération des 60's et qu'ils attachent moins d'importance à tout cela.

19 - Pourquoi avoir choisi de reprendre "Beware Of Darkness" ?

J.N. - L'idée est venue de la version qu'en avait fait Leon Russell. Une version fumante ! Leon le fait dix fois mieux que George ! Mais c'est un morceau que j'ai toujours souhaité enregistrer, à cause de ces harmonies si bizarres. On a eu du mal à l'apprendre : il doit y avoir un million de changements d'accords là dessus.

19 - Je suppose que le succès que vous connaissez en ce moment fait que vous pensez déjà au prochain album.

J.N. - Pour l'instant, nous avons pas mal de dates en prévision : en Angleterre, quelques-unes en Arizona avec X, puis dans le Nord, à Seattle - cette fois-ci, on a un jour de repos à Seattle ; on va pouvoir aller voir la tombe d'Hendrix - ensuite, le Canada, puis de nouveau l'Europe. Mais avant qu'on reparte là-bas, on prendra vraisemblablement rendez-vous avec Earle pour mettre quelques trucs en boîte. On a beaucoup de nouveaux morceaux et j'aimerais qu'on mette ça à plat. Ça devrait se faire en septembre. On doit avoir sept morceaux bien au point : "Scene Of The Perfect Crime", "I'm Free", "Forever"... Il y en a un que nous sommes en train de terminer et qui est très beau : "A Ray Of Sun", on dirait un titre de Syd Barrett. La nuit dernière, j'ai commencé à bosser un autre qui s'intitule "Rest In Peace". Tu vois que nous ne prenons pas de retard.

propos recueillis
par Frank BEESON



CREDIT



DON DIXON : Romeo At Juilliard - Enigma.

Si pour vous, la pop a perdu beaucoup de sa crédibilité - et de son charme - du jour où Costello s'est mis à tremper sa plume dans la verveine, ou quand Joe Jackson s'est pris pour le fils d'Oscar Peterson, à moins que ce ne soit quand Chrissie Hynde a convolé avec Simplet, il se pourrait bien que Don Dixon soit précisément celui dont vous avez besoin pour retrouver la foi et ranimer la flamme.

Dixon, si vous lisez ce canard autrement que parce que vous venez de le ramasser dans la salle d'attente de votre dentiste, vous avez forcément un disque à lui quel que part. Pas nécessairement son premier album solo (*Most Of The Girls Like To Dance, But Only Some Of The Boys Do*, chez Demon), encore moins un des cinq trente (dont un double) et quelques six 45t. qu'il a enregistré entre 73 et 83 avec Arrogance, son groupe d'alors, mais sans l'ombre d'un doute, l'une ou l'autre de ces cires qu'il produit avec goût et discernement depuis qu'il a tâté de la chose en 76 en aidant les Sneakers (Chris Stamey, Mitch Easter...) à mettre en forme leur Ep : R.E.M. (deux fois), Guadalcanal Diary (itou), Tommy Keene, Let's Active, Marshall Crenshaw, Smithereens, Fetchin' Bones... sont tous passés entre ses mains. Beaucoup d'autres ont suivi et la scène de Caroline du Nord par exemple, lui doit énormément.

Maintenant, un crédit d'accoucheur sur une pochette est une chose ; passer de l'autre côté de la vitre de contrôle en est une autre et les disques de producteurs sont rarement à la hauteur de ceux des produits, hormis bien entendu, les nécessaires exceptions à la règle. *Romeo At Juilliard* en est une, et de taille. Un entrelac d'influences alliant Beatles et R'n'B, un bric-à-brac de références, un emporium de mélodies de toujours remotorisées pour la circonstance, le tout combiné avec une maestria rare qui fait que chaque chose est à sa place et que tout fonctionne. Une bonne partie du disque fait plus qu'évoquer le meilleur Costello, celui de *This Year's Model*, mais il y a aussi une touche de faux-vrai jazz ("Cool" récupéré sur West Side Story), et même un gros clin d'œil à Ray "Ghostbuster" Parker Jr. ("Cat Out Of The Bag") qui ne déparerait pas la discographie de l'immense Swamp Dogg. *Romeo At Juilliard*, ou le retour en force de la pop ironique ; une manière de chef d'œuvre.

Benoît BINET

BARRENCE WHITFIELD & THE SAVAGES : Ow. Ow. Ow. - New Rose.

Pas de littérature. Ce disque n'est rien d'autre que le mini-Lp paru cet été en Angleterre, augmenté au passage de quatre titres rigoureusement inédits. J'ai déjà eu l'occasion de décrire dans le dernier numéro les divers frissons d'extase que me procuraient cette petite chose vicieuse. Je n'en retire pas une ligne. Si vous n'achetez qu'un disque de rhythm and blues cette année...

Benoît BINET

BOY SCOUTS : Run For Your Lives - Swamp Rds/dist. Closer.

Fiche technique : Premier album du quatuor toulousain, enregistré au studio du Chalet (Bordeaux) - actuel fief des rockers-qui-chantent-en-anglais et produit par le déjà célèbre Kid Pharaon. Neuf chansons, aucune reprise.

Scénario : Les Boy Scouts frappent là où on ne les attendait pas, *Run For Your Lives* est différent de leur tonitruant premier 45t. sur Gougnafe, tant dans l'esprit que dans le traitement des chansons. La part du lion revient à Joël le bassiste taciturne - pas vraiment un killer - qui signe cinq titres sur les neuf.

Notre avis : Cet album est une petite surprise en soi, d'abord parce que les Boy Scouts l'ont sorti tous seuls et surtout pour le contenu lui-même. Un disque résolument américain. Du power pop vitaminé qui aurait tété à la Boston connection revisitée par les punks. Bref plus près des Reducers et autres Dogmatics que des Australiens ou des New York Dolls. Avec, cependant, un penchant pour des morceaux moins speedés. Est-ce leur nouvelle orientation musicale ? Disons plus simplement que les Scouts ne sont pas aussi teigneux que leur image le laisse paraître et qu'ils ont eu envie de le dire. Sans déclaration fracassante mais d'une façon déterminée. Avoir pris comme producteur un fan des Modern Lovers et des Kinks n'est pas innocent, ils savaient à quoi s'attendre avec le Kid. Je me demande ce qu'aurait donné *Run For Your Lives* avec Stéphane Saunier, le producteur de "Wild love", aux manettes comme cela était prévu.

Le coup de patte du bordelais a été bénéfique car il a su faire ressortir le côté pop des chansons et utiliser des arrangements inhabituels pour les toulousains : piano, orgue, guitares sèches qui donnent du relief tel un savant coup d'eye liner. Cette griffe très identifiable du Kid a aussi son revers sur certains morceaux, notamment sur les guitares de "Born in my head" qui auraient gagné à être plus hargneuses et crados comme ce délire psychédélique de "Nothing worse" presque trop "contrôlé". Si les Scouts (re) découvrent la joie d'une chanson bien enlevée, ils ne crachent pas pour autant sur une bonne décharge d'adrénaline mais c'est sûrement dû aussi aux hésitations du groupe devant les perspectives qui s'offraient à lui.

A l'heure où des groupes radotent et uniformisent leur musique, les Boy Scouts sautent du train pour aller à leur rythme ; le chemin est plus difficile mais terriblement plus passionnant. *Run For Your Lives* va dans ce sens.

Antoine MADRIGAL

R. STEVIE MOORE : Teenage Spectacular - New Rose.

A un cheveu près, je passais à côté de ce disque, et d'une réhabilitation en bonne et due forme. R. Stevie Moore ? Le bricolo texan ?

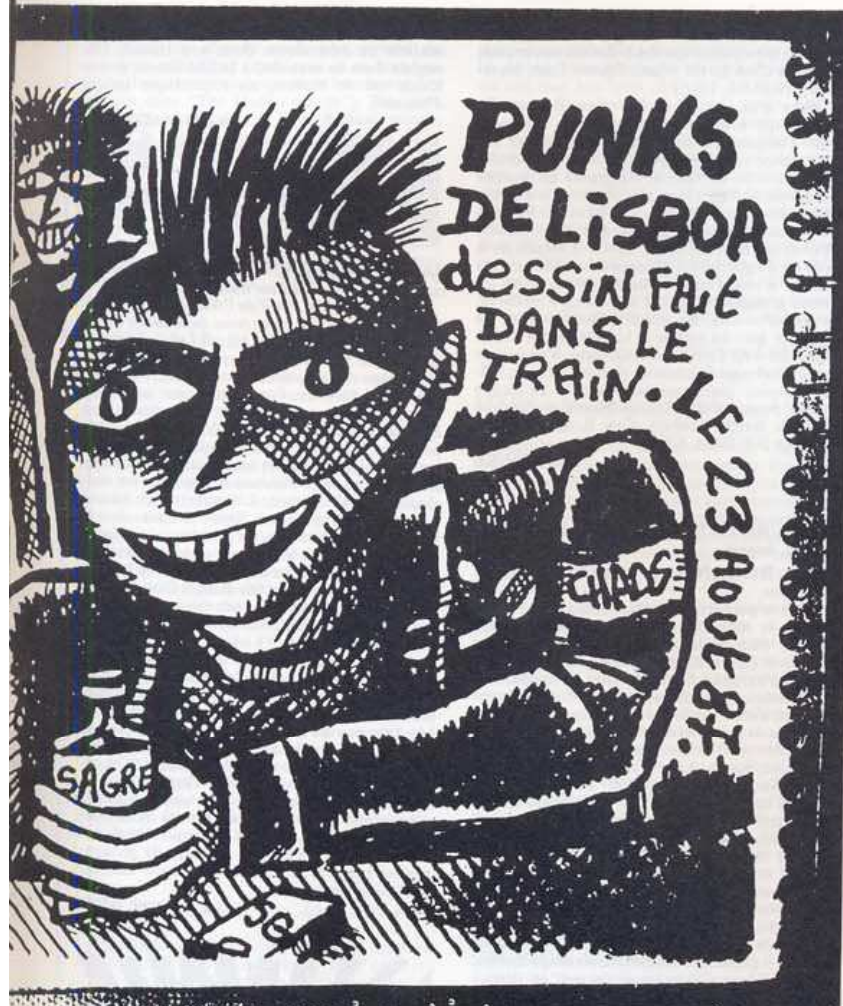


L'homme qui colle les sons plus vite que son ombre ? Hum. On avait déjà donné. Premier morceau : une sorte de pop song synthétique chantée d'une voix de Mickey. Deuxième titre : idem. Le R. Stevie avait l'air d'avoir un peu structuré son fatras, mais le résultat n'en était que plus anecdotique.

Ce n'est qu'à la troisième chanson que j'ai fini par me rendre compte que tout cela tournait peut-être un peu vite. Ramené à 33 tours 1/3 par minute, l'objet va enfin pouvoir révéler ses charmes et, surprise, ils sont grands. Les expériences sonores du maître des lieux ont été circonscrites à cinq très courtes plages (de 13 à 28") qui servent de liaison entre certains titres ; le reste, tout le reste, est fascinant. Le format est une sorte de folk-pop, servi dans une sauce acoustique parfois épaissie d'une touche de synthés. On passe du tout simple au foisonnant, du tendre au drôle ("The Cover Of Rolling Stone")... Pour vous dire à quel point ce disque est miraculeux ; il y a ici trois morceaux qui frôlent ou atteignent la barre des 7" et aucun d'eux ne ressemble à un tour de force. Tenez, *Teenage Spectacular* n'est pas sans me faire penser au Double Blanc des Beatles. R.S. Moore est définitivement à reconsidérer.

Benoît BINET

PS 1 : Evitez quand même de laisser traîner la chose à portée de très jeunes enfants : la pochette rend aveugle.



PS 2 - Moore est, on s'en souvient, un garçon prolifique. Pas étonnant alors qu'il mentionne sur un coin de pochette "les chansons auxquelles vous avez échappé ce coup-ci". A quoi peuvent ressembler "I Wish Marvin Gaye Father Would Have Shot Me Instead" ou "Misquoted Neither Chilton Nor Hitchcock", il faudra attendre un prochain disque pour (peut-être) le savoir, mais les admirateurs de Marvin, d'Alex ou de Robyn peuvent toujours jeter une oreille ici en attendant.

YO LA TENGO : New Wave Hot Dogs - What Goes On (Lp, import).

Depuis *Ride The Tiger*, l'album précédent de Yo La Tengo, le line up a subi avec le départ de Mike Levis (basse) et surtout celui de Dave Shramm, le guitariste qui signait une partie des titres, quelques changements assez déterminants. Il ne reste pour faire tourner la machine que le couple Ira Kaplan/Georgia Hubley, augmentés d'un nouveau bassiste en la personne de Stephen Wichnewski, et pourtant curieusement, la perte d'un des compositeurs-guitaristes au lieu d'aplanir le son et de renforcer l'impression quelque peu linéaire qui se dégageait de leur premier Lp a semble-t-il débridé l'imagination de Kaplan qui livre là deux pleines faces de compositions parfaites (la seule exception pour confirmer la règle n'étant pas une compo ratée mais une

reprise de "It's alright" de Lou Reed). Pop millésimée 80 pourrait en être le label, la présence de Chris Stamey à la guitare sur deux morceaux n'y apportant qu'un crédit supplémentaire ; la différence vient elle, de ce que Kaplan se laisse maintenant aller à son goût pour les guitares délirantes et ça donne un disque encore plus captivant où on trouve toujours de ces tranquilles chansons aquatiques ("Did I tell you", "No water") aux côtés de titres plus dérangés où le feedback a son mot à dire ; ainsi "The story of jazz" fait davantage penser à une plage de *Gas*, *Food*, *Lodging* de Green On Red qu'à la gracilité d'un titre des dB's. Si je devais rajouter une entrée à mon top ten personnel pour l'année écoulée...

Monique SABATIER

TAV FALCO :

Avez-vous remarqué cet air de ressemblance entre Falco et Chaplin, non seulement pour la fine moustache mais aussi parce que l'homme de Memphis est aussi irrespectueux, épiégle et émouvant que Charlot. Ce pack de quatre 45t. en est la preuve : Falco revisite son bagage rock avec

la nonchalance de celui qui passe tout à la moulinette. Il partage avec Chilton la même approche pour les reprises mais à la différence de ce dernier dans *High Priest*, il frappe tout azimut. Il est tour à tour faussement moqueur sur "A little mixed up", dégingué pour "Ode to Shetar" ou "Two little poppies & one old shaggy hound", sort le grand jeu (piano, trompette, percussions) pour "Drifting heart" de C. Berry et "Ditch Digging" de E. Floyd. Il est capable de sortir une voix profonde pour le country "Poor man" et de prendre des allures de rebelle avec "She's the one to blame" du sieur Crazy Cavan. Pour l'occasion il se fait aider par ses complices en la matière, j'ai nommé Lx Chilton et Jim Dickinson. Du grand Tav Falco et de surcroît un beau cadeau avec de magnifiques photos.

Antoine MADRIGAL

THE dB'S : The Sound Of Music - I.R.S.

Neuf ans de galères, neuf ans qu'ils ont de bonnes critiques et aucun succès commercial. Nous continuerons dans la tradition avec la sortie de leur quatrième album qui, à l'encontre du précédent, *Like This*, est distribué dans notre beau pays. La pochette servirait aisément à analyser le contenu. Verso le groupe qui répète chez son dentiste avec pas moins de sept guitaristes autour de lui. Ils nous servent aussi la photo d'Elvis, la boîte de conserve warholienne, les signes de la paix, les chaussures pointues, l'harmonica en bandoulière et la batterie discrète... Côté crédit on remarque la présence de Benmont Tench et de Van Dyke Parks.

Pour ceux qui ne comprendraient rien, les dB's font un rock sautillant, des chansons de trois minutes avec des couplets, un refrain, quelques points et des solos, ils aiment Dylan, les Kinks, R.E.M. et Television. Si vous n'avez pas toujours saisi : c'est bien.

Pascal DUPUY

CHRIS STAMEY : It's Alright - A&M.

Après les agapes de Noël, voilà une bonne recette pour une disquette/gestion facile. Vous prenez un petit gars qui a fait un single mythique avec Alex Chilton et formé un groupe traitreusement ignoré par le succès, les dB's, vous le retirez après deux albums et vous laissez mijoter quelques années. Pour que la sauce prenne vous l'acquérez avec ses anciens petits camarades pour quelques albums solos et fermez le couvercle. Ensuite vous le retirez du feu, lui trouvez un deal avec une major compagne et vous l'accompagnez de Richard Lloyd, Lx Chilton, Marshall Crenshaw, Lisa Herman et Mitch Easter. Vous obtenez un disque de pop parfait, un mélange de Let's Active ("It's alright"), des dB's ("Cara Lee") avec une touche de Rubinoos, des ballades poignantes ("27 years in a single day", "The seduction") et des arrangements bizarres ("If you hear my voice", "Incredible happiness"). A servir loud.

Pascal DUPUY

CINDY LEE BERRYHILL : Who's Gonna Save The World? - Rhino/dist. Media 7.

L'autre soir au Chaïnon Manquant, ce mec s'assied à ma table et commence à me taper des raisonnements : "Et kéké ces folkeuses dont tu remplis les pages de ton canard ? Et c'est quoi ces gonzesses qu'habitent sur des péniches et qui doivent pas étre fichues de reconnaître une fuzz d'une wha wha ? Et où qu'est le rock'n'roll dans tout ça ? Et où qu'est la rebellion ?" - Oh, boy ! En être là en 87 ? Alors, se justifier là-dessus ? Recommencer à opposer 80 % de garage-bands qui brandissent bien haut leur radicalité mais qui me semblent aussi dangereusement extrémistes qu'un radical valosien, à trois ou quatre filles qui zonent avec les punks durs, qui affrontent toutes seules, à peine cachées derrière leurs grosses guitares sèches, des publics qui sont pas réputés pour leur tendresse, et qui écrivent des chansons peut-être pas très électriques, peut-être pas très high-energy (encore que...), mais au moins

33 TOURS



vivantes, marrantes, parce que regardant un peu plus loin que le premier cliché venu ? Quel intérêt ? Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse finir ma mousse en écoutant les Thugs et Michelle Shocked, Nick Drake et le Len Bright Combo, les Replacements et Cindy Lee...

La même Berryhill est la dernière venue de la bande. Vient tout juste de publier son premier album. Jolie moue sur une pochette à la *The Free Wheelin' B. Dylan*. Côté musique, on est quelque part entre la Shocked et la Vega : Cindy Lee a en fait un petit combo (guitare, contrebasse, batterie), qui, suivant les morceaux s'enrichit ou non d'intervenants extérieurs. Plutôt pas mal. Nettement moins gonfle figues en tout cas que les arrangements du petit dernier de Suzanette. C.L. a un drôle de petit brin de voix, un peu plaintif pour ses chansons d'amour, (le délicieux "Ballad Of A Garage Band"), doucement ironique sur ses titres plus mordants comme "Damn Wish A Was A man" (qui contient ma ligne favorite : "Wish I was a man/I'd be sexy with a belly like Jack Nicholson"). Un sacré bon premier disque.

Benoît BINET

HEGE V : House Of Tears - MTH, import.

SCRUFFY THE CAT : Tiny Days - Relativity, import.

Vous n'en avez pas fini avec la Caroline du Nord. Déjà ce mois-ci, vous aviez au programme (matière obligatoire) le gros morceau qu'est le Don Dixon. Voilà maintenant qu'il va vous falloir débloquent un supplément de fonds et de curiosité pour faire l'acquisition du premier trente d'Hege V - prononcer hedjee vee - une production... Mitch Easter, gagné, dont le rôle principal est tenu par George Hamilton V, fils de George Hamilton IV, un pilier du country moulinette que les encyclopédies du rock'n'roll ne mentionnent en général que parce qu'Eric Goulden fut son road manager l'espace de quelques mois, juste après la chute du Wreckless Eric Band. Du paternel, le fiston n'a heureusement retenu que peu de choses. La country est présente ici, mais plutôt comme toile de fond. Pour le reste, on croise tout ce que le nouveau rock sudiste a pu lancer comme innovations depuis une dizaine d'années. Post-Petty, post-R.E.M., post-Scorchers, post-Green On Red, on trouve de tout dans la *House of Tears*. Un disque qui, par la grâce d'une voix et de quelques chansons ("My

Decline", "She Ain't Comin' (Back No More)"...) vaut plus encore que la somme de ses parties, et constitue une des belles découvertes de cette fin d'année (21 Music Square East, Nashville TN 37203, USA).

Vous n'en avez pas fini avec Boston. Le groupe qui a le vent en poupe dans le secteur pour l'instant, est un jeune quintet (quatre ans d'existence tout de même) du nom de Scruffy The Cat. L'an dernier, ils frappaient un premier coup avec un Ep en forme de déclaration d'intentions sarcastique (*High Octane Revival*) ; les voilà qui remettent maintenant ça sur tout un album. Mais si des Boston bands, ils ont le mépris de la pose ou du gimmick, l'absence de complexes et la vitesse d'exécution, la comparaison avec les autres groupes de l'après Real Kids s'arrête là. Leurs influences, les Scruffy The Cat vont les chercher bien au sud de la Mason-Dixon line, à Nashville ou à La Nouvelle-Orléans. S'en suit un joyeux mélange de country, rhythm'n'blues, hill-billy music... copieusement électrifié. Le disque parfait pour fan des Raunch Hands en manque de chair fraîche (149-03 Guy R. Brewer Blvd, Jamaica NY 11434, USA).

Benoît BINET

PAUL ROLAND : Danse Macabre - Bam Caruso, import.

PAUL ROLAND : A Cabinet Of Curiosities - New Rose.

Entre la pochette à l'ambiance lugubre du premier et le montage de gravures anciennes du second, Paul Roland va certainement passer pour une figure désuète, mais aussi pour un ballon d'oxygène illuminé dans la tourmente. L'Angleterre produit parfois ce genre d'énergumène et, même s'il ne les connaît pas tous, Paul Roland a de nombreux cousins aux activités voisines : Robyn Hitchcock le parano, Nick Drake l'angoissé, Kevin Ayers l'alcool, plus éloigné, Nikki Sudden, le turbulent ou encore des groupes comme Henry Cow ou Hatfield & The North, qui voulaient mettre les brumes anglaises en musique. Et bien sûr, Syd Barrett dont il reprend "Mathilda mother" sur *Danse Macabre*. Roland est du genre réservé et solitaire (ce ne sont jamais les mêmes musiciens qui l'accompagnent), on l'imagine dans la grande bibliothèque d'un château perdu dans le Kent où il passe la plupart de son temps à lire de gros livres dans lesquels il pique les illustrations de ses pochettes. Il laisse flâner son imagination qui, au détour d'une phrase ou d'une image verra se cristalliser l'idée d'une chanson. A sa façon, il puise dans les sources mêmes de psychédéisme anglais, voguant d'arrangement baroque en solo fluet de mandoline, utilisant aussi bien ces instruments insolites (océans de violons, violoncelle ou balalaïka) que la guitare sèche. Un intimisme aux paroles parfois hermétiques qui laisse pourtant la place à des chansons purement narratives où on sent un intérêt marqué pour le passé, en particulier celui de l'Angleterre, aventure pour lui d'une aura de mystère et d'exploration.

Danse Macabre et *A Cabinet Of Curiosities* sont des invitations à pénétrer dans son jardin secret où le monde extérieur et le sien se mélangent sans qu'on sache trop où commence la fiction. Dans le premier il est question d'un certain Hopkins, un religieux qui poursuit les hérétiques et de personnages qui ont fait la petite histoire de l'Angleterre. Dans le deuxième c'est un dortoir qui brûle, un directeur d'asile et une colline bizarre qui constituent le met principal. L'album New Rose sonne différemment du fait que la batterie est pratiquement inexistante donnant aux morceaux un rythme moins marqué et surtout plus de présence à la voix. Pour l'ambiance mélancolique, parfois solennelle et un peu flippée, imaginez Nico qui aurait troqué son harmonium pour une guitare sèche ou un violon, et le

Chelsea Hotel pour une maison londonienne.

Ces deux albums sont ceux d'une personne sensible et méticuleuse dans son travail, très anglais dans sa manière, à la fois rêveur et très lucide sur le bizness, un romantique imbibé d'histoire.

Antoine MADRIGAL

P.S. - A Cabinet Of Curiosities contient également un 45t. dont la face A parle de Berlin. Normal.

P.P.S. - Pour en savoir plus sur Paul Roland, relisez l'article à lui consacré dans le n° 21 de *Nineteen*.

JAMES HARMAN BAND : Those Dangerous Gentlemen - Rhino/dist. Media 7.

James Harman, natif de l'Alabama, 42 balais aux primevères, figure connue de la petite mafia R'n'B de Los Angeles ; un premier album du J.H. Band et un Ep édités il y a quelques années ont connu une carrière strictement locale. Pourtant, quand les Blasters, l'an dernier, ont eu besoin d'un guitariste pour remplacer Dave Alvin, c'est là et pas ailleurs qu'ils sont allés le pêcher, en la personne d'Hollywood Fats (qui décèdera malheureusement quelques mois plus tard, mettant du coup un point final au groupe) : c'est sans doute pas un hasard. L'écoute de ce second trente qui, distribution Rhino aidant, devrait toucher un public plus large que son prédécesseur, ne fait que confirmer cette impression : James Harman est trop bon pour qu'on le laisse aux seuls Angelinos. "My Baby's Gone" est du niveau des meilleurs Thunderbirds. "Jump My Baby" (produit par Jeff Eyrich) de celui d'un Stray Cats' top ten. "Kiss Of Fire" descend le Diddley beat aussi bien qu'Omar Dykes, "Voodoo Love" part en glissades blueseuses à la Ry Cooder, "Won't Be Going Again" est lourd et jouissif comme un boogie de Lynyrd Skynyrd... Me dites pas qu'il vous faut d'autres références. Il y a bien de temps à autre une propension à faire durer le plaisir (comme ils disent : "On sait quand on est bon et quand on l'est pas" ; quand ils le sont, ils prennent leur temps avant de débrancher la pompe), mais à cette minusculesime réserve près, *Those Dangerous Gentlemen* est parfait. On n'est pas le genre de groupe à aligner jusqu'à 32 concerts par mois sans que cela laisse des traces.

Benoît BINET



33 TOURS

ELECTRIC LOVE MUFFIN : Playdoh Meathook - B.O. Rec.

Philadelphie connaît aussi son groupe de hard-core mélodique, mais ceux-là ne reculent pas parfois devant quelques plans bien heavy (les guitares dans "The Muffin march"). Plus près des Replacements que de Soul Asylum, remerciés sur la pochette, ou que d'Hüsker Dü, ils se permettent une reprise pesante et ralentie de "Norwegian wood" bien moins réussie que leurs propres morceaux pour lesquels ils sont capables du meilleur ("Ride on", "Blackness that could be blue", ou mon préféré, "I should have"), du plus banal ("Look for me") et même du pire ("Magna opus"). Pourtant, un groupe à suivre.

Monique SABATIER

FORTUNATE SONS : Karezza - Bam Caruso, import.

Les Fortunate Sons ont toujours devant eux le disque qui leur rendra justice. Pour les avoir vu sur scène cet été, je peux vous dire qu'ils sont maintenant, sur ce plan, un groupe avec lequel il faut compter. L'arrivée de Chris Wilson joue à plein dans le sens où on pouvait l'espérer : comblant les vides du premier line up et apportant la petite touche de démesure qui leur faisait défaut. Maintenant, sur vinyl, c'est toujours pas ça. Le manque de moyens est bien sûr le principal accusé en l'espèce : bien produit, Karezza aurait été d'une autre trempe, cela ne fait pas de doute. Mais il faut bien aussi relever ce que le répertoire du groupe compte encore de faiblesses. La maison de disques annonce l'album comme la rencontre des Byrds et des Groovies. Cela vaut en fait pour environ la moitié des titres, moitié où l'on relève les plus belles réussites du lot ("Cold Cold Night", "Neighbourhood", et surtout "Dawning"). Pour le reste, là où les Fortunate Sons se démarquent le plus nettement de leurs antécédents respectifs en s'essayant à un straight rock'n'roll plus enlevé, on reste pas mal sur sa faim. Un disque quand même attachant, mais une fois encore, les Fortunate Sons valent mieux. Qui leur en donnera les moyens ? Toute la question est là.

Benoît BINET

THE SINNERS : You Ain't Different - Amigo, import.

Grâce à la compilation de leurs 45 t. sortie en France par Swamp, on connaît tant de morceaux des Sinners qu'on en oublierait presque que ceci n'est que leur premier album. Le sens du hit rentre dedans, on n'ignore déjà plus qu'ils le possèdent ; restait à savoir si la longue distance ne leur porterait pas préjudice. La réponse est dans la diversité même que l'on trouve dans *You Ain't Different* : mid-tempos suintants, ("Watch out"), rock'n'roll à la Cochran ("Future kiss") ou pop song nerveuse ("Walk on by"), ils nous font la totale. Ce qu'on avait retenu de la dernière tournée était une plus grande efficacité pour moins de fun, c'est ce qu'on retrouve ici, mais sur disque, ça passe nettement mieux.

Monique SABATIER

VAN MORRISON : Poetic Champions Compose - Mercury/Phonogram.

La maison de disques m'avait prévenu : "Oh, celui-là, c'est un chanteur qui n'a pas de biographie. Il n'a jamais voulu !". Amusant, et même un peu tragique, mais finalement assez lourd de sens : Van Morrison n'est plus désormais que l'affaire de quelques-uns, au même titre que tous ces créateurs solitaires, excentriques et définitivement en marge. Destin logique pour un personnage qu'on devine bougon et qui ne se livrera de toutes façons jamais autant que dans ses chansons. Nouvel album donc, et tout de suite, dès l'intro instrumentale où domine le saxophone alto du leader (le disque se clôturera de même), sentiment de continuité vis-à-vis de la livraison précédente, le très beau *No Guru, No Method, No Teacher* (1986). Les musiciens ont pour la plu-

part changé, mais quelle importance, puisque subsistent les vagues musicales de l'Irlandais, sa voix en tourbillons, la ferveur de l'inspiration et les racines blues et soul. Aujourd'hui, Morrison est allé trop loin pour changer : il s'enfoncera à chaque œuvre davantage dans sa quête, finalement plus philosophique que musicale, insensible bien sûr aux modes, mais aussi aux grands courants contemporains. Il s'agit ici d'introspection, donc de grands sentiments, sans nuance péjorative : le mystère des relations humaines, la sagesse et la sérénité dans la foi, la plénitude. Tous concepts un peu trop près de l'os pour être évoqués par un médiocre. Dieu merci (voilà que je m'y mets !), Van est un chanteur considérable, et, pour tous ceux qui pourraient être rebutés par les lignes qui précèdent, son *Poetic...* est un soufflé formidable de lyrisme. J'ai fini. Vous pouvez courir l'acheter.

Christian LARREDE

MARS : Seventy Eight - Widowspeak/Rough Trade, import.

Flash-back. 77-78, le monde entier a les yeux tournés vers Londres et ce qui s'y passe. Pourtant à l'époque, dans certains clubs new-yorkais, se distille une musique au moins aussi importante, cette chose que peu après, l'on baptise no wave. La vraie révolution des années 70 s'est peut-être déroulée là, dans le Lower East Side. (merci à Brian Eno pour avoir alors sorti sa compilation "No New York" sur Island).

1986 : ouf ! Un fou furieux, Jim Thirlwell, alias Clint Ruin, alias Fætus, petit ami de Lydia Lunch et producteur de génie, décide de remettre les pendules à l'heure et produit cet album magnifique de Mars. Il s'agit d'enregistrements rares, publiés ou non à l'époque, remixés ou simplement regonflés en studio. Mais l'intérêt du disque est surtout de proposer une face en public qui retrace l'ambiance ahurissante et cahotique qui régnait en 78 dans les clubs qui accueillait ces groupes (les enregistrements ont probablement été réalisés au CBGB's). Aujourd'hui, les deux rescapés de Mars, Mark Cunningham et Constance Burg (également China Burg, ou Lucy Hamilton) travaillent sous le nom de Don King... Parlez en à votre disquaire, il y a génie sous roche.

Bernard AMADE

STUPIDS - Van Stupids - Bondage.

Stupids, Frankfurter, Bad Dress Sense... Trois noms qui cachent en fait une seule et même équipe qui tourne autour des Stupids (pour plus de renseignements relisez l'article qui leur est consacré dans le n° 23). Ce disque est une compilation de l'album des Stupids sorti l'été dernier avant l'arrivée du nouveau bassiste, et de celui des Frankfurter dont le nom est le titre d'une chanson des idiots sus cités. Ça va vite, ça speede... le pendant anglais du punk hard core américain dont ils donnent une version plus "soft", plus marrante. Les Stupids ne boivent que du chocolat, leur façon d'adopter le straight edge. Pour les Frankfurter, la chose se présente différemment puisqu'ils sont le premier concept band : ils ne parlent que de bouffe, pas la gastronomie mais celle que raffolent les teenagers... et les attardés du palais comme moi. Il y est question de pizza, de beignets à toutes les sauces, etc... Bref, il fallait bien s'y attendre, à force de parler du béton, du goudron, de la ville, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un groupe chante les louanges de la bouffe moderne. Le tout sur des rythmes trépidants, rapides et courts. Entr'autres choses, ils invitent leurs auditeurs à ne pas se laisser emmerder et à l'écriture sur les murs en orange, violet et bleu, suggestions qu'il ne faut pas laisser fondre comme les glaçons dans un coke.

Antoine MADRIGAL

RANDY TRAVIS : Always And Forever - Warner Bros/WEA.

Un trente en forme de confirmation, mais aussi de point d'interrogation. Confirmation parce qu'ici comme sur son premier album, par la seule grâce de sa voix, Travis enfonce six pieds sous terre tout ce qu'on peut lui opposer en fait de concurrence. Pur velours, un timbre voilé comme un petit matin sur la Prairie, des inflexions par en-dessous, Randy chante, et la country ne s'était pas payé le luxe d'un nouveau vocaliste de ce calibre depuis Emmylou. A vous rabibocher avec le genre, pas moins.

Problème en revanche : le répertoire du Monsieur. Il y a ici quelques chansons vraiment chouettes ("What'll You Do About Me"), "Good Intentions") mais aussi une brochette de



coquilles vides qui vont du quelconque ("Tonight We're Gonna Tear Down The Walls") au bien tartouze ("Too Gone Too Long"). Rien en tout cas pour égaler les brise-cœurs de *Storms Of Life*. A se demander si, après une arrivée de jeune broncos, Travis n'est pas déjà en train de rentrer dans la norme et de se mettre à penser son avenir avec un œil sur le Billboard et l'autre sur MTV (les arrangements sont eux aussi un ton en retrait, question bon goût et inventivité). *Always And Forever* reste un album chaleureusement recommandable, mais le prochain de la série va être déterminant.

Benoît BINET

STEVE EARLE & THE DUKES : Exit O - MCA/WEA.

Le prototype du disque à propos duquel toute tentative de glose tombe à plat, mais dont il faut bien reconnaître qu'il est plus solide que 90 % de la production du moment. Steve Earle est tout sauf un génie. Vu à travers le seul prisme de ses deux trente, il n'est même pas attachant. Chez les honky-tonkers, il a encore du blues sur la planche pour rattraper Joe Ely ; question country, Randy Travis le surclasse sans problème ; et sur le terrain du rock bouseux, l'autre Mellen-camp est quand même d'une autre trempe. Allez expliquer comment, avec tout ça, qu'*Exit O* tient quand même la route comme un grand.

Benoît BINET

33 TOURS

GAME THEORY : Lolita Nation - Rational/Enigma.

DRAMARAMA : Box Office Bomb - New Rose.

Scott Miller et les siens en sont au bas mot à leur sixième trente et, en dehors d'une poignée d'avertis qui savent qu'on peut compter sur Game Theory pour délivrer sans coup férir du vinyl au minimum intéressant, parfois beaucoup plus (*The Big Shot Chronicles*, leur album précédent, était loin d'être sans charmes), et la reconnaissance publique semble plus que jamais hors de leur portée. En 85, ils ont même remporté la coupe du Best Undiscovered Talent d'Amérique ; deux ans plus tard, ils pourraient postuler sans problème pour le même trophée. Il n'y aurait donc pas place dans l'affection des gens de goût pour un groupe qui à sa façon jette une passerelle entre les popsters west-coast style Three O'Clock et leurs équivalents de New-York ou de Caroline ? Difficile à croire, et pourtant. *Lolita Nation* est leur troisième album à être produit par Mitch Easter. Du groupe original ne reste aujourd'hui que Scott Miller, (départ de Suzy Ziegler, arrivée de Donnette Thayer à la guitare et Guillaume Gassuan bassiste), mais la seule différence notable qu'on décèle vis-à-vis des disques précédents est une utilisation un peu plus franche des synthés. Pour le reste, c'est toujours la même pop étrange, la même séduction classique. Mais qui tout ceci concerne-t-il ? Je me le demande.

La même question se pose, mais en sens inverse, pour Dramarama. Voilà un groupe qui a des fans. En France notamment où son premier album a eu un impact discret mais certain. Je sais même qu'il s'en trouvera pour scruter cette chronique au millimètre près avant de renouveler leur abonnement. J'en viendrais presque à me demander si c'est des mêmes dont on cause. C'est vrai ça. Qu'est-ce qu'on a sur ce disque ? De la pop bien faite, un brin intellectualisée, consciencieuse, propre... mais dont les charmes éventuels m'échappent totalement. Heureusement pour eux que tous leurs clients ne sont pas de mon avis.

Benoît BINET

HOWLIN' WILF & THE VEEJAYS : Blue Men Sing The Whites - Waterfront, import.

Après son album *Big Beat* d'il y a un an, Howlin' Wilf revient avec de nouveaux Veejays et un nouveau label. Pour le reste, c'est toujours la même voix qui fait remonter à la surface des vieux instantanés d'un Stevie Winwood chantant pour le Spencer Davis Group, et toujours le même rhythm and blues paisible et goûteux. Le meilleur pub band à sortir d'Angleterre depuis une éternité signe ici six titres parfaits pour vos fins de soirée au coin du blues (1 Leigh Hill, Old Town, Leigh-On-Sea, Essex, GB).

Benoît BINET

MANIACS : Bring Back The Night - MD Diffusion

Ces Maniaques-là ont toujours un disque d'avance. A peine leur précédent mini-Lp sortait-il que celui-ci était déjà en boîte, et à l'heure où il apparaît dans les bacs, son successeur, produit par Four Eyed Thoms (producteur des Nomads) n'attend plus que d'être pressé. Mais bon, peut-être sont-ils déjà eux, à la case suivante, que ça ne nous empêche pas, nous, de faire étape par ce sept titres produit lui, par leur vieux pote Robin Wills. Face A : esprit assez semblable à son prédécesseur, morceaux bien écrits mais une lecture un peu sage de leurs influences 60's.

Face B : elle ouvre semble-t-il le champ à leurs nouvelles dispositions où ils se montrent pleins d'insolence au contraire, ça fuse de toutes parts, et ça rue comme un cheval qui aurait cassé sa bride. Pas encore parfait mais qu'ils améliorent un peu dans ce sens - je les soupçonne d'avoir œuvré dans ce sens pour le suivant - et ça fera un vraiment bon groupe.

Monique SABATIER

NUCLEAR DEVICE : Western Electric - Bondage.

Musicalement, Nuclear Device, c'est du reggae rock, souvent coloré hispanisant. C'est bien fait, bien joué, les arrangements sont soignés, la production réussie (ces temps-ci, les gens de WW ne signent que des sons de première bourre). Bien sûr, tout ça n'est pas très original, parce que, entre Clash et Morricone, beaucoup de ce qu'on

entend ici a déjà été tenté - et réussi - ailleurs, mais quand même, côté musique, *Western Electric* est un album plutôt solide.

Le hic en revanche, c'est au rayon textes qu'on le trouve. Chanter des "Lettres De Fusillés", reprendre "Les Partisans" (et "Guantanamo")... hé, les mecs, l'armistice a été signée en 45 ! Sorry, mais comment souscrire à ce romantisme concerné/engagé qui navigue entre Lavilliers et le dernier single d'Indochine, cynisme et crapulerie en moins ? Zut, les bonnes intentions n'ont jamais fait les chansons réussies.

Benoît BINET

PLASTICLAND : Salon - Enigma.

Dans la série "Je suis tombé dedans quand j'étais petit", les Plasticland ne sont décidément pas les derniers de la classe. Cette pochette aux couleurs flamboyantes ! Ah, psychédélie quand tu nous tiens... Comme les Chesterfield Kings dans un autre registre, le quatuor de Milwaukee est tellement impliqué dans sa musique qu'on ne peut rien dire sur leur passion. Ils ont autrefois craqué sur le rock anglais de la fin des 60's, ses rythmiques marquées, ses alambicages et ses chœurs planants et depuis, restent remarquablement fidèles à leur choix d'un jour. Ceci dit, on peut ressembler à un hippy, l'être au fond de soi et, comme le révèlent certaines parties de guitare, savoir se montrer teigneux. Les Plasticland appartiennent à cette catégorie de groupes qui, aux USA, arrivent à vous faire douter de l'époque. Tant il est vrai qu'un Violent Femmes a fait ses classes avec eux, il faut admettre que la séparation entre leur idée du psychédélie et la barjoterie est ténue.

Antoine MADRIGAL

GREEN GALLERY - Pet Sounds, import.

Curieux, pour le moins : cinq Suédois hors normes, sonnant parfois comme le Dream Syndicate, un chanteur dont le machouillage peut rappeler Dylan, une trompette qui pousse ses menées cuivrées au détour d'une chanson acide et tout plein de compositions d'une grande richesse... Enfin un fjord surprenant ! (Ostermalmsgatan 60, 1437 Stockholm, Suède).

Christian LARREDE

33 TOURS



FRENCH, FRITH, KAISER, THOMPSON : Live, Love, Larf & Loaf - Rhino/dist. Media 7.

Sans doute ce qu'on appelle un rêve de babas. Parlez de cet album à n'importe quel des hippies de la maison de retraite en face de chez vous, dites lui qu'il y a là John French (drms), Fred Frith (bs), Henry Kaiser (gtr) et Richard Thompson (gtr), et écoutez-vous avant que de bonheur, il ne se mette à faire dans sa couche culotte. Je dois dire que moi-même, quand le projet nous a été connu... l'idée de voir ensemble le génial batteur du Magic Band original et l'ex-sax-cordiste de Fairport jouer ensemble ! Même si les deux autres m'inquiétaient un peu (Frith est le fondateur d'Henry Cow, et Kaiser, pour autant que je sache est du même acabit), il y avait de quoi entretenir la tension jusqu'à ce que l'objet tombe.

En fait, plus que d'une vraie collaboration entre les quatre dinosaures, il semble que chacun ait plus ou moins amené ses morceaux et que le travail en commun se soit limité aux arrangements et à l'exécution. Cela ne retire rien à l'intérêt du disque. Un album que je viens de m'enfiler trois fois d'affilée et dont les plaisirs ne se dévoient que l'un après l'autre. Qu'il vous suffise pour l'instant de savoir qu'on trouve ici un des plus beaux morceaux récents de Thompson ("Drowned Dog Black Night"), une sorte de traditionnel de Bornéo vampirisé ("Hai Sai Oji-San"), une version fausement tranquille de "Surfin' USA"... Pour un album aux ambitions limitées (ni plus ni moins que le résultat d'une partie de campagne entre quatre musiciens qui s'estiment mutuellement) *Live, Love, Larf & Loaf* frappe fort.

Benoît BINET

PUBLIC VEIN : With Love From... - Garageland, import.

Durant les deux ans qui ont précédé cet enregistrement, les Public Vein ont soi-disant beaucoup écouté les Mamas & Papas : ça ne s'entend vraiment pas, et on retrouve les Suédois aussi violents qu'auparavant, même si les guitares ou l'orgue se font plus légers. "Virgin Night", surprenante ouverture de l'album, est une ballade pleine de tendresse et de retenue. (Garageland Records, Box 343, S-401 07 Umea, Suède).

Christian LARREDE

AUBURNAIRES : Roomful Of Monkeys - New Rose.

Les Auburnaires ont ce chanteur, Vince Gray, dont les idoles sont Charlie Feathers, James Brown et Gerrie Roslie. Ils ont aussi une des meilleures rythmiques du moment avec Joe Fritsch à la batterie, et surtout leur bassiste, Peter Alexander, un vrai petit Rostropovitch des quatre cordes, au toucher lourd, mauvais, tellement simple qu'il en est irrémédiablement dansant. Les Auburnaires se fringuent tous (ils sont six) en noir. Comme les Music Machine, ou comme Run DMC. Ce qui ne veut pas dire grand chose en soi, mais qui offre au moins le mérite de placer les premiers repères : les Auburnaires, ou comment pour la première fois depuis une éternité, le rock and roll US dans ce qu'il a de plus loyaliste, fidèle au drapeau garage et tout et tout, repart à l'assaut de la musique black du moment.

Cela fait maintenant cinq ans que le groupe existe, pratiquement sans changement de line-up (juste un nouveau batteur il y a deux ans, et l'arrivée d'un saxophoniste). Formés à la rude école des bars durs de Cincinnati (leur nom vient de Mount Auburn, une des zones du coin, les Minguettes de l'Ohio), ils ont pondu un premier album en 83 (*The Auburnaires*), puis un single l'an dernier ("Levis Don't Lie") dont quelques copies ont circulé en France, tous deux autoproduits, tous deux très bons. Le trente que sort aujourd'hui New Rose en est l'exacte continuation : une série de gros rocks noirs, musclés comme des émeutes de Schwarzenegger, et fringués classe cool par les interventions croisées des guitares de Jim Cole et Forrest Bivens. Un grand

groupe, un grand disque, avec pour seule réticence (mais de taille), la production ; toute de propreté et de retenue, alors que tout ce dont les Auburnaires ont aujourd'hui besoin c'est d'un gros son craquant, qui bouscule les vumètres à coups de dynamiques. Donnez-le leur, et ils pourraient bien être le J. Geils Band de ces eighties finissantes.

Benoît BINET

CRAWDADDYS : Here 'Tis ! - Vox, import. **GRAVE DIGGER FIVE** : The Mirror Cracked - Vox, import.**THEE FOURGIVEN** : Testify ! - Dionysus, import.

En 83, à l'époque où je faisais de l'entrisme à Nineteen, Tatane me ligotait sur une chaise et m'obligeait à écouter le premier album des Crawdaddys pendant des après-midis entières dans l'espoir - vain - que je finirais par craquer et que nous accorderions nos violons sur le mode enthousiaste à propos des groupes néo-sixties US.

Pourtant, à regarder aujourd'hui ce que la suite des événements nous a réservé, j'en viendrais presque à regretter d'avoir eu alors la dent si dure pour ces pauvres Crawdaddys. Leur second album, que Vox édite ces jours-ci à titre posthume, (certains d'entre eux se sont reconvertis chez les Beat Farmers), ressemble bien à une compilation de chutes d'"Out Of Our Heads", mais le disque est finalement très agréable : vocaux éternés, arrangements soignés, guitares typées, bref, tous les instruments du culte, mais utilisés avec un minimum de goût comme ici, le résultat est plutôt plaisant.

On ne peut pas en dire autant du second trente des Grave Digger Five, publié par le même label. Eux aussi ont splitté ; on ne fait pas de vieux os chez les revivalistes. Le disque est donc composé de laissés pour compte du premier album, de l'enregistrement d'une répétition de février 84 et d'une face live datant elle aussi de trois ans. Le tout comme enregistré à travers trois matelas et quinze épaisseurs de cartons à œufs.

Restent les Fourgiven et leur nouvel album dont Beeson vous touchait un mot dans le dernier numéro. Leur tasse de thé (de Coffee, plutôt) a beaucoup à voir avec celles des deux groupes précédents, mais il faut croire que les sucres qu'ils y font tremper sont d'une autre nature. Une seule reprise (du MC5), onze originaux qui privilégient la violence à la référence ; leur disque n'est pas sans défauts mais de la bande des passeistes californiens ils sont peut-être les seuls à proposer quelque chose qui s'adresse à d'autres qu'aux seuls convaincus (Vox, P.O. Box 7112, Burbank CA 91505, USA. Dionysus, P.O. Box 1975, Burbank CA 91507).

Benoît BINET

WILLY DEVILLE : Miracle - Polydor.

Toute la question ici, est bien entendu de savoir si l'album mérite son titre. La maison de disques en est persuadée pour avoir fait produire la chose par le Knopfler de service, histoire de pouvoir vous servir le tout en package cadeau pour les fêtes de fin d'année, façon "grand retour", "rédemption", "finie la poudre aux yeux"...

Je vous déçois tout de suite (ou vous rassure si vous êtes de ceux que le label Dire Straits aurait tendance à rendre méfiants), le *Miracle* n'a pas eu lieu, et ce n'est pas encore ce coup-ci que Willy fera oublier Cabretta. Ne vous attendez donc pas à trouver ici autre chose qu'un bon DeVille, solide, même si sans étincelle. Un titre un peu curieux ("Due To Gun Control"), d'autres qui sont du pur Willy "J'ai mon song-book des Coasters sous le bras" DeVille, un "Southern Politicians" où le Knopfler se démasque (mais comme c'est pour nous faire ce qu'il réussit



encore le mieux - lifter un bon coup un vieux riff de Keith Richards - personne ne lui en voudra)... A défaut de miracle, une apparition de Willy n'est pas de celle sur lesquelles on va cracher.

Benoît BINET

BRENT HOSIER : The Secret That Lies - New Rose.**G.G. ALLIN** : Dirty Love Songs - dble Lp, Fan Club.

En 1, Brent Hosier, guitariste dissident de Plan 9, sort son premier album solo. Humour, bizarrerie : la lignée Beefheart au pied levé. Mais le génie du Captain n'apparaît guère ici, et on finit par décrocher sans demander son reste.

En 2, G.G. Allin signe, dix ans après "Anarchy In The U.K.", le disque punk sans appel. Plus loin, plus fort, plus extrême, y a pas. Plus grossier non plus. La face A, pour vous donner

33 TOURS

DISQUES

une idée, débute par le délicat "I Wanna Fuck Myself", se poursuit en finesse par "Fuck Woman I Never Had", enchaîne sur "Needle Up My Cock"... et vous en avez 27 autres du même tonneau. Pas de demi-mesures. Visiblement, le Gégé est bien atteint. Si l'on en croit ses biographies, ses prestations scéniques feraient passer l'Iguane pour une rosière et les Vierges pour les petits chanteurs à la croix de bois. Wayne Kramer et Joey Ramone comptent quand même parmi les disciples du bonhomme... Selon votre religion : l'album le plus nul de la galaxie, ou le sommet de votre discothèque.

Benoît BINET

CARNIVAL SEASON : Waiting For No One - What Goes On, import.

Voilà un groupe qu'on ne classe pas si aisément ; étranger à la renaissance country qui sévit aux Etats-Unis, ni punk, ni pop, quoiqu'ils sachent écrire de bonnes chansons ("Misguided promise"), mais pas assez régulièrement à mon goût. Fort avec retenue, mélodique avec recherche, la comparaison la plus facile, serait encore à faire avec Hüsker Dü, mais là où les trois de Minneapolis amènent un psychédéisme étheré, le trio de Birmingham, Alabama, ne se départit pas de son identité sudiste et garde ce zeste de boogie et ce goût des solos flambeurs. Quelques titres brillants "Waiting for no one", "All night", "Misguided promise", pour le reste, on attendra qu'ils se décident à poser cartes sur table.

Monique SABATIER

PLAN 9 : Seahunt-Enigma

Des gens qui n'ont pas peur d'être mal vus : chevelus, guitar heroes, longs morceaux où ils se laissent dériver ; vous vous en doutez un peu, Plan 9 est le groupe psychédélique type des 80's qui va au bout de son trip. J'avoue avoir quelque sympathie pour eux. Quand on est sept sur scène et que chacun y va de son instrument, la musique peut vous embrumer la tête. Avec ce nouvel album, le groupe revient à des trucs plus "convenables", voire plus classiques : *Seahunt* débute avec un morceau à la Feelgood dont les solos n'auraient pas déplu à Alvin Lee dans le genre élastique et pas concis pour deux sous. On trouve tout de même dix chansons, ce qui signifie qu'ils ont limité leurs délires instrumentaux, peut-être pour laisser ses quatorze minutes à celui qui donne son nom à l'album. Mais, même là, les musiciens se tiennent et le morceau reste cool et swingant. Les Plan 9 s'assagiraient-ils ?

Antoine MADRIGAL

I WAS A TEENAGE ZOMBIE - Enigma.

A écouter la bande musicale de ce film, on a l'impression que c'est un animateur de radio participant aux charts de Going Loco qui a choisi les groupes : Fleshtones avec un inédit, dB's, Dream Syndicate, Violent Femmes, Chilton, etc... la crème du rock américain du moment. Un instantané de la vitalité US, pas zombie pour deux sous. Pas besoin de voir le film : cette bande est un régal, même si la plupart des morceaux présents sont déjà sur les disques des divers groupes... Plus la peine de s'emmerder à faire des cassettes pour la voiture, la sélection est faite.

Antoine MADRIGAL

DREW WEAVER & THE VIBRA-BEAMS : Mystic Rites - Party Dish, import.

Quel curieux disque, qui démarre par un jovial "Do The Autopsy" à faire danser n'importe quel toubib charcutier dans les couloirs de l'institut médico-légal ! La première surprise passée, vous retournez l'objet dans tous les sens à la recherche d'indices, mais la récolte est maigre. D'anciens Surf Piranhas, une reprise du "Chicken Walk" d'Hasil Adkins, et ces titres plus intrigants les uns que les autres : "Caterpillar Crawl", "Cannibal Holocaust", "Bike War", "Reptile"... Ce



Monsieur Weaver n'a visiblement pas les préoccupations de tout le monde. Faut l'entendre vous inoculer le glaçant "Rubber Room" sur fond de mélodie funèbre. Musicalement, vous dénicheriez ici, pêle-mêle, rockabilly tranquille et surf-songs agités, tex-mex ensoleillé ou country nonchalante, mais tout cela traité avec assez de distance pour faire de "Mystic Rites" un disque complètement autre, comme neuf, où au beau milieu d'un bouquet de guitares twangy, ce type vous débite ses petites histoires qui vous débousolent et vous font froid dans le dos. Enregistré dans sa presque totalité à Paris, *Mystic Rites* a une qualité bien trop rare par les temps qui courent : il surprend. Puis, à la longue, envoute. Ne passez pas à côté. M'étonnerait beaucoup qu'ils en aient pressé des tonnes. Juste un autre bout d'Amérique...

Alain FEYDRI

MINERS OF MUZO : Dig Deep For... Eksakt/dist. Danceteria.

Le précédent album de ces revivalistes hollandais ne m'avait guère enthousiasmé. Bizarrement, je trouve celui-ci, leur quatrième, beaucoup plus convaincant. Je dis bizarrement parce qu'il y a ici tout ce qui, a priori, m'énervait chez la plupart des groupes du genre. Sur onze

morceaux, sept reprises, et pas des obscures, excusez du peu : "Strychnine", "Boss Hoss", "Steppin' Stone", "Loose", "Who Do You Love"... le reste à l'avenant (au fait les mecs, quand on utilise les morceaux des autres, on crédite leurs auteurs). Et leurs titres à eux sont tellement imprégnés de l'ambiance qu'ils ne font en aucune façon tache au milieu de leurs petits collègues.

Pourtant, si les Miners Of Muzo semblent mal partis pour un oscar d'originalité, ils ont dans leurs manches quelques atouts qui les sauvent, au moins cette fois. Au nombre de ceux-ci, la tranquille impudeur avec laquelle ils expédient leur répertoire. Ces gens-là ont visiblement depuis longtemps dépassé les questions de simple compétence (il y a notamment un guitariste du nom de Fast Hanz qui n'a plus guère de leçons à recevoir de qui que ce soit) et *Dig Deep...* s'en ressent qui respire la santé et l'absence de complexes. Un disque qui devrait faire une grande carrière dans les parties et les play-lists des radios rocks.

Benoît BINET

JANICE K : Hot Rocks From The Hear Hand - Unlimited, import.

Euh, c'est plutôt un personnage, voyez, cette Janice K. Le genre altier et tétu, si vous voyez ce que je veux dire, et un seul homme dans sa vie : Elvis The Pelvis. Du Nebraska à l'Iowa, elle a transporté son obstination (elle se fait même

33 TOURS



appeler the Lady Elvis !) avec des compagnons de route en rupture de Charlie Burton & the Hiccups ou du Sleepy LaBeef band. Et tous ces gens-là auraient tendance à jouer du rock'n'roll comme si le King allait sonner à la porte. Impressionnant de déterminisme. (Unlimited Productions, PO Box 715, Council Bluffs, Iowa 51501, USA).

RON SCARLETT : Looking At The Lights - Grey Area, import.

Je ne sais pas s'il leur en reste encore beaucoup des comme ça, du côté de Boston, mais qu'ils nous les offrent sans plus attendre : mélodies inventives, voix souple et modulée, climats variés, et cette guitare qui surgit pour des interventions incisives : un magnifique voyage dans ce que devrait être plus souvent le rock moderne. Et lorsque Ron Scarlett se retrouve seul avec sa six cordes en fin de disque, il prend place parmi les plus grands. (Grey Area Records, PO Box 3101, Boston Ma, 02128, USA).

Christian LARREDE

SEMINAL RATS : Omnipotent - What Goes On Rds, import.

Ils viennent de Melbourne, Australie, c'est presque tout dire surtout si on ajoute qu'ils reproduisent sur la pochette le logo de Radio Birdman. Les groupes kangourous sont-ils obli-

gés d'afficher de telles références pour faire parler d'eux à partir du moment où ils aiment les morceaux violents et les solos de guitares ? Les Seminal Rats pourraient s'asseoir à la droite des Celibate Rifles (mais pas à leur place). Ce qui les rend toutefois sympathiques est cette guitare toute speedée et le son de casserole de la batterie... Leur écoute des punks leur évite le piège du moule dans lequel tombent de nombreux groupes, mais est-ce suffisant ? Il faut en finir avec ce putain de complexe oedipien.

Antoine MADRIGAL

COST OF LIVING : Day Of Some Lord.

Ce premier album de Cost Of Living (second degré, le nom ?), il vous faudrait presque aller le chercher à la nage tellement il est bon. Disque, d'un quatuor new-yorkais de trois ans d'âge, sans véritable histoire (copains de collège et tout ça...) mais pas sans racines ; grosso modo, ce sont les Byrds (guitares livrées par trains spéciaux), les dB's (mélodies serpentine) et Dwight Twilley qui se bousculent en fées tutélaires au portillon ; avec les Groovies qui lancent des dragées sur le perron. Postulat : un disque qui donne envie de ressortir *Shake Some Action* ne peut être que recommandable... D'autant que cette poignée de chansons compose un ensemble faussement sim-

ple tout à fait savoureux : vous pouvez plonger d'une oreille gourmande votre diamant là-dedans en ne voulant y voir qu'un album pour teenagers, suprêmement bien fait. En grattant le vernis vous aurez en plus la satisfaction de découvrir un savoir-faire inspiré, un enthousiasme communicatif, une violence rentrée tout à fait jubilatoire, comme des REM rigolos, si vous pouvez imaginer ça. Et puis, il y a ce morceau (?) niché sur la seconde face, et sobrement intitulé "18 Seconds" et qui n'est effectivement que cela, dix-huit secondes de silence, créditées (pour les royalties ?) à l'ensemble du groupe. Oh, alors, si les pop-bands se mettent en tête d'avoir de l'humour, en cette fin de siècle... 360 E.72, Suite A1602, New-York, NY 10021, USA).

Christian LARREDE

NOT SO HUMDRUM - Ripost.

Le petit label de Blois continue ses investigations australiennes et sort son second volume consacré aux groupes obscurs des antipodes dans la branche punk-rock. Le travail est bien fait : nombreuses photos, des notes biographiques sur chaque groupe et les paroles des chansons. Au milieu de groupes aussi inconnus les uns que les autres, deux chansons des Happy Hate Me Nots avant l'arrivée de Christian Houlemare. Pour le reste, comme tous les courants, le punk rock a aussi ses seconds couteaux, mais cette compilation tient le coup et est assez cohérente. Un autre regard sur le rock australien.

Antoine MADRIGAL

RANK AND FILE - Rhino, import.

En 82-83, ils furent les vrais chefs de file d'une mini-vague country-sante qui s'empressa de refluer en laissant tout son petit monde sur le sable. Lourds par Slash après deux albums de country-pop attachante (*Sundown*, *Long Gone Dead*), Rank And File, peut-être inspirés en cela par Alejandro Escovedo, leur premier guitariste, qui rencontrait alors un début de succès avec les True Believers, choisissaient de durcir le ton et de faire passer leurs délicatesses acoustiques sous les rudes fourches caudines du big rock. Leur troisième trente mettra pourtant près de quatre ans à voir le jour et, à son écoute, on est en droit de se demander si tout cela était bien nécessaire. En dehors de "Black Book" qui a l'envergure d'un bon single, tout le disque fait en effet pâle figure par rapport à ses prédécesseurs. Comme d'autres avant eux, les frères Kinman semblent en passe de perdre leur identité à courir après un hypothétique succès (1201 Olympic Blvd, Santa Monica CA 90404, USA).

Benoît BINET

DR. LIMBO & HIS FABULOUS OFF-WHITES - Memphis Town - Dirty Little Nipper, import.

Requins canadiens utilisés en backing-band par des gens comme John Hammond, Etta James ou Muddy Waters, ces sept musiciens se sont faits plaisir en deux titres explosifs, jousifs et jubilatoires : New Orleans R&B, Mississippi r'n'r, tout ça dans le shaker avec Gene Taylor des Blasters en invité. Un album espéré pour janvier : comment pourrions-nous attendre ? (404 College St., Toronto, Ontario, M5T 1S8, Canada).

Christian LARREDE

SQUEEZE : Babylon And On - A M.

Ah, mais c'est qu'on ne rit plus, là... C'est qu'on cause d'un groupe qui a failli sécher les larmes des Beatles-addicts, et qui a produit un chef d'œuvre (ça s'intitulait *East Side Story* et c'est sorti en mai 1981), invraisemblable collection de chansons pop à user jusqu'à l'ivresse. Squeeze avait bien le droit à la déception (l'album *Sweets For A Stranger*) ou au n'importe quoi (le disque du duo Difford/Tilbrook). N'épi- loguons pas outre mesure sur l'éternel (en l'occurrence, le second) retour des britanniques : la



flamme pure et légère de l'inspiration n'a pas dû peser bien lourd face au constat quelque peu cruel que hors du label Squeeze, toujours synonyme de royalties sonnantes et trébuchantes, il était bien difficile de payer le loyer et les cordes de rechange. L'essentiel est bien que les plus talentueux artisans anglais de ces quinze dernières années soient vraiment de retour dans de bonnes dispositions : "J'ai commencé à écrire dans une maison à la campagne en travaillant de neuf à cinq, comme dans un bureau. Mon ambition consistait à atteindre le moindre degré de complexité". Ça, c'est pour le parolier Difford. Quand à Tilbrook, il répond en écho : "Je pensais pouvoir composer des chansons plus simples, que l'on pourrait apprendre à jouer plus rapidement. Ce que nous avons voulu éviter, c'est l'auto-satisfaction". Allez vous étonner après ces professions de foi quasi-ascétiques que tous les titres de ce nouveau (hmmh... septième ? comme le temps passe !) disque soient chantonnants, claquements de mains y compris, rutilants

comme des miniatures Dinky Toys et générateurs de sourires béats. Qu'on me comprenne bien : la simplicité selon ce groupe, n'exclut pas la tendresse d'un accordéon ou la mélancolie d'une valse à trois temps. Elle est avant tout l'expression de presque quadragénaires bien revenus de l'esbrouffe. Certainement le meilleur Squeeze depuis Abbey Road.

Christian LARREDE

GUADALCANAL DIARY : 2 x 4 - Elektra/Wea.

Troisième album des Diaries et retour à la case départ en ce qui concerne la production. Le groupe retrouve en effet Don Dixon et par la même occasion une mise en scène qui pour ne pas

cacher ses espérances commerciales n'en perd pas pour autant sa dignité. "2 x 4" est un bon disque de "nouveau rock du Sud", plein de guitares bien peignées et de jolies chansons manucurées. Agréable, même si on a encore trop souvent l'impression que Guadalcanal Diary récolte ce que R.E.M. a semé l'année précédente.

Benoît BINET

HOUSE OF FREAKS : Bottom Of The Ocean - Rhino/dist. Media 7.

En fait de maisonnée, on a ici une formule plutôt curieuse : un duo drums/percussions + guitare/chant. Curieuse mais semblant fonctionner à en juger par la face A de ce 12" (extraite d'un album à venir : *Monkey On A Chain Gang*) : quelque chose comme le Gun Club des débuts sans le côté glauque, ou Peter Case solo qui aurait pris du captagon. Jolie version de "Corrina, Corrina" au revers.

Benoît BINET

LIME SPIDERS : The Cave Comes Alive - Virgin, import.

Les Australiens semblent avoir compris que l'après Radio Birdman avait fait son temps, et qu'il valait mieux tourner la page maintenant si on voulait éviter de renouer avec la torpeur provinciale que connaissait le pays avant 77. Soupirs de soulagement dans la salle. Si les kangourous se remettent à faire fonctionner leurs petites cellules grises au lieu de faire semblant de croire qu'allumer la distorsion pouvait suffire à remplacer une bonne chanson, c'est plutôt bon signe. On va pouvoir repérer les bons et les mauvais et ramener ce pays à sa juste place de terre d'origine de quelques très grands groupes et d'une foultitude de médiocres.

A priori, les Lime Spiders devraient sans problème appartenir à la première catégorie. Leur poignée de singles des années 82-85 valait vraiment le coup. "25th Hour", c'était quand même quelque chose dans le genre ! L'incertitude, c'était précisément le premier album. Quand un groupe attend plus de cinq ans avant de se résoudre à sortir le sien, on est en droit de se poser quelques questions, non ? Surtout quand il leur faut une signature avec un label comme Virgin pour se décider à se remuer.

Heureusement pour eux, les Spiders ont quelques atouts maîtres, le principal en étant Mick Blood, leur vocaliste - bon chanteur - et principal compositeur. Quand il est en forme, Blood est capable de pop-rocks très convaincants ("My Favourite Room") ou de morceaux de bravoure qui évitent avec sagesse de tomber dans le cliché ("Just One Solution"). On se demande alors pourquoi le groupe s'est senti obligé d'aller chercher toutes ces reprises ("Action Woman", "NSU"...) qu'ils servent avec une compétence qui fait honneur à leur connaissance des sixties mais qui ne plaide guère en faveur de leur sens de l'originalité. "The Cave Comes Alive" est tout entier entre ces deux pôles. Un bon disque de rock'n'roll, parfois vraiment plaisant même, mais qui souffre un peu de son respect des bonnes manières. Dommage.

Benoît BINET

DADDY IN HIS DEEP SLEEP : Alone With Daddy - Restless/Enigma.

Les petits derniers de la classe weird pop californienne. L'ennui pour eux, c'est que weird, ils le sont nettement moins que Game Theory (dont Scott Miller est pourtant présent aux manettes) et que, côté pop, Three O'Clock leur fait une ombre à laquelle ils ne semblent pas encore prêts d'échapper. Ajoutez à cela le fait que les deux chanteurs (un garçon, une fille) ont des voix de dessins animés assez horripilantes sur la durée, et la pop speed de Daddy In His Deep Sleep risque fort de n'apparaître que comme du second choix. Laissons leur quand même le bénéfice du coup d'essai.

Benoît BINET

33 TOURS

SURFING LUNGS : The Biggest Wave - Beat international, Import.

On ne pourra pas reprocher aux Surfin' Lungs leur inconstance : Surf ils sont, surf ils resteront. Fidèles à l'esprit comme à la lettre, ils ne contournent ni les hou-hou haut perchés, ni l'insouciance plagiste célébrée dans les textes, ni la batterie nerveuse et les guitares bourrées d'écho. Un peu d'orgue pour lier la sauce, et vogue la planche à voile. Je n'irai pas jusqu'à dire comme ils le suggèrent dans le titre qu'ils amènent avec eux la vague la plus grosse, le son a la même fragilité qui rendait attachant leur premier album, mais les quelques titres qui servent de moments forts, comme "Volleyball king", "Quarter mile machine" ou "Don't face that wave" tiennent bien le vent. Le plaisir est fugace, mais on l'appréciera pour sa futilité même. (Beat International, 91 Swansea Rd, Hanworth, Braknell, Berks, England)

Monique SABATIER

DICK DESTINY & THE HIGHWAY KINGS : Arrogance, Destination, import.

Le rock contre les motos japonaises. Ou le gros mono fan-club. Du coup de kick d'intro jusqu'à ce qu'il coupe les gaz en fin de face B, Dick chante les plaisirs de l'autoroute avec une Harley entre les cuisses. Les fans des Dictators se souviennent peut-être de lui (il co-signait "Hey Boys" sur "Manifest Destiny") ; ils découvriront ici un croisement entre Blue Oyster Cult et Ducks Deluxe qui ne manque pas de charmes, encore qu'un peu épaïs. Seule vraie faute de goût, une version de "Jean Genie" vilaine comme une BMW. (c/o box 185, Red Lion, PA 17356, USA).

Benoît BINET

MIDNIGHT XMESS, Part III (compilation) - Midnight Rds.

Mis à part l'avantage de servir d'alibi pour sortir une compilation pour les fêtes de fin d'années, je ne vois pas l'intérêt de chanter Noël. Et comme c'est le cas de toute initiative qui se répète (on est ici à la troisième) sur un sujet étroit, on a vite fait le tour de ce disque où le pire fréquente le bon mais rarement l'excellent. Ceci dit, on redécouvre avec grand plaisir les Woofing Cookies dont la démarche est proche de celle de REM (d'ailleurs Peter Buck a produit un single) et Dementia 13 qui craque sur Syd Barrett et Kevin Ayers. Une petite mention pour le blues de Sharky's Machine ; sinon on apprend que les Senders, se reformant après le passage de Philippe Marcadet dans les Backbones et que Santa Claus a la ménopause, aux dires des Steriles, un groupe de filles de L.A. Mais qui se soucie vraiment du sexe du père Noël ?

Antoine MADRIGAL

JOAN JETT : Good Music - Polydor.

Trois ans sans nouvelles de notre Runaways préférée ! Mes draps s'en souviennent encore ! Pensez, depuis tout ce temps, la concurrence n'a pas manqué de reprendre le flambeau, porte-jarretelles en bataille ! Mais là, voyez, Joanie revient, annonce quelques mots bien sentis, comme "Good Music" ou "Rock'n'Roll", et ça remet le débat sur un terrain bien plus propice. Et, ce coup-ci, c'est un vrai juke-box qu'elle nous a concocté : de son détournement vers le Septième Art, elle a ramené ce "Light Of Day" signé Springsteen (eh, le Boss, pas trop encombré, chez toi, avec tous ces coffrets-live en retour ?) mais ce n'est pas tout. Il y a aussi la reprise du "Roadrunner" de Jonathan Richman (qui devient Richmond sur l'étiquette !), une invraisemblable version du "You've Got Me Floating" d'Hendrix et un "Fun Fun Fun" où les chœurs sont assurés par la Wilson family en personne (remarque, on les retrouve bien sur les disques des Fat Boys, alors...) ! Pour le reste, on a droit à quelques inédits en grande partie co-signés par son compère Kenny Laguna, bourrés de citations, véritable catalogue de tout ce qui fut brillant

dans les années 60 et consommable dans les seventies : les chœurs font hou-hou, les guitares blaam, et tout est parfait. Pantalon lamé et veste multi-franges, Joan est restée, optique glitter, fidèle à tout ce qui faisait sa (bad) réputation, dans un triomphe total de premier degré et de mauvais goût enthousiasmant. Mériterait la Légion d'Honneur pour ça. Et le Mérite Agricole. Quel disque ! Quel tempérament ! Et quel Rock'n'Roll !

Christian LARREDE

BODEANS : Outside Looking In - London/Barclay.

Quelques mois d'indifférence polie après *Love & Hope & Sex & Dreams*, leur premier album en date, les BoDeans remettent donc le couvert, toujours aussi rustique, un peu âpre même. Il s'agit de rock'n'roll mal dégrossi, de ces musiques qui pouvaient nous surprendre dans un pub d'avant Heineken. Un instant de plaisir où l'artisan compte moins que l'envie de taper du pied. Second album, et toujours ces photos floues-en "action". Llanas se prend parfois pour Pete Townshend ou de dos, en hobo vaguement désabusé. Tiens, la musique non plus n'a pas vraiment changé, comme ces cuisines du terroir qui vous font de l'usage, et dont on sort repu et assez dodelinant. Les BoDeans ont infusé une petite giclée de soul dans leurs sabots rock, avec les petites Arlene et Shirley en choristes inspirées. Ils se sont dits : "Tiens, on va refaire un hymne, ou un reggae-tune, et pis on pourrait prendre Jerry Harrison comme producteur...". Celui de Talking Heads ? "Nan ! Celui des early Modern Lovers !". Ils ont eu bien raison : ils en vendront certainement deux douzaines de plus. Pour le reste, comment ce trio à peine raboté peut-il continuer à produire une musique aussi parfumée sans parvenir à se glisser dans un quelconque créneau ? Mystère, mystère, mystère.

Christian LARREDE

THE HOUSEMARTINS : The People Who Grinned Themselves To Death - Go ! Discs/Phonogram.

Sans faire de bruit, les Housemartins sont en train de s'imposer sur la scène pop british et ne sont pas devenus la Nième baudruche qui se dégonfle. Leur second album a toute la fraîcheur d'un premier jet, et on peut dire qu'on tient là un groupe POP ! Sans craindre la comparaison avec les Beatles (pour lesquels ils ne cachent pas leur affection), les quatre de Hull passent sans problème du rock allégre et sautillant à des compositions plus mélodiques et bien léchées, faisant par instant un saut dans le domaine acoustique. On pense bien sûr au quatuor de Liverpool, parfois aux Red Guitars qui auraient écouté Costello et en ce qui me concerne - on ne rit pas ! - aux Bluebells des premiers temps. Mais les Housemartins ont su garder leur personnalité et toujours ce même regard acerbé et incisif sur tout ce qui les entoure. Ils pourraient même tenir un hit avec "Me And The Farmer" si les programmeurs daignaient faire le bon choix.

JN BERGEZ

DUKES OF STRATOSPHEAR : Psonic Psunspot - Virgin.

Deuxième escapade semi-clandestine des XTC sur les terres flamboyantes du psychédéisme, et l'intérêt de l'opération m'échappe toujours, mis à part le plaisir qu'elle semble causer à ses instigateurs (c'est bien le moins). Tous les ingrédients sont là, savamment orchestrés par des artisans consciencieux. Ils n'empêchent pas l'aspect clinique de la chose de ressurgir dans la moindre bande passée à l'envers. Ce disque est à peu près aussi intéressant qu'une reprise des Supremes par Phil Collins.

Benoît BINET

33 TOURS

DINO LEE : The New Las Vegas - New Rose.

Suite des élucubrations funky du King Of White Trash. Au programme : de la grosse dance music et des basses de camionneur, une version de "Shotgun", un doigt de déjante, deux autres d'humour... Sans doute tout indiqué, ami deejay, si vous cherchez de quoi faire frétiller les habitués de votre discothèque.

Benoît BINET

REPTILES AT DAWN : Dressed In Flesh - New Rose.

Partis de Nouvelle Zélande voici quelques temps, ils ont atterri en Bretagne, région idéale pour leur rock frustré et brute. *Dressed In Flesh*

Pogo
dans les hospices
la seule
compilation
du 3^e âge
Ma grand-mère
est
une punk rockeuse
Parabellum
Strikers
Partners
Boy Scouts
Crabs
Satellites
Noodles
Gun Powder
Shredded Ermines
Mescaleros
Scuba Drivers
Washington Dead Cats
Real Cool Killers

GOUIGNAF
MOVEMENT

DISTRIBUTION NEW ROSE

DISQUES

est bruyant et sombre... mais aussi sans surprise, si ce n'est peut-être "Rise with me" dont la basse a des airs d'un "Refried boogie" Canned Heatien revu par des Stooges addicts. Et ce morceau hendrixien, "Ice the sun" où la guitare et la voix bavardent. On a l'impression qu'on assiste en ce moment à une guerre de tranchées où chacun creuse un trou pour mieux camper sur ses positions. Le raz-de-marée venu des antipodes a du mal à trouver son second souffle.

Antoine MADRIGAL

CELIBATE RIFLES : Roman Beach Party - What Goes On / dist. Closer.

Ils ne nous laisseront décidément pas souffler : après un live ce printemps, voilà encore un disque des Rifles enregistré en Hollande pendant le long exil américano-européen qu'ils ont connu cette année. Apparemment eux aussi commencent à trouver monotones les gros cartons soniques qu'ils ont pris l'habitude de balancer dans la nature puisqu'on trouve ici : une longue plage pesante ("Ocean Shore"), un titre aussi pop que power façon Ramones, ("Invisible Man"), et un morceau où la guitare, audacieuse fantaisie, joue les ordinateurs ("Wonderful Life"). Ces tentatives restent encore en marge de l'ensemble mais du coup on attend la suite avec une nouvelle curiosité.

Monique SABATIER

LLOYD COLE AND THE COMMO-TIONS : Mainstream - Polydor

Troisième Lp de notre rondouillard ami ! L'ancien étudiant s'est doté d'une paire de lunettes d'intellectuel, mais se défend d'avoir lu un Simone de Beauvoir en entier !!! C'est presque s'il ne sort pas son revolver lorsqu'on lui parle de culture. Le disque sera donc grand public. Mais n'est pas Tear For Fears qui veut (Par chance). Cole a du mal à se débarrasser de ses tics emphatiques pour du toc enfantin : s'il y parvient sur quelques morceaux, l'emballage raffiné de la production rend ses tentatives ténues, pourtant on ne lui en aurait pas voulu de nous faire un album dans la lignée du premier 45t., "My bag" avec des guitares qui s'entrechoient et des paroles à la Bukowsky. Mais il a opté pour des trifouillis électroniques qui n'amènent rien à de trop rares bonnes chansons ("Jennifer she



said", "Mr Malcontent", "29"). Un jour Lloyd Cole grandira, oubliera ses complexes et nous fera un bon album. Enfin je crois...

Pascal DUPUY

MICHAEL KATON : Proud To Be Loud - Garageland Rds, import.

"Boogie man", "Boogie whip" ou "Roadhouse 69", trois titres qui annoncent la couleur et il n'y a pas embrouille. C'est au gros boogie que cet américain offre ses qualités de guitar

33 TOURS

heroe. Ça réchauffe même s'il est dur de faire du neuf avec ce style que l'on croyait disparu aux USA depuis que les Destroyers de Georges Thorogood ont coulé. Katon peut être fier d'être "loud". (Garageland Rds, Box 343, S-901 07 Umea, Suède).

Antoine MADRIGAL

LIARS : Optical Sound - Supporti Fonografici, import.

Et un garage band italien, un. Les Liars sont Pisans et leur patron est l'ancien bassiste des Birdmen Of Alcatraz (cf le vol. 4 des "Battle Of The Garages"). Fuzz-pop de bonne facture et reprise plutôt inspirée des Animals ("Squeeze Her, Tease Her"). (Via Borgo Stretto 52, Pisa, Italie).

Benoît BINET

ECHO & THE BUNNYMEN - WEA.

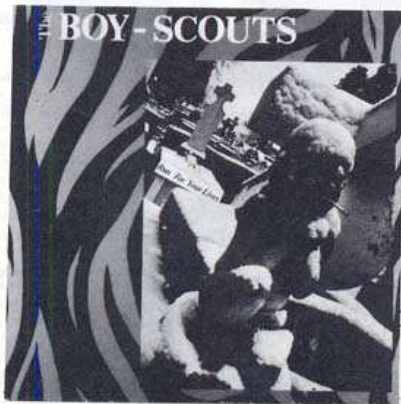
Etait-ce bien la peine de prendre plus de deux ans pour sortir ça ? Pas que le cinquième album d'Echo & the Bunnymen, le premier depuis *Ocean Rain*, soit mauvais, au contraire : l'espèce de recentrage autour de l'essentiel dont il témoigne est plutôt bienvenu. Mais les temps ont changé et, à ne pas l'avoir compris, les Bunnies perdent beaucoup de l'originalité et de la force de leurs débuts. Aujourd'hui, c'est tout un courant de la pop anglaise qui est venu mêler ses eaux brouillardeuses à celles de Liverpooliens. Du coup, le disque se trouve ressembler à 90 % de ce qu'on peut entendre quand on s'est endormi au milieu de "Champs Elysées" et qu'on se réveille au milieu de "Rockline". Un album que je m'imagine mal réécouter passé le point final de cette critique.

Benoît BINET

RAUNCHETTES - Bomp ! import.

Il y a quelques temps, les Raunchettes étaient un groupe de filles de Rochester, New York, responsables d'au moins un single de raw rock'n'roll passable. Mais deux d'entre elles se satisfaisaient fort peu de l'apathie des deux autres et avaient envie de voir du pays. Au début de l'année, elles passent donc en Californie, recrutent deux remplaçantes, et se font signer par Bomp ! qui sort ce maxi produit par Stiv Bators. Dans leur disque, les nouvelles Raunchettes chantent

LE SAUT DE L'ANGE



Premier Lp des BOY SCOUTS Run For Your Lives

Album SW 002 dist. Closer

SWAMP
records.

Commandes : 55 F. port compris - chèques à l'ordre de Swamp.
Egalement disponible : 45t. Shily Boys "Spanish girl" - 20 F. P.C.

12bis, rue Dautezac
31300 Toulouse.

l'amour goulu sous toutes ses formes, sur un fond musical qui rappellera aux plus vieux d'entre vous leurs premiers émois punks. Pas très passionnant. (P.O. Box 7112, Burbank, CA 91510, USA).

Benoît BINET

SCREAMING LORD SUTCH : Jack The Ripper - Konexion/dist. New Rose.

Le Lord restera sans doute à jamais une troisième gachette marchant sur les brisées du grand Jay, il n'empêche : le premier punk d'Angleterre, ce fut lui, "plus célèbre, nous dit Pete Frame, en 1960, qu'en 77 Damned et Pistols réunis".

Tout cela est pourtant bien loin et, n'eût été la vague psychobilly, les disques un brin anecdotiques de Lord Sutch ne seraient sans doute plus qu'objets de chasse pour quadragénaires nostalgiques. Un label belge franchit pourtant aujourd'hui une nouvelle étape en ramenant Sa Seigneurie dans un studio pour lui faire enregistrer quelques unes des pépites de son âge d'or. Le résultat est étonnamment (au vu de la gueule de décafé que Sutch arbore sur la pochette) agréable. Ça ne prête pas à conséquence mais ça ne peut pas faire de mal à ceux qui s'imaginaient que les Guanabatz ont inventé le rock'n'roll.

Benoît BINET

DIVINE HORSEMEN : Snake Handler - New Rose.

Il y a deux méthodes de gérer une carrière de rocker : ou bien on sort un bon disque tous les ans ou bien un disque moyen tous les six mois. Chris D. a choisi la seconde, et on ne peut s'empêcher d'écouter ses disques, de penser que s'il les gardait un peu plus longtemps dans le ventre ils y gagneraient en force. De deux morceaux il n'en sortirait peut-être qu'un : serait-ce un mal ? Bien sûr, *Snake Handler* est, sinon passionnant, du moins agréable mais pour Monsieur D., la musique n'est au fond qu'un prétexte pour habiller ses poèmes. Attitude en soi fort respectable, mais une critique littéraire du résultat risquerait d'être bien sévère, tant le bonhomme semble manquer d'humour. Ne soyons pourtant pas injuste, il peut aussi écrire des choses rigolotes comme ce refrain sur "Borges et Cortazar qui conduisent l'auto de James Ellroy".

Monique SABATIER

THE DOORS : Live At The Hollywood Bowl - Elektra/WEA.

L'exploitation du filon Doors n'est pas terminée. Profitant de la parution de la cassette vidéo de ce même concert, Elektra sort un six titres parfaitement dispensable. En effet, contrairement à *Alive*, *She Cried* de 83, celui-ci ne nous offre rien ou presque. Une bonne version de "The Unknown Soldier", la première mouture de la mythique et théâtrale suite de Morrison, "The Celebration Of The Lizard" ; un disque



très moyen, sauvé par la voix et le charisme de Big Jim, et où l'on peut retenir le jeu très latin de Krieger et la frappe de Densmore toujours aussi forte. En somme, un bon résumé de l'AM-BIANCE des concerts des Doors à l'époque, ni plus, ni moins. On peut quand même se poser la question de l'utilité d'un tel album anecdotique lorsqu'on sait le nombre de titres enregistrés pour Absolutely Live.

JN BERGEZ

RAYMEN : Desert Drive - Rebel, import.

Les Allemands de l'ouest aussi ? Ah, bon. La vague psychobilly n'aura donc épargné personne en Europe : les Raymen ont plein de "psycho" et de "voodoo" dans les titres de leurs chansons, les guitares torturées et les voix sépulcrales qui vont avec. Mais avec leur second album, de la pochette-hommage à Hank Williams à leur reprise du "His Latest Flame" d'Elvis, on les sent parfois touchés par la grâce d'un rock plus traditionnel. Et comme en plus ils semblent aimer la surf-music, qui s'en plaindrait ?

33 TOURS

(Rebel Records, PO Box 5665, Hanover, RFA).
Christian LARREDE

OF A MESH : Broken - 109 Records, import.

Le genre de tornade sonore qu'on attend d'un certain type de groupes new-yorkais. Les Of A Mesh ne sont que cinq mais à la première écoute du disque vous avez plutôt l'impression que c'est toute l'armée d'Attila qui est en train de taper le souk sur le palier. Et la fille qui s'occupe de la guitare ne lâche pas son larsen une seconde sur les quatre morceaux. Ceci doit être leur deuxième Ep et il continue sur la lancée sinistre du premier. Un morceau de plus et je passais mes nerfs sur les poissons rouges. (109 St Mark Place, NYC 10009, USA).

Benoît BINET

III ET EN



DIED PRETTY : Winterland - Citadel.

Les australiens nous reviennent en pleine forme. Ron Peno, le chanteur toussé grassement comme pour libérer sa voix afin qu'elle s'écoule, rampante et malsaine sur la trame que tissent les autres, déchirée par une guitare qui vous vrille la tête ; "Winterland" a le bouillonnement psychédélique de "Mirror blues" et le son de l'album Free Dirt. En face B, on a une version acoustique, de "Wig Out", un des morceaux les plus bizarres de l'album. Imaginez des punks hard core voulant faire passer leur trop-plein avec une guitare sèche. C'est puissant, allumé et sans esbrouffe. On attend la suite avec impatience.

Antoine MADRIGAL

SHREDDER ERMINES : Set Sails - Teenage.

Entre eux et Kid Pharaon (qui d'ailleurs produit ce premier 45t.), et sans que personne ne se

**STUDIO
LE
CHALET**

16 & 24 PISTES

**HEBERGEMENT
ASSURE**

TEL : 56.40.86.23



105, rue des Vivants 33100 BORDEAUX

**MAQUETTES
DISQUES**

forfait DISQUES

1000 45T Poch

1 couleur et 3 jours

de Studio :

16P --- 11 000F

24P --- 14 000F

Prix TTC



soit concerté le moins du monde, une nouvelle école semble naître de ses cendres dans le rock français aux côtés des réjouissances brutales dont nous nous sommes habitués à faire notre pâture. Renouant avec la réputation d'élégance et de raffinement de notre beau pays, les Shredded Ermines pourraient aussi bien reprendre à leur compte les qualificatifs qu'on octroyait aux Dogs de *Different*. Les deux faces sont autant de facettes de leur rock poids plume : trois minutes de nervosité et trois autres d'un romantisme démonstratif. Qui pourra encore dire que les Teenage people sont gens bornés ?

Monique SABATIER

FIXEP UP : Who is Innocent - Closer.

Côté pile : les Fixed Up tel qu'ils sont. Enregistré lors de leur dernière tournée australienne et produit par le groupe. On sent les coups de baguette, on entend les notes bien rondes de la basse et face à cette rythmique François riffe tel un Wilko Johnson avec sa guitare pourrie et

racle sa voix, accompagné par des chœurs féminins et des cuivres discrets.

Côté face : les Fixed Up tels qu'ils apparaissent.

"What you mean to me" date des sessions de *Vital Hours*, produit par Rob Younger et Jim Dickson. Le gros son compact où même une aiguille ne peut passer.

Antoine MADRIGAL

NIKKI SUDDEN & ROWLAND S. HOWARD : Wedding Hotel - Creation import.

Un maxi charnière aux dires même du premier de ces messieurs, son nouvel alter ego étant un autre dandy rapiécé, aussi rêveur, autant ailleurs que Sudden lui-même. L'ambiance est pourtant toujours à cette insondable lassitude qui ressemble à de la déprime, mais comment pourrait-il en être autrement en la compagnie de R.S. H. qui prêta jadis ses états d'âme et son sens du tragique à *Birthday Party* ? La nouveauté, vient plutôt de l'instrumentation qui, encore timidement ici, va

aller en s'étoffant, d'autres instruments venant épauler la guitare sèche qui se chargeait encore du gros du travail sur *Dead Men Tell No Tales*. L'orgue, s'insinue sur tous les titres et une cloche vient même scander la mélancolie de "Girl without a name". Si on n'était pas un peu voyeur on aurait honte d'entrer dans l'intimité d'un morceau comme "Wedding hotel", mais c'est beau, si beau...

Monique SABATIER

PONY : I Lied - Cleopatra, import.

Une pop grave comme celle de leurs compatriotes Zimmermen, un chanteur qui irrésistiblement fait penser à Hot Tuna, deux titres au moins sur les trois "I Lied" et "Fortunate life" avec des plaintes de slide, voilà une première cargaison de raisons pour enfourcher ce groupe sans tarder.

Monique SABATIER

CONEHEADS : The All Welcome Canteen - Greasy Pop, import.

L'enfance de l'art pour le groupe australien débutant. Les Fun Things des frères Shepherd (Brad : Gurus ; Murray : Tribesmen) faisaient ça en 80. Ça déboule, c'est bien, mais aujourd'hui ça donne surtout envie d'entendre la suite.

Monique SABATIER

ALEX CHILTON : Make a little love - New Rose.

Pas de surprise pour cette face A qu'on trouve déjà sur l'album, et pas beaucoup plus pour la face B, "Lonely week end", si ce n'est que cet inédit, issu des mêmes sessions que High Priest, nous offre une étape supplémentaire dans la passionnante exploration du patrimoine rock US qu'a entreprise Chilton. Le Charly Rich qui signe la chanson exerce ses talents de crooner comme outsider chez Sun.

Monique SABATIER

ROY ORBISON : In Dreams - Virgin.

Si Roy Orbison fut en son temps un des piliers du temple 50's, ce qu'il fait depuis bien longtemps maintenant a plus à voir avec Démis Roussos qu'avec Jerry Lee Lewis. D'où l'embarras du critique. Allez expliquer à un fan des Cramps ou des Fuzztones que ce type dont les disques concernent davantage la ménagère ou la midinette, est un génie. Maintenant, si vous êtes du genre à vous laisser toucher par des Chris Isaak ou Dwight Twilley, vous tomberez vous aussi tôt ou tard, sous l'emprise du Big O. "In Dreams", "Leah", deux nouvelles gemmes s'ajoutent à la litanie soyeuse.

Benoît BINET

FLYING BADGERS : Parties - Fu-Manchu.

Communiqué de la Neuvième Armée victorieuse : le front ennemi est enfoncé. L'escadron Blaireaux vient de réaliser la jonction tant attendue entre Plimsouls (les guitares) et Graham Parker (le chant, les cuivres). Un grand coup dans les "Parties" à mettre au crédit de deux anciens Standards, d'un chanteur anglais, d'un guitariste corse, et de Kid Pharaon qui a produit les deux faces. La B-side fait un peu trop dans le balourd à mon goût, mais bonne note d'ensemble.

Benoît BINET

WYLDE MAMMOTHS : Four Wooly Giants - Mystery Scene, Import.

THEE FOURGIVEN : She Shines - Mystery Scene.

CRIMSON SHADOWS : Tales From... - Mystery Scene.

LEE JOSEPH : Four By One - Mystery

Scene.

Le ban et l'arrière-ban de la cryptic-scene réunis sur un label allemand. Wyld et Crimson restent dans la tradition suédoise de puissance, d'apreté du son et de monotonie. Les deux inédits de Thee Fourgiven méritent largement le détour dans le cadre pop virile. Quant à Lee Joseph, c'est ex-Unclaimed/Yard Trauma/Zebra Stripes (accompagné ici par Rich Coffee), il fait preuve de capacités de délire tout à fait intéressantes (c/o Marc Richter, Karl-Friedrichstr. 28,7830 Emmendingen, RFA).

Christian LARREDE

LYRES : How Do You Know - New Rose.

How Do You Know est sur le dernier album, "Stacey", non. Mauvais temps pour votre l'arfeuille, les Conolly freaks. Un excellent inédit qui plus est. Même que je conseillerais sans hésiter cette petite chose à tous les déçus du Lyrisme qu'on rencontre en ce moment. N'entrez pas le Monoman trop vite.

Benoît BINET

SLICKEE BOYS : Your autumn eyes - New Rose.

Ce 45 t. vient briser toutes les méfiances que l'album quelque peu décevant d'il y a dix ans avait dressé entre nous et les pitres de Washington DC. La ballade aux couleurs de l'automne de la face A, non seulement est excellente avec ses guitares à la Quicksilver, mais a l'avantage supplémentaire de les faire sortir de l'orbite à laquelle on les avait crus attachés. Les Slickee Boys, au bout de douze ans d'activités n'ont pas fini de nous réserver des surprises.

Monique SABATIER

CHAMELEON'S DAY - "It won't be long" - Spliff records - dist. Closer.

Pour son premier simple, Chameleon's Day a bénéficié de l'aide amicale des City Kids à la production, et voilà bien un parrainage qui est tout le contraire d'une surprise, tant les deux groupes partagent une même sensibilité, celle d'une musique orgueilleuse et tendue, qui va à l'essentiel. "It won't be long" est un petit chef-d'œuvre de concision et de tumulte. "Car crash", baigné de noirceur, catapulte des riffs lourds et coupants comme de la tôle déchiquetée. Deux faces d'émotion pure pour un single qui fera date !

Alain FEYDRI



CAMERA SILENS : Comme Hier - dist. New Rose.

Au cas où la chronique de leur récent second album vous aurait échappé, les Camera Silens ont beaucoup changé depuis le punk band extrême qui vous faisait vous sauver à toutes jambes il y a quelques années. A la place, on a maintenant un groupe abondamment cuivré, qui mêle reggae (beaucoup) et R'n'B (par touches). Quelque part entre Chihuahua et ce que pouvaient servir les Ablettes avant le Top 50. Ce

45 TOURS

nouveau 45t., plutôt bien, très solidement produit, illustre leurs côtés les plus rocks. Face A tirée du trente, B-side ("Une Nuit") inédite.

Benoît BINET

SUGARCUBES : Birthday - One Little Indian, import.

La révélation nordique du moment dans les charts indépendants britanniques infectés de Smiths et de M.A.R.S. - mixage - remix... La voix de Bjork, la chanteuse, est sans nul doute le seul intérêt véritable du groupe. Un mélange réussi d'innocence juvénile et d'intensité funambulesque. Le tout enveloppé d'une musique envoûtante et enrobée de paroles naïves. Un 45t. en forme d'intoxication. Play it again Sam !!!

Pascal DUPUY

CRAZYHEAD : Baby Turpentine - Food, import.

Il y a trois choses sur ce disque qui me rappellent le Blue Oyster Cult de mes jeunes années : les lignes de basse de "Baby Turpentine", les soli entrecroisés à la "sors ta guitare si t'es un homme" et... la barbe du bassiste. Cela fait deux de trop pour que je prenne ces Crazyheads au sérieux. Maintenant, ce nouveau 45t. se laisse très agréablement déguster. Si vous êtes en manque de rock dur bien construit...

Benoît BINET

STEMS : At First Sight - White Label, import.

Un disque des Stems, c'est un peu comme cet artisanat d'art que des touristes pressés achètent dans les boutiques des aéroports pour ramener aux voisins. C'est très joli, très soigné, cela traduit une réelle maîtrise du matériau (ici, un rock mélancolique à coloration sixtiesante), on en a pour son argent, mais on se voit mal consommer ça soi-même avec sa bourgeoisie le soir à la chandelle tant on a vite fait le tour des plaisirs de l'objet en question. Inoffensif.

Benoît BINET

DEAD BOYS : The night are so long - GMG.

Le retour des morts-vivants. Vu la vitalité de ce maxi, le groupe de Stiv Bators n'est pas aussi décati que la légende de ce pionnier de la punkitude US aurait pu le laisser croire. Mais, si les guitares sont encore agressives, les fans de "Sonic Reducer" risquent d'être surpris. Les Dead Boys naviguent aujourd'hui dans la veine rock and roll du premier Lords Of The New Church, en plus hargneux. Un disque agréable,

MAD
Disques

1, chaussée
St-Pierre
Place du
Ralliement
49100 ANGERS

VENTE PAR
CORRESPONDANCE

PAIEMENT : cheque ou mandat à l'ordre de "MAD".
FRAIS DE PORT : 19 F le premier, 3,50 F par exemplaire suivant.
Double : Port 2 LP.

PROMO DU MOIS... ENIGMA... ACHETEZ 2 DES 3 DISQUES CI-DESSOUS, NOUS VOUS OFFRONS UN 45 T... ENIGMA... PROMO DU MOIS... EN BEN VAUGHN COMBO "Beautiful thing" (le coup de maître d'un rocker songwriter /aussi en compact et K7).

PRIX PROMO : EN 33 T OU CASSETTE : 61 F / EN COMPACT : 110 F (PORT)

45 TOURS A CHOISIR EN CADEAU : BEN VAUGHN ou WEDNESDAY WEEK ou TEX HORSEHEADS ou SMITHEREENS (prévoir 2^e choix)

SORTIE LE 15/02/88 : Compilation "ENIGMA Variations" : PRIX PROMO : 39 F / TOUT "ENIGMA" EN SON ET IMAGE (catalogue inclus)

Nouveautés ALBUMS (t aussi en K7) :

CAMPER VAN BEETHOVEN "vampire can" 54 F
DROOGS "Kingdom day" 75 F
POGUES "if i should fall from..." 68 F
GAME THEORY "lolita nation" (Enigma) 64 F
SURF PUNKS "locals only" (Enigma) 64 F
MINDBREAKERS "ban mindbreakers" 70 F
(ex-Len Bright Combo).
D.B.'s "sound of music" 68 F
BURRITO BROS "return of sweethearts of rodeo" (double lp) 112 F
SHAMEN "drop" (un must) 68 F
JONATHAN RICHMAN "richman 88" 68 F
TELEVISION GREATEST "65 thèmes" 68 F
(2 LP. le saint, prisonnier, popeye, etc...)

MAXIS (t aussi en 45 T à 23 F l'un, commande

minimum par 3, si commande 45 T seuls, port forfaitaire 14 F (2,50 F par exemp. suivant).
FUZZTONES "9 months later (3 titres)" 43 F
STITCHED-BACKFOOT AIRMAN "shake up" 43 F
ROKY ERIKSON "clear night for love" 43 F
WOODENTOPS "you make me feel" 41 F
TRIFFIDS "trick of light" (maxi 25 cm) 52 F
MIGHTY LEMON DROPS "inside out" 45 F
FISHER Z "perfect day" 45 F
DEACON BLUE "dignity" 43 F

13th FLOOR ELEVATOR (l'album : 75 F / quantite limitée) "13th floor elevator", "live", "bull of woods", "easter everywhere".

NOUVEAUTÉS COMPACT

WOODENTOPS "you make me feel" 68 F (cd single)
ALEX CHILTON "live in London" 121 F
FEELIES "good earth", "crazy r." 121 F
WILKD JOHNSON "call it what you" 121 F
LOVE "four sail" (14 titres) 128 F
GAME THEORY "lolita nation" 115 F (le compact egale 2 lp : 27 titres).
POGUES "if i should fall from..." 125 F
IF I WAS A TEENAGE ZOMBIE "b.o." 115 F (del fuegos, chilton, los lobos, d.b.s.)
DAMNED "best of, 2 cd, 30 titres" 129 F
WHO "singles 65-75, 18 titres" 137 F
UNDERTONES "best, cher o'bowlies" 98 F

LISTE "ENIGMA" (lp, K7, compact, 45 t) CONTRE 2,20 F (timbres) / LABEL "ROIR" (K7 seulement) : 66 F l'une (liste contre 2,20 F)
INFO CATALOGUES : DISPONIBLES CONTRE 6 F EN TIMBRES (chacun) - INFO MINITEL : NOUVEAUTÉS HEBDO ET BOITE AUX LETTRES : TAPEZ 36.14. CODE SERVICE CM 49 - CODE ABONNE 713000. MOT DE PASSE : 7130.

ADDITIF AU CATALOGUE "VINYL" - SEPTEMBRE 87 - ADDITIF AU CATALOGUE "COMPACT" - SEPTEMBRE 87

DISQUES

qui témoigne aussi en faveur de la science du positionnement de Stiv au moment où on réédite les punks à tire-larigot, pourquoi les Dead Boys ne participeraient-ils pas eux aussi à la fête ?

Antoine MADRIGAL

JOHNNY THUNDERS : Que Sera Sera - Jungle/dist. New Rose.

Que devient Johnny Thunders ? Hum, je dois reconnaître m'être endormi quelque part au milieu du film et avoir des difficultés à reconstituer les dernières aventures de la vieille Poupée. Ai-je manqué quelque chose ? Pas l'impression si j'en juge par ce maxi pathétique. Allons-y quand même d'une brève présentation informative, manière de dire au fan ce qui l'attend : une version de "Que Sera Sera" enregistrée en février dernier en Angleterre avec, entre autres Glen Matlock et Patti Paladin, plus deux titres, "Short Lives" et "I Only Wrote This Song For You" qui remontent à 85. Johnny Tonnerre ?

Benoît BINET

BEYOND WORDS : The Edge - Music Action/dist. MD Diffusion.

Une musique heureusement moins pompeuse que le nom que s'est choisi ce groupe de Baltimore qui réalise là son premier 45t. Peut-être à cause de la féminité de leur autrice-compositrice chanteuse Lisa Matthews, les deux titres font penser à Concrete Blonde : même gravité pour délivrer leurs textes, deux voix qui se ressemblent mais là où Johnette Napolitano met vigueur et gouaille, l'autre préfère la délicatesse plus anodine de quelques touches de synthé.

Monique SABATIER

LAZY COWGIRLS : Tapping The Source - Bomp ! import.

Un quartet apparemment californien mais, contrairement à ce que son patronyme pourrait laisser entendre, nullement féminin. Les Cowgirls font dans le punk rock. Attention, pas hardcore. Punk rock, comme dans punk 77. Leurs titres ont le défaut de se ressembler tous beaucoup mais quand ils ont l'idée de reprendre une paire de vieux hits R'n'B ("Yakety Yak" et "Justine" de Don and Dewey) ils en tirent des versions pleines de conviction et pour tout dire, très réussies. Un problème de composition à résoudre dira-t-on (P.O. Box 7112, Burbank, CA 91510, USA).

Benoît BINET

STIV BATORS - Have Love Will Travel - Bomp ! import.

Bators aurait-il des arriérés d'impôts à payer ? Toujours est-il qu'il se démène en ce moment comme jamais. Les Lords se réveillent et viennent d'être signés par Bondage pour la France, il y a ce maxi des Dead Boys, et maintenant ce 45t. solo... N'ayant jamais compté parmi les sympathisants du gentleman, je ne saurais dire si on tient là un bon ou un mauvais Bators, mais cette reprise des Sonics est tellement terne et convenue qu'elle me tombe des mains (qu'est venu faire Charlie Sexton dans cette galère ?). Au verso, Stiv torture un malheureux titre des Moody Blues. Hum (P.O. Box, 7112, Burbank, Calif. 91510, USA).

Benoît BINET

45 TOURS

THE ONLY WAY YOU'RE EVER
GOING TO BE ABLE TO TRACK
DOWN THE BEST OF AUSTRALIAN
MUSIC IS THROUGH THE...

**AU-GO-GO
RECORDS
MAIL ORDER**

SCIENTISTS
BIRTHDAY PARTY
HOODOO GURUS
LIME SPIDERS
MOODISTS
WET TAXIS
CELIBATE RIFLES
TRIFFIDS
RADIO BIRDMAN
DIED PRETTY

AND HUNDREDS MORE GREAT PUNK, THRASH,
PSYCH & TRASH RELEASES...

SEND A STAMP (OVERSEAS SEND 2 I.R.C.s) TO:

AU GO GO RECORDS
G.P.O. BOX 542
MELB. 3001 VICTORIA
AUSTRALIA

BERRY PICKERS : Watcha Tryin' Todo - Dionysus, import.

UNTOLD FABLES : The Men And The Wooden God - Dionysus, import.

Deux groupes de L.A. fraîchement recrutés par la Lee Joseph School Of Sixties Sounds. Les Berry Pickers sont les rhythm'n'blues de la bande. Une face A de leur cru, deux Chuck Berry de l'autre côté : pas mal du tout, si ce n'est que le son est tellement malingre que le groupe a l'air un peu perdu dans tout ça. Les Untold Fables eux, sont de loyaux serveurs de la cause Pebbles, tendance saturation davantage que fuzz. Quatre titres honorables au programme de leur premier Ep (P.O. Box 1975, Burbank CA 91507, USA).

Benoît BINET

LIVING STONES : Fastest Car Around - Sunlight, import.

Un nouveau combo suédois où se retrouvent des membres des Stomach Mouths (séparés), des Backdoor Men et des Crimsons Shadows. Quatre jeunes gens qui ont bon goût : à preuve, ils aiment les sixties et la bouffe favorite de leur guitariste s'avère être le kebab (doner? shish? kofte?). Une face A surf, une face B folk-rock. Tout ceci reste quand même bien gentillet. (Barvågen 18, 19500 Märsta, Suède).

Benoît BINET

LIBERTINES : Ohio - Day One, import. K7 seulement.

Cincinnati, Ohio, octobre 1983 : Randy Cheek (bs), Jim Davidson (gtr) et Greg Blanton (drms) rejoignent Walt Hodge (vcls, gtr) et forment les Libertines. Quatre ans plus tard, ils ont derrière eux deux 45t. auto-produits, une participation à une compilation Voxx, et maintenant cette bande qui regroupe les quatre titres de leurs singles et six nouveaux morceaux. Du pop-rock semi-acoustique qui n'est pas sans rappeler les morceaux les plus speed des Violent Femmes. (The Libertines, P.O. Box 25477, Cincinnati, OH 45225, USA).

Benoît BINET

CLAMS : Train Song - Imaginary, import.

Et un autre groupe de Minneapolis. Des filles, ce coup-ci, et qui ne naviguent vraiment pas dans les mêmes eaux que Wendy, Lisa et autres Princesses. Leur truc à elles ce serait plutôt boogie Gibson et rock Rickenbacker. Leur deuxième 45t. révèle des tempos bien envoyés même si pas originaux pour deux sous (p.o. box 23432, Minneapolis MN 55423, USA).

Benoît BINET

TOMBOYS : Sand Monsters - K7, Baseball, import.

TOMBOYS : Throw A Mad Ball - K7, Baseball, import.

Un trio de Californiennes dont le truc semble être la pop petit budget, innocente, fraîche et honnête, ainsi que les press-books sortis par ordinateur. Très anecdotique dans l'ensemble. Mérite quand même d'être signalé pour la face A de leur première bande, produite par Emmitt Rhodes, l'ex-Merrygoround, le McCartney américain dont les Bangles avaient repris "Live" sur leur premier trente. (6551 Kester Ave., Suite n° 7, Van Nuys CA 91411, USA).

Benoît BINET

RUFUS THOMAS : If There Were No Music - Perfect/dist. New Rose.

Sans intérêt. Une bande de Belges a eu l'improbable idée de trainer Rufus en studio pour lui faire enregistrer du... disco. Et même pas du bon disco, en plus. Le disque comprend deux mixes différents du même morceau, et un instrumental : vous m'avez compris. Fuyez l'arnaque et

réfugiez vous sur la compilation sortie il y a quelques années par Edsel, butte témoin des années 60, quand Oncle Rufus faisait dans la soul joyale et les novelty hits pour notre plus grand bonheur.

Benoît BINET

BEAT POETS : Glasgow, Howard, Missouri - 53rd & 3 rd, import.

Comme leur nom l'indique, ces cinq-là font dans l'instrumental. Comme le titre de leur disque le laisse entendre, ils sont Écossais (apparemment de la même bande que les Primevals). Link Wray rencontre les Fleshtones : résultat plus qu'audible (21 A Alvin St., Edinburgh EH2 4PS, UK).

Benoît BINET

BOMBSITE KIDS : I Want To Shout To Die- autoprod.

Premier single (paru l'an dernier) d'un groupe belge, héritier thundero/stoogien de la punk scène liégeoise. Gros son, et deux morceaux plutôt bien, même si sans grande originalité. Comme chez leurs voisins de La Muerte, on a un peu l'impression que les Bombsite Kids ont tablé sur le professionnalisme de leur ingénieur du son, pour rattraper les faiblesses de leur répertoire. Demande confirmation.

Benoît BINET

LORDS OF THE NEW CHURCH : Psycho Sex - Bondage International.

Des Seigneurs, ça ? Le seul qui mérite vaguement ce genre de titre dans l'affaire, c'est encore Vic Maile qui signe comme à l'ordinaire une production impeccable. Pour le reste, tout ceci a définitivement plus à voir avec un Billy Idol MTVisé qu'avec 77.

Benoît BINET

LA PISTE DES REISSUES

● **LES INUTILES** - C'est pas franchement qu'on ait que ça à faire, mais, une fois n'est pas coutume, cette colonne s'ouvre sur un point d'exégèse. J'ai en effet reçu à la suite de ma livraison du n° précédent un courrier des plus courroucés de la part du dénommé Mad Mike, compilateur de l'album *The 60's Choice*, qui, fort mari de voir son disque classé par mes soins sous la tête de chapitre "Les Inutiles", s'en prend à ce chroniqueur assez crétin pour considérer qu'il y a un rock utile et un autre qui ne l'est pas. Hé Léon, faut apprendre à lire ! Cette rubrique s'est toujours très explicitement voulue une page de critique du travail des rééditeurs. L'inutile, il est bien évident qu'il ne faut pas aller le chercher sur les 45 t. d'époque (que je persiste à juger médiocres, que tu trouves "sublimes" ; affaire de goût) que tu es allé déterrer (en estimant probablement "inutile" de demander une quelconque autorisation aux ayant-droit), mais dans le résultat de cette exhumation. Dans le milieu de la réédition, il y a des gens qui font un boulot inattaquable dans le choix des disques, la gravure, les notes de pochette, l'emballage... (ex. : Edsel) ; d'autres qui baclent parfois leurs productions mais qui se rachètent par "l'esprit" que révèle leur catalogue (ex. : Crypt) ; il y en a malheureusement d'autres qui font dans le n'importe quoi n'importe comment. *The 60's Choice*,

pour moi, relève de cette catégorie : compil. de bric et de broc, au son tout juste correct, emballée dans une pochette à chier et accompagnée de liner notes inexistantes. Désolé d'en venir à m'acharner sur un disque qui ne le mérite après tout pas, mais autant j'accepte qu'on conteste mes jugements, autant je ne suis pas près d'admettre qu'on sous-entende que l'intégrité de ce canard n'est peut-être pas au-dessus de tout soupçon. Le fait qu'une maison de disques nous prenne ou non de la pub n'influe en rien sur le traitement que nous réservons à son catalogue : là encore, il faut apprendre à lire.

Deux précisions pour conclure cette ridicule affaire :

1 - Ceci est la première et la dernière fois que je réponds à ce genre de polémique. Les staliniens du fun 60's m'emmerdent. Si la réciprocité est vraie, qu'ils envoient leurs services de presse ailleurs. Je ne suis pas demandeur.

2 - Je souligne une fois encore que le but de cette rubrique n'est pas d'aider les spécialistes à tel ou tel genre musical à faire leur petit marché. Il y a sans doute des fans de 60's rock qui trouvent cette compilation pleine d'intérêt. Tant mieux. C'est pas pour ça que je vais leur retirer mon estime. J'achète moi-même suffisamment de merdes dans l'espoir d'avoir un jour l'intégrale de Sean Tyla ou de Swamp Dogg pour compren-



AVEC QUOI ?

Magnetophone et régie : 12 pistes AKAI MG 1214
(Reçoit les codes MIDI-SMPTE...)
Régie de sous mixage AKAI MPX 820
(8 voies - programmable et pilotable par le MIDI)
Multi effets : compresseur / noise gate - réverbération Roland, Yamaha, Alesis
Micros dynamiques et électrostatiques : AKG Sennheiser Beyer
Écoutes : JBL
Le studio ARCCOS est équipé par RSF Sono.

UN STUDIO D'ENREGISTREMENT MUSICAL
MULTIPISTE A LA DIMENSION DES GROUPES AMATEURS DES JEUNES FORMATIONS D'ES ASSOCIATIONS...

LE ROCK

OÙ ?

Studio d'enregistrement ARCCOS
Centre Alban Minville, Allée de Bellefontaine
31100 TOULOUSE Le Mirail.
Tél : 61 40 18 08
Permanence et accueil le mercredi de 14 h à 18 h,
les autres jours sur répondeur



dre ce genre de choses. Maintenant, je pars du principe que ces spécialistes, une fois informés des parutions du moment, n'ont besoin de personne pour faire leur choix. La Piste Des Reissues ne s'adresse en conséquence pas à eux, mais au pékin qui se fout un peu de toutes ces salades, qui a 80 balles à claquer dans un bon disque et qui hésite entre un Fantastic Dee-Jays et un Music Machine, ou entre deux Chocolate Watchband.

Un présumé à garder à l'esprit pour le reste de cette colonne, et notamment les deux disques qui suivent. D'abord un *Vince Taylor Live 77*, réédition de l'album paru à l'époque, augmentée de deux titres. Indépendamment d'une qualité sonore très médiocre (l'ingénieur du son fait sa balance sur les deux premiers morceaux), j'espère n'apprendre rien à personne en écrivant que

Vince n'a pas enregistré que du grandiose, tant s'en faut. Sa "période maconnaise" entre autres ne peut guère concerner que le fan endurci (distribué par Black Leather, BP 344, 75229 Paris Cedex 05).

Très différent, mais guère plus passionnant, le *Mindless, Directionless, Energy* des **Damned** (Musidisc), un live de 81 dont le titre annonce bien la couleur. Enregistré peu après la sortie du *Black Album*, alors que le groupe connaît des sommets de popularité pour la seconde fois de sa carrière, le disque est pourtant anecdotique, au regard justement de certains titres studios de l'époque.

● **LES SIGNALES POUR MEMOIRE** - Les Ep des John Peel Sessions font des adeptes dirait-on. En Angleterre, Nightracks édite maintenant une série de maxis tirés des émissions rock de Radio One. Beaucoup de rogne, mais parmi les bonnes surprises possibles, les **Damned**, **Wire** et **Gene Vincent** (*The Last Session*). Chez Demon, on publie une nouvelle compilation d'**Elvis Costello** regroupant une bonne partie de ce qui n'est pas toujours facile à dénicher dans le matériel récent de l'Elvis : faces B inédites, duos (av. Jimmy Cliff, T-Bone Burnett, N. Lowe...), plus un véritable inédit ("So Young") pour appâter le fan... Dans les années 65-66, la Suède était peut-être le pays le plus rock d'Europe continentale. Les passages à répétitions des Beatles, Stones, Yardbirds, Downliner Sects et autres faisaient des adeptes. Les **Friends** étaient de ceux-là, plus stoniens que permis, très axés sur les mid-tempos, et capables d'originaux qui valaient bien leurs reprises ultra-classiques. De l'album que sort Garageland, seule la face A est malheureusement de quelque intérêt, le côté live sombrant assez vite dans le quelconque mal enregistré.

● **LES RECOMMANDES** - Du même label, mais nettement plus excitant, le trente de **Los Mockers**. Depuis quelque temps, la tendance en matière de reissue est au tiers-mondisme : les archives US et anglaises ayant été à peu près épuisées, on passe maintenant aux pays-sous-développés (Amérique Latine, Europe, Asie...) et les compils consacrées aux 60's japonaises pointent déjà le bout de leur nez. C'est dans cette optique que s'inscrit l'excellent *Make Up Your Mind* qui regroupe quinze titres de ces Mockers venus d'Uruguay. En 64, la British Invasion exerçait ses ravages jusqu'à Montevideo : les Teddy Boys un groupe du secteur évoluait ainsi en Los Encadenados en découvrant les Beatles, avant d'opter pour Los Mockers au lendemain

de la parution du premier Lp des Stones. Stoniens, eux aussi le furent jusqu'au bord des lèvres. "Wild" Polo Pereira fut ainsi trois saisons durant le Jagger du Rio de la Plata avant de partir former Los Barbaros (les Barbarians?) au Chili. Pour une fois que l'impérialisme anglosaxon a des conséquences heureuses en Amérique Latine...

Joe Boyd, lui, poursuit la réédition de la quintessence du riche fond **Fairport Convention** avec *Heyday*, une compilation de titres enregistrés par le groupe lors de diverses sessions pour la BBC en 68-69, soit sur la période qui va de l'arrivée de Sandy Denny au début des sessions de *Unhalf-bricking*. Si Fairport est surtout connu aujourd'hui pour son travail électrique sur le répertoire traditionnel anglais, leurs premiers pas furent nettement placés sous les auspices du folkrock américain, au point que la presse les baptisa un temps le Jefferson Airplane anglais. C'est cette facette du groupe qui est ici mise en lumière, le disque ne comportant, à deux exceptions près, que des reprises de Joni Mitchell, Johnny Cash, Leonard Cohen, Richard Farina, Dylan, Byrds... Versions superbes de "Bird On A Wire", "Tried So Hard", ou "Reno, Nevada" entre autres : *Heyday* s'impose à tous ceux que les cinq premiers albums studio du groupe ne laissent pas de marbre (Hannibal).

● **LES INDISPENSABLES** - La situation devenait franchement intolérable. Fan-Club l'a compris et a agi en conséquence. Je dis donc : chapeau bas. Les deuxième et troisième albums des Saints depuis longtemps indisponibles, remis sur le marché dans leur forme originelle (jusqu'aux pochettes intérieures), ce n'est plus de la réédition, c'est de la mesure d'intérêt général. *Eternally Yours*, continuation logique de *I'm Stranded*, quand les Saints survoltés et qui y croyaient encore brûlaient toutes leurs cartouches punk en un tir groupé au but ; avec en prime "Know Your Product", un de leurs classiques, qui annonce la suite. *Prehistoric Sounds*, un des plus beaux disques échecs de tous les temps, lorsque Bailey imaginait qu'on pouvait tuer l'Angleterre en se prenant pour Otis Redding. Tendre et somptueux. L'Angleterre bien sûr, ignore les Saints ; un an plus tard Dexy's Midnight Runners décrochait le jackpot avec une démarche similaire. Pour quelques-uns, ce sont là les deux grands disques des Saints ; s'alignent en tout cas sans problème avec les meilleurs trente de la deuxième période du groupe. Noël avec les Saints ? Merci petit papa Fan-Club.

Benoît BINET





R'N'R RADIO

Le rock and roll chart de Nineteen, c'est chaque mois dans *Going Loco*. Il est établi avec la collaboration des radios ci-dessous. Pour y participer, il vous suffit d'envoyer avant le 8 de chaque mois :

- votre playlist du mois (25 titres),
- les coordonnées de votre émission : nom de la radio, fréquence, adresse, nom de l'émission et de la personne qui en est responsable, horaires de diffusion.

Le chart est publié dans *Going Loco* (un exemplaire est envoyé chaque mois à toute radio participante), les coordonnées des émissions le sont dans Nineteen.

- 09 - RADIO COUSERANS, 94,8 Mhz.
(Thierry Galera), BP 41, 09200 St-Gérons.
"On Est Pas Des Sauvages", ven. 21h-24h.
- 13 - RADIO GALERE, 89,2 Mhz.
(Jacques Becker), 21, rue de la Coutellerie,
13002 Marseille.
"Shake Some Action", ven. 24h-3h.
- 14 - 99 FM.
Dominique Marie, BP 24, Hérouville St-Clair.
- 17 - ROYAN FREQUENCE, 96 Mhz.
(Patrick Janvier), BP 114, 17201 Royan
Cedex.
"Pogo Java", dim. 22h.30-24h.
- ROCHEFORT CONTACT STEREO, 95,2
Mhz.
(Jean-Yves Mounier), 37, rue Audry,
17300 Rochefort.
"Tympans Dans Le 1000", lun. 20h-22h.
- 21 - RADIO DIJON CAMPUS, 100,4 Mhz.
(Michel Jaskowicz), 6, bd Gabriel, 21000
Dijon.
"Vinyl", lun. 20h-21h.
- 22 - RADIO PAYS DE TREGOR, 96 Mhz.
Jean-René Nogues, Bourg de Caouënnee,
22300 Lannion.
"Cric Crac Rock", lun.-ven. 21h-23h.
- 22 - RADIO ARMORIQUE, 95,1 Mhz.
(Sam) 12, rue St-Nicolas, 22960 Pledran.
"Fraktion Armée Rock", dim. 20h-22h.
- 24 - RADIO BERGERAC, 95 Mhz.
(Luc) BP 163, 24105 Bergerac Cedex.
"L'Oreille Cassée", lun.-ven. 19h-20h.
- RADIO CROQUANT, 96,6 Mhz.
(Alain Feydri) BP 3034, 24003 Périgueux.
"Bongo Brain", ven. 20h-22h.
- 31 - FMR, 89,1 Mhz.
15 place des puits clos, 31000 Toulouse.
"Going Loco" c/o Gildas Cosperrec, 101, ave
Jean Rieux, 31300 Toulouse.
"Going Loco" (Gildas Cosperrec), lun.-ven.
19h-20h.
"Un Max De Rock (Max Cailleau), dim. 18h.
20h.
- 32 - RADIO FIL DE L'EAU, 96,7 Mhz.
(André Cazaux), "La Maisoun", 32600
L'Isle Jourdain.
"Fuzzbox", ven. 17h.30-19h.
- 33 - RADIO FRANCE BORDEAUX GIRONDE,
100,1 Mhz.

- BP 585, 33006 Bordeaux Cedex.
"B omerang" (José Ruiz), lun.-ven. 18h-
19h.
"Quand La Ville Sort" (Christian Larrède)
sam. 17h-19h.
- 33 - FM GRAFFITI, 101,7 Mhz.
(Cécile Mirebeau), BP 9, 33037 Bordeaux
Cedex.
"Virus", ven. 20h-22h.
- 35 - RADIO RENNES, 101,4 Mhz.
(Christophe Brault), 3, rue Beaumanoir,
35000 Rennes.
"Rock-A-Gogo"/"Rock Story", lun.-mar.-
merc. 22h-23h.30, dim. 15h-17h.
- 37 - RADIO BETON, 98,3 Mhz.
2, place Pilorget, 37100 Tours.
"Hanky Panky", lun. 22h-1h.
"Les Plages", (Hervé Bourit), lun. 19h-20h.
- 41 - RADIO PLUS, 91,6 Mhz.
(Brendan Tracey) BP 957, 41009 Blois
Cedex.
- 47 - CASTEL 102, 101,6 Mhz.
(Xavier Morales) BP 22, 47700 Casteljalous.
"Cataplasmes Et Ventouses", ven. 21h-24h.
- 49 - RADIO GRIBOUILLE, 99,7 Mhz.
(Jean-Hugues Malnar), 2, rue Freslon
49100 Angers.
"Black & Noir", mar. 22h-24h.
- 51 - 93 FM.
(Emmanuel Demain), 165, rue du Barbâtre
51100 Reims.
"Slow Death", lun.-ven. 14h-16h.
- 51 - RADIO PHARE, 93,8 Mhz.
MJC Le Phare, 5, Place des Argonautes,
51100 Reims.
"L'Incorrigible", mar. 22h-24h.
- 52 - RADIO FMR, 98,4 Mhz.
(Mad Daddy), BP 197, 52104 St-Dizier
Cedex.
"Teenage Fever", lun. 21h.30-23h.
- 56 - RADIO MONTAGNES NOIRES, 101,5
Mhz.
(Eric Cogen), BP 29, 56110 Gourin.
"Mygale"/"L'Echo Des Garages", mer. 21h.
22h.30, ven. 23h.1h.
- 58 - RADIO FLOTTEUR, 89 Mhz.
(Alain Ducrot) Parc Vauvert, 58500 Clamecy.
"Jungle Rock", jeu. 22h-24h.
- 58 FM
(Jean-Michel Marchand) 18, place des
Courtils, 58000 Nevers.
"La Vie En Rock", lun.-ven. (sauf mer.) 20h-21h.
- 59 - RADIO CAMBRESIS.
(Guy Drobinoha) BP 173, 59400 Cambrai.
"Horizon Vertical",
- 59 - RPM 88,2.
BP 54, 59139 Wattignies.
"Mediator" (Willis), ven. 20h-22h.
"Psychotic Reaction" (Olivier Tricard), jeu.
21h-23h.
- RADIO FRANCE FREQUENCE NORD,
94,7 Mhz.
(Patrick Felix), 14, rue Trulin, 59000 Lille.
"Vinyl", lun.-ven. 20h-22h.
- 62 - RADIO PFM, 93,8 Mhz.
(Bruno Petit) BP 524, 62008 Arras Cedex.
"Provizio-rock", ven. 20h-21h.30, mer. 19h-
20h.30.
- 67 - RADIO BIENVENUE STRASBOURG, 91,9
Mhz.
(Jerry), 17, rue de la Course, 67000 Stras-
bourg.
"Rock Express", lun.-ven. 17h-18h.
- RADIO AZUR, 106,4 Mhz (Centre Alsace),
104,6 Mhz (Saverne)
(Eric) 4, rue du Fossé Limersheim, 67150
Saverne.
"Gimme Gimme Shock Treatment", ven.
22h-24h.
- 69 - RADIO PLURIEL, 91,9 Mhz.
(Cyrille Bonin), 5, Le Bois d'Ozon, 69630 St
Symphorien d'Ozon.
"Ne Fais Pas Cette Tête-Là", ven. 22h-24h.
- 72 - RADIO MANDARINE, 93,7 Mhz.
(Mad Fox), Le Petit Souchet, 72300 Sablé-
sur-Sarthe.
"Le Geste Triste", sam. 20h.30-22h.
- 75 - CANAL 9, 90,9 Mhz.
(Jacques Vincent), 18, rue La Vieuville,
75018 Paris.
"Les Enfants Electriques", mer. 20h.
21h.30.
- 75 - RADIO NOVA, 101,5 Mhz.
(Vincent Rulot), 33, rue du Fg St-Antoine,
75011 Paris.
"France Rock Assistance", lun.-ven. 18h.35-
18h.45.
- 76 - RADIO FMR, 90,6 Mhz.
(Alain Monsillon), BP 86, 76132 Mont-St-
Aignan.
"L'Etoffe Des Blaireaux", lun.-ven. 20h-
21h.
- 77 - RADIO ARC-EN-CIEL, 98 Mhz.
(Fred d'Huve), 33, rue des Martyrs, 77290
Samois-sur-Seine.
- 82 - RADIO D'OC, 92,8 Mhz.
(Jean-Jacques Mignot), BP 123, 82200
Moissac.
"Parenthèses", mar. 19h-21h.
- 82 - RADIO RECRE, 98,8 Mhz.
(Philippe Couderc), BP 101, 82001 Montau-
ban Cedex.
"Gulp, Yes But In English", sam. 20h.30-23h.
- 83 - ANTENNE 83, 98,8 Mhz.
(Freddy Perfect), 15, rue de la République,
83300 Draguignan.
"Rock De Nuit" lun.-ven. 21h-22h.
- 84 - RADIO FRANCE VAUCLUSE, 100,4 Mhz.
(Yan Quellien), 64, rue Joseph Vernet,
84000 Avignon.
"Amicalement Vôtre", mer. 17h.30-18h.
- 87 - RADIO TROUBLE FETE
(Franck Roncière) BP 1135, 87052 Limoges
Cedex.
- 89 - 97,2 LOCALE
(Lionel Dekanel), 89140 Pont-sur-Yonne.
"442 Rue", lun. 20h-22h.
- 89 - LE POSTE, 92,5 Mhz.
(Didier Privet), 27, rue du Pont, 89000
Auxerre.
"W.U.S.A.", mar. 19h-21h.



ADRESSES DES POINTS DE VENTE DE NINETEEN



- 06 : HIT, 11, rue Lepante, 06000 Nice
13 : CHERCHEZ L'IDOLE, 5, cours Julien, 13006 Marseille
TUTTI MUSIC, marchés des Bouches du Rhône.
14 : LE MARYLAND, 47, rue de Geole, 14300 Caen
16 : C.I.J. (Centre Info Jeunesse), Artège piétonne, Galerie Marchande Marengo, 16000 Angoulême.
ADAM (Association Diffusion Audio-visuelle et Musicale), 141, avenue Gambetta 16000 Angoulême.
DISQUES 22, 22, rue Beaulieu, 16000 Angoulême.
22 : LP RECORDS, 13, rue St-Gueno, 22000 St-Brieux
24 : COCONUT, 14, rue Gambetta, 24000 Péri-Périgueux.
CAMPUS, av. G. Pompidou, 24000 Péri-gueux.
STE-CECILE MUSIQUE, passage Ste-Cécile, 24000 Péri-gueux.
MELODISC, 1, rue St Georges, 24100 Bergerac.
LA FLUTE ENCHANTEE, rue de la Répu-blique, 33200 Ste Foy.
25 : INTERLUDE, 70, rue de la République, 25300 Pontarlier.
29 : ROCK'N'BULLES, 5, rue Victor Hugo, 29200 Brest.
LA BOITE A MUSIQUE, 18, rue René Madec, 29000 Quimper.
30 : L'OREILLE CASSEE, 7, rue des Chape-liers, 30000 Nîmes
340 M/S, 7, rue Regale, 30000 Nîmes
31 : ATOMIUM, 2, rue du Coq d'Inde, 31000 Toulouse.
MINIMUM, 37, rue Pargaminières, 31000 Toulouse.
BATACLAN, 2, place du Peyrou, 31000 Toulouse.
LA LUNE VAGUE, Rue Pargaminière, 31000 Toulouse.
LIBRAIRIE DES ARCADES, Place du Capitole, 31000 Toulouse.
HALL CARNOT, "Cap Wilson", 81, bou-levard Carnot, 31000 Toulouse.
31 : C'ROCK, 49, Rue Pargaminières, 31000 Toulouse.
ESPACE RIGAUD, 10, rue Alsace, 31000 Toulouse.
FNAC, Place des Capitouls, 31000 Tou-louse.

- 32 : MAISON DE LA PRESSE, 12, place de l'Hôtel de Ville, 32600 Lisle-Jourdain.
ULTRASON, 25, rue Marceau, 32000 Auch
33 : BAM BALAM, 29, cours Pasteur, 33000 Bor-deaux.
CATH DISQUES, Rue Ste Catherine, 33000 Bordeaux.
LE ROI LIRE, 263, rue Ste Catherine, 33000 Bordeaux.
LIBRAIRIE PRESSE DARAC, 68, rue St Rémi, 33000 Bordeaux.
MUSIC MACHINE, 34, rue Georges Bar-nac, 33000 Bordeaux.
FNAC BORDEAUX, 33000 Bordeaux.
DOC'ROCK/CIJA, 125, cours Alsace Lor-raine, 33000 Bordeaux
ROCKAROLLA, 82, rue du Loup, 33000 Bordeaux
34 : FNAC Montpellier, 34000 Montpellier.
35 : RENNES MUSIQUE, 19, rue du Mal Jof-fre, 35000 Rennes.
MELODY MUSIC, 7, rue de l'Echange, 35000 Rennes.
37 : VINYLUM, 64, rue du Grand Marché, 37000 Tours.
MUSIC LOVERS, 43, rue Colbert, 37000 Tours
38 : ROCK CONTACT, 1, rue Lakanal, 38000 Grenoble.
40 : LIBRAIRIE MORA, 10, rue du Mirailh, 40100 Dax.
44 : BLUE RECORD, 23bis, rue Y. Bodiguel, 44000 Nantes.
44 : FUZZ, 1, place de la Bourse, 44000 Nantes
45 : MUSIC PLEASE, 197, rue de Bourgogne, 45000 Orléans.
46 : INTERDISC, 34, quai Segur, 46000 Cahors
49 : CONTACT, 3, rue Lenepreu, 49000 Angers
51 : VITAMINE C, Galerie de Lion d'Or, 56, place d'Erlon, 51100 Reims.
54 : LA PARENTHÈSE, 15bis, rue d'Amerval, 54000 Nancy.
58 : LIBRAIRIE COUDEN, Place des Courlis, 58000 Nevers.
LE BOUQUINOSAURE, Galerie de Rimig-ny, 58000 Nevers.
FRIP, Rue de Nièvres, 58000 Nevers.
59 : LA BOUCHERIE MODERNE, 10, rue St-Genois, 59000 Lille.
ROCK'MITAINE, 112, rue des Postes, 59000 Lille.
63 : SPLIFF, 15, rue de la Treille, 63000 Clermont-Ferrand.
64 : CROQUES DISQUES, 68, rue Castelnau, 64000 Pau.
DISCO SHOP, 47, rue d'Espagne, 64100 Bayonne
66 : LOLITA, 63, rue de la Lanterne, 66000 Perpignan.
67 : TROC, 3, place des Orphelins, 67000 Stras-bourg.
FNAC, La Maison Kouge, 22, place Kleber, 67000 Strasbourg.

- 68 : BOLL WERK'S DISK, 6, rue de Metz, 68100 Mulhouse.
69 : BOULDRINGUE, 8, rue du Palais de Justice 69005 Lyon.
BEST OF, 12, place G. Rambaud, 69001 Lyon.
MAZURKA, 13-14, rue Terme, 69001 Lyon.
ATTITUDE, 42, rue Mercière, 69002 Lyon.
LIBRAIRIE LA GRYFFE, Lyon.
69 : VINYL JUNGLE, 4, rue du Major Marin, 69001 Lyon
71 : SNEAKERS, 5, rue Pasteur, 71100 Châlon-sur-Saône.
73 : LARSEN (association) 5, route de Plaimpa-lais, 73230 St-Alban Laysse.
74 : TROC MUSIC, 6, place au Bois, 74000 Annecy
76 : CLOSER, 100, rue Dicquemare, 76600 : Le Havre.
CONCRETE JUNGLE, 73, rue d'Amiens, 76000 Rouen.
L'ARMITIERE, 5, rue Basnage, 76000 Rouen.
LUMIERE D'AOUT, 7, rue de l'Ecole, 76000 Rouen.
ROSE BONBON, 21, rue des Faulx, 76000 Rouen.
LE LIVRE ET LA PRESSE, centre St-Sever, 76045 Rouen.
76 : MURMUR, 77, rue des Bons Enfants, 76000 Rouen
80 : LEITMOTIV, 3/ passage Bilu (Quartier St-Leu), 80000 Amiens.
81 : STARS DISC, 2bis, bd Montebello, 81000 Albi.
82 : VINYL, 80, bd Alsace-Lorraine, 82000 Montauban.
MAISON DE LA PRESSE, Rue de la République, 82000 Montauban.
MOVE SYSTEM, 11, porte du Moustier, 82000 Montauban.
LE MATIN MUSICAL, 8, rue de la Républi-que, 82000 Moissac
83 : LA PHONOTHEQUE, 12, place de la Liberté, 83000 Toulon
84 : TUTTI MUSIC, marchés du Vaucluse.
85 : KIOSQUE, Place du Dauphin, 85200 Fontenay-le-Comte.
SPECTRONIC, 36, rue de Verdun, 85000 La Roche/Yon
86 : CONNEXION, 27, rue Gambetta, 86000 Poitiers.
87 : PARIS' MOD, 5, rue Montmaillier, 87000 Limoges.
LE PETIT JOURDAIN, 39, rue du Pont St-Etienne, 87000 Limoges.
RADIO TROUBLE FETE, BP 1135, 87052 Limoges Cedex, Tél. 55 01 43 85
LE DUC ETIENNE, 19, rue de la Bouche-rie, 87000 Limoges

PARIS

- PARALLELE, 47, rue St-Honoré, 1^{er}
USA RECORDS, 50, rue de l'Arbre Sec. 1^{er}
MONSTER MELODIES, 9, rue des Déchargeurs, 1^{er}
BONDAGE, 46, rue du roi de Sicile, 75004 Paris
COKE EN STOCK, Kiosque Beaubourg, Place Edmond Michelet, 4^e
OLDIES BUT GOODIES, 16, rue du Bourg, Tibourg, 4^e
LIBRAIRIE MUSICALE DE PARIS, 68bis, rue Réaumur, 4^e
NEW ROSE, 7, rue Pierre Sarrazin, 6^e
CARREFOUR DE L'ODEON, 3, carre-four de l'Odeon, 6^e
PARIS MUSIQUE, 10, bd St-Michel, 6^e
MAD WAX, 11bis, rue Pigalle, 75009 Paris
DISQUES FACE 3, 17, rue de Lappe, 11^e
FASTER PUSSYCAT, 22, rue des Taillan-diers 11^e
SANNINO, 123, rue Oberkampf, 9^e
L'EVASION, 145, rue de Vaugirard, 14^e
SATISFACTION, 32, bd de Vaugirard, 15^e
LE RIDEAU DE FER, 12, André del Sar-tre, 18^e
EXODISC, 70, rue du Mont Cenis, 18^e
LIBRAIRIE-PRESSE, 26, rue Etienne Dolet, 20^e.

ROCK ' N ' ROLL - ROCKABILLY - JUMP ' N JIVE - DOO WOOP - SOUL

UNE VISITE S'IMPOSE

123, RUE OBERKAMPF 75011 PARIS (FRANCE)

BUS : 96
MÉTRO : PARMENTIER - MÉNILMONTANT - SAINT MAUR
OUVERT DU MARDI AU SAMEDI
DE 12 H A 19 H 30 SANS INTERRUPTION

(1) 43 57 49 46

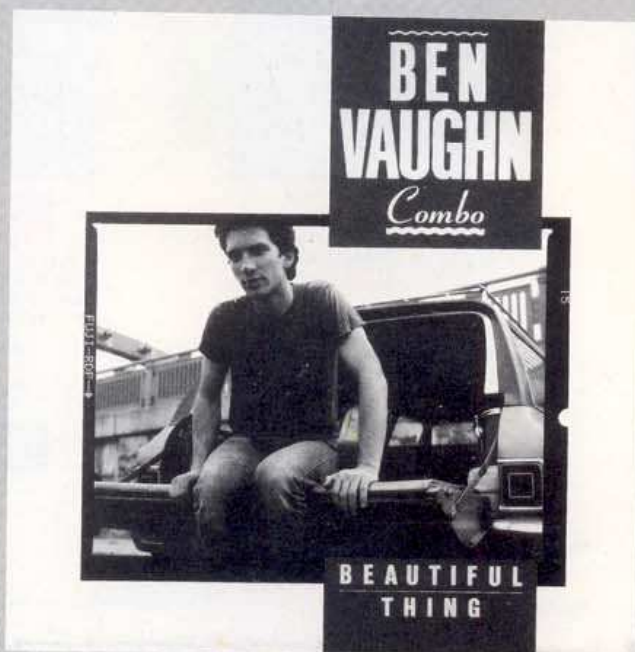
SPECIALISTE DES ANNÉES 50 ET 60 (US - UK - FRANCE)
COLLECTOR'S - RE-ISSUES - MUSIC-VIDEO
GRAND CHOIX DES ANNÉES 70 ET 80

PSYCHEDELIC - POP - NEW WAVE - PUNK - SKA
MERSEY BEAT - REVIVAL - COLLECTOR'S
COUNTRY - WESTERN SWING - HILLBILLY - INSTRUMENTAL - TWIST

DANCETERIA

BEAUTIFUL THINGS

I

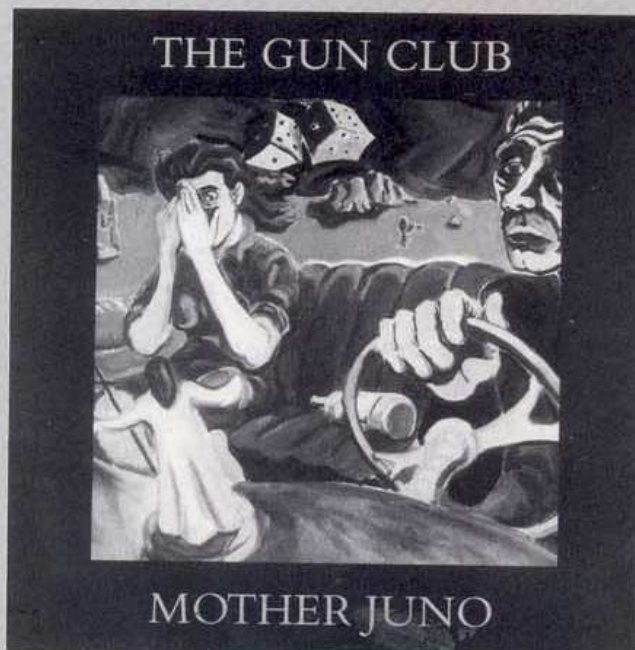


→ LP

→ CD

→ K7

2



→ LP

→ CD

→ K7



1988 TOURNÉES GÉNÉRALES!



ALEX CHILTON

Rose 130 HIGH PRIEST (LP)
Rosk 130 HIGH PRIEST (CASS.)
Rose 130 CD HIGH PRIEST (CD)

New 96 MAKE A LITTLE LOVE (7")
New 102 DALAI LAMA (dble 7")

TOURNÉE EN JANVIER



BRUCE JOYNER

Rose 129 HOT GEORGIA NIGHTS (LP)
Rose 129 CD HOT GEORGIA NIGHTS (CD)

New 103 MELROSE AVE. (7" E.P.)

TOURNÉE EN FÉVRIER



TAV FALCO

Rose 113 THE WORLD WE KNEW (LP)
Rosk 113 THE WORLD WE KNEW (CASS.)
Rose 113 CD THE WORLD WE KNEW (CD)
New 86 DROP YOUR MASK (7")

Panther 1.4 x 7" (Box Set)

Rose 140 RED DEVIL (10")
Rose 140 CD RED DEVIL (CD)

TOURNÉE EN MARS

NEW ROSE

FAN
CLUB

ARTY

Rose 137	THE FLESTONES' BIG BANG THEORY	Compilation
Rose 138	DRAMARAMA	Box office Bomb (LP rose 138 / CASS rose 138 / CD / rose 138 CD)
Rose 141	JOHN FELICE & THE LOWDOWNS	Nothing Pretty (LP rose 141 / CD rose 141 CD)
Rose 142	WARUM JOE	New LP
Rose 143	CARMAIG DE FOREST	6 Live Cuts (mini LP)
Rose 144	CHARLIE FEATHERS	New LP
Rose 145	PSYCHE	Mystery Hotel (LP rose 145 / CASS rose 145 / CD rose 145 CD)
Rose 146	HELL CATS	Cherry Mansions (mini LP)
Rose 34 CD	BO DIDDLEY	Ain't It Good To Be Free (CD)
New 104	THE AUBURNAIRES	Wolfalulu / Rock'n Roll (7")
FC 038	ROKY ERICKSON	2 Headed Dog + 3 titres (12")
FC 017 CD	THE SONICS	Here Are + Boom (CD)
FC 034 CD	ELLIOTT MURPHY	Après le déluge (CD)
ARTY 4	CIRCLE CONFUSION	Meat Dept. (LP)